DU MÊME AUTEUR

VENUS A LA FOURRURE

Beau volume in-8°, sur papier vergé d'Arches ; avec frontispice et illustrations dans le texte. Prix : **Vingt francs.**

LA CZARINE NOIRE et autres Contes

avec une Préface-Etude sur Sacher-Masoch ; uniforme avec le présent volume. Prix : **Cinq francs.**

D'autres volumes de Sacher Masoch *en préparation.*

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

SACHER MASOCH

L'AMOUR CRUEL A TRAVERS LES AGES

LA

PANTOUFLE DE SAPHO

et autres Contes

Traduit par D. DOLORÈS

PARIS
CHARLES CARRINGTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, Faubourg Montmartre, 13

1907

LA PANTOUFLE DE SAPHO

(1859)

CH

LA PANTOUFLE DE SAPHO
(1859)

L'hiver de 1859 étendait son blanc et floconneux tapis de neige sur les remparts de la joyeuse capitale autrichienne et, aux environs, sur les coupoles du Kahlenberg et du Leopoldsberg. Le monde brillant et aristocratique était rentré des eaux et de ses terres, et l'on s'amusait, dans les salons privés, ainsi qu'aux lieux de réjouissances publiques, simplement et gaîment, comme cela n'était guère possible, alors, que dans la ville impériale, résidence de l'empereur Franz.

Mais le point culminant des distractions et des plaisirs, comme de l'intérêt artistique et littéraire, était encore et toujours le Burgthéâtre, institu-

tion populaire au sens le plus élevé, où les aspirations idéales de l'élite de la nation se joignaient aux efforts les plus nobles, car une censure hautement sagace rognait les ailes fougueuses du Pégase autrichien, et la vie politique n'agitait encore que la Hongrie avoisinante, ne se manifestant guère que par les paroles, les chansons et les actes des compagnonnages allemands et de quelques étudiants des universités de Vienne ou de Prague.

Entre le public et les acteurs, régnait une véritable intimité, car les Viennois de cette époque ne se contentaient pas d'admirer l'artiste sur la scène ; ils le suivaient dans sa vie journalière et jusque dans sa demeure, non pour épier un scandale et s'amuser des vices des protagonistes chargés d'incarner les rêves héroïques ou spirituels des poètes, comme cela a lieu de nos jours, mais avec le naïf désir de voir la pâle Louise assise à sa table à thé, d'entendre la rêveuse Charlotte potiner en buvant du café, de surprendre la fière princesse Eboli en train de tricoter des bas ou le vaillant chevalier Goetz de faire sa partie de tarok. Le public viennois était au courant de tout ce qui se passait derrière les coulisses. Il connaissait le nom de chaque

adorateur de la Stich ; il savait toujours, à n'en pas douter, quel soir Korn était plus rauque que de coutume et en quel lieu il avait bu le champagne responsable, et, lorsqu'enfin Sophie Schrœder monta, tel un soleil, au firmament de l'art dramatique, faisant pâlir toutes les étoiles, il ne tomba pas une épingle dans le boudoir de la tragédienne sans que le Tout-Vienne en fût informé, depuis le chancelier d'Etat jusqu'à l'apprenti cordonnier, depuis le cocher de fiacre jusqu'à l'empereur.

L'intérêt que prenait la ville entière à la personnalité de Sophie était de nature exclusivement artistique, bien que partant d'un sentiment très humain, car la Schrœder n'était ni belle ni même élégante.

Mais, quand elle paraissait drapée à la grecque, sur les planches, quand sa superbe voix laissait tomber les ondes mélodiques de la langue rythmée, quand son génie invoquait des figures d'une vérité saisissante et d'une dignité surhumaine, elle entraînait les cœurs, comme jamais aucune artiste ne l'avait fait. A ces moments, elle devenait belle, d'une beauté antique et qu'on eût crue sortie d'un sarcophage ancien.

Sophie n'était pas grande, mais elle avait ce port

de tête imposant que possédait avant elle l'auteur du *Faust*, et qui la faisaient paraître plus haute qu'elle ne l'était en réalité.

Il n'était pas une grande dame, pas une souveraine, qui ne lui eussent envié sa distinction native et l'empire qu'elle exerçait sur les mortels. Elle semblait née pour voir un peuple à ses pieds, tant son regard était dominateur.

Sa situation matérielle eût pu être brillante, mais ne l'était point, parce qu'en vraie fille de l'art, la Schrœder n'entendait rien aux choses pratiques, et sa délicatesse s'opposait à ce qu'elle se laissât entourer, par ses adorateurs, de ce luxe princier que possèdent de nos jours les plus insignifiantes comédiennes.

Sophie avait une idée trop haute de l'amour, de l'art et d'elle-même, — surtout d'elle-même, — pour se faire payer ses faveurs avec des diamants. Si elle souriait à un homme, ce sourire partait du cœur, et si elle consentait à l'enivrer, elle voulait être elle-même heureuse de toute son âme. La courtisanerie qui engendre le dégoût et dont, à l'heure actuelle, souffre et se meurt l'art dramatique, lui était complètement inconnue.

Il était donc naturel que, ses fiers soureils ayant décoché une fois de plus les flèches d'amour dans un cœur, elle fût la dernière à en être informée. On se chuchotait la nouvelle dans les loges, on en parlait dans les fauteuils, on en riait en se poussant du coude, au parterre et aux galerics, alors qu'elle-même ne savait rien encore du noble captif qu'elle avait fait.

En l'année 1859, le public du Burgthéâtre remarqua un jeune homme qui, chaque soir où la Sehrœder jouait, occupait le fauteuil du coin de gauche au premier rang, dont le regard, sitôt qu'elle paraissait, s'attachait avec une émotion fiévreuse à tous ses mouvements, et dont l'enthousiasme était si entraînant que, maintes fois, il oubliait les lois du théâtre pour applaudir au milieu d'une scène. Tout Vienne savait depuis longtemps que c'était un prince polonais, colossalement riche et épris d'une délirante passion pour la tragédienne, avant que la Schrœder se doutât seulement de l'existence de cet heureux malheureux.

Un jour qu'elle attendait en scène le commencement du premier acte, Sophie remarqua quelques comédiennes qui examinaient la salle à travers le

trou du rideau, et entendit le colloque suivant :

— Le voilà encore.

— Qui cela ?

— Le soupirant muet de la Schrœder.

La Schrœder s'approcha pour mieux écouter.

— Fais-le-moi voir. Où donc est-il ?

— Là, dans le coin de gauche, au premier rang.

La Schrœder, cette fois, en savait assez et, quand le rideau fut levé, elle profita d'une réplique, pour chercher des yeux l'inconnu.

Quinze jours se passèrent avant qu'elle n'apprît son nom. Il était effectivement polonais et fort riche, mais il n'était point prince, un simple gentilhomme, Félicien de Wasilewski.

Depuis ce jour, Sophie le remarqua chaque fois qu'elle jouait, et elle apprit que, tout aussi régulièrement, il demeurait absent quand elle ne jouait point.

Au bout de peu de temps, une entente tacite s'établit entre la tragédienne et son admirateur. En entrant en scène, son premier regard était pour lui, de même son dernier coup d'œil avant de sortir. Si une tirade lui réussissait particulièrement, le Polonais hochait imperceptiblement la

tête et ce léger mouvement n'échappait point à l'artiste. Quand, à l'issue de la représentation, elle montait dans le carrosse du Burgthéâtre, surnommé ironiquement le *Chariot de Thespis* parce qu'il résonnait avec un bruit de ferraille sur le pavé cahoteux de l'antique ville, le Polonais se trouvait à la porte de sortie, la dévorant de ses yeux ardents, bien qu'il ne pût apercevoir d'elle que le bout de son nez, tout le reste étant emmitouflé de fourrures et de voiles.

Un soir qu'elle venait de remplir un de ses meilleurs rôles, elle était assise et prête à fermer la portière, quand une superbe couronne de lauriers vint s'abattre à ses pieds.

Le Polonais la lui avait jetée et s'était aussitôt enfui.

Ce mystérieux et craintif hommage, en ce lieu solitaire et sous le couvert de la nuit, toucha le cœur sensible et poétique de la tragédienne plus que les ovations bruyantes et impétueuses à la lumière des lustres et dans la salle comble.

La Schrœder commença à s'intéresser au jeune homme et à se demander si elle pourrait l'aimer ?

Une autre fois, le dégel était survenu ; des cascades ruisselaient des gouttières et des torrents

mugissaient le long des trottoirs. La Schrœder hésitait à enjamber les flaques d'eau qui la séparaient du lourd véhicule. Le Polonais fut aussitôt sur place, étendit son manteau sur le pavé, et elle put atteindre sa voiture, les pieds secs.

Cet exploit chevaleresque remplit de joie l'artiste, mais quand elle se pencha pour remercier son cavalier-servant, celui-ci, ramassant son manteau, s'était éclipsé.

*
* *

Grillparzer que son drame romantique de l'*Aïeule* avait placé parmi les dramaturges favoris de l'Allemagne, au temps où la tragédie du Destin empruntée au théâtre espagnol, était de mode comme, de nos jours, le drame d'adultère français, venait de confier au Burgthéâtre une nouvelle pièce, intitulée *Sapho*. Quittant les abruptes sentiers romantiques, il reprenait la large voie classique où Schiller et Gœthe, après plus d'un écart, s'étaient également retrouvés. Le rôle de Sapho avait été écrit, non à la manière de nos ouvriers modernes, qui ajustent leurs rôles sur les acteurs, comme un tailleur ajuste un costume,

— Grillparzer était poète dans l'âme et c'est du fond de son être qu'il tirait ses héros — mais, pas plus que le reste du monde, il ne pouvait échapper à la puissante influence de la Schrœder, ni se dérober à l'impression grandiose qu'elle produisait, et le rôle de son héroïne avait pris, à son insu, les traits et l'allure de la tragédienne à qui naturellement il incombait.

Le matin de la répétition de lecture, tandis que la pure et idéale diction de Sophie enthousiasmait ses camarades et remplissait le cœur modeste de l'auteur d'un glorieux espoir dans succès futur, au coin de la place Saint-Michel et du marché aux choux, se tenait une femme pauvrement vêtue, qui cachait son visage sous le fichu passé sur sa tête. Elle semblait avoir honte, pourtant elle ne mendiait point et se serrait, inquiète, contre la muraille, en tremblant de tous ses membres, car il faisait un froid impitoyable et elle ne portait qu'une robe d'été rapiécée sous son vieux fichu.

Pourtant elle ne mendiait point. Elle n'essayait même pas de tendre la main quand un grand seigneur ou une élégante dame, confortablement emmitouflés de fourrure, passaient au-

près d'elle. Aussi, personne ne la remarquait, pas même le sergent de ville qui faisait les cent pas non loin de là.

La pauvre vieille, plus morte que vive, ressemblait à une de ces statues de pierre que le pieux Moyen Age incrustait dans les murailles de ses églises en souvenir des défunts. Elle était tout aussi muette et privée de mouvement. Mais, quand les comédiens, après la répétition, sortirent par la petite porte du théâtre et se répandirent sur la place, une violente commotion fit tressaillir le corps de la pauvresse. Elle soupira et sa tremblante main, raidie par le froid, serra plus fort contre son visage ravagé par l'affliction, le fichu qui le couvrait.

Les acteurs se séparèrent au milieu de la place en échangeant d'aimables saluts, et Sophie Schrœder se dirigea seule vers l'endroit où tremblait la vieille. Elle traversait le marché pour se rendre au Graben et, l'esprit tout rempli de son rôle, allait passer, comme tout le monde, si un hasard ne l'eût arrachée à ses pensées et attiré son attention.

— Vous perdez quelque chose, lui dit une voix rauque qui semblait brisée et dont, cependant, le timbre lui parut familier.

Se retournant, elle vit la main décharnée de la vieille lui tendant le rôle qu'elle avait laissé glisser de son manchon.

Sophie Schrœder, surprise, considéra la pauvre femme.

— Qu'avez-vous ? lui dit-elle de sa merveilleuse voix, vous paraissez bien pauvre et malheureuse. Pourquoi me cachez-vous votre visage comme s'il m'était connu ?

La vieille femme étouffa un sanglot et voulut s'éloigner. La Schrœder, de son bras robuste, la retint et, doucement, écarta le fichu.

— Mon Dieu, balbutia-t-elle en découvrant le visage défait, c'est vous, ma chère Muller ? Vous, dans cette situation ? Dois-je trouver la belle artiste, aux pieds de qui se prosternaient les comtes et les princes, réduite... à mendier !

— Je n'ai pas mendié, murmura la vieille, tandis que des larmes brûlantes coulaient le long de ses joues émaciées. Je suis seulement restée debout dans ce coin.

» C'est la première fois, j'avais si affreusement faim, mais personne ne m'a rien donné et je mourrais plutôt que de recommencer.

— Je ne veux pas que vous recommenciez, s'écria Sophie. C'est moi qui vais...

La tragédienne ouvrit sa bourse, mais l'intérieur de cette bourse offrait un spectacle bien triste ou bien risible, comme on voudra. La grande Sophie eut de la peine à rassembler vingt kreuzer, qu'elle glissa dans la main de la vieille tout en lui montrant sa bourse vide.

— Voyez, chère Muller, je ne possède rien moi-même. Il n'en va pas autrement avec nous autres comédiens, si quelques marchands ne me faisaient crédit, je serais souvent bien embarrassée pour m'habiller. Mais cette bagatelle ne vous tire pas d'affaire.

— Mais si, mais si, murmura la comédienne en serrant la main de sa camarade.

— Non, non, il vous faut beaucoup plus. Comment ferons-nous ?

Sophie se mit à réfléchir. Des badauds de tous rangs s'étaient rassemblés autour des deux femmes, car la curiosité des Viennois est notoire. Tout à coup, la Schrœder fendit le groupe. Une belle et heureuse inspiration venait d'illuminer sa physionomie d'habitude austère. Elle entra précipitamment dans une boutique de confiseur et

en revint, une assiette à la main. C'est moi qui mendirai pour vous, Muller, dit-elle avec ce sourire qui lui ouvrait tous les cœurs.

Effectivement, elle se plaça à côté de la vieille actrice et tendit l'assiette.

— Une aumôme pour une malheureuse, je vous prie, la charité pour une pauvre comédienne âgée.

En quelques secondes, l'assiette se couvrit de pièces d'argent et de cuivre de toutes sortes. Mais cela ne satisfit pas la quêteuse. Quand Sophie se mêlait de quelque chose, elle voulait que ce fût bien, et elle ne se lassa pas de prier et de tendre l'assiette. Les passants, qui apercevaient la Schrœder, dans sa pelisse brune bien connue, entourée d'une foule de curieux, s'arrêtaient et se frayaient un chemin jusqu'à elle. Grands seigneurs et grandes dames jouaient des coudes et se mêlaient à la foule, pour le plaisir de déposer une banknote dans l'assiette que tenait la main de la célèbre femme, jusqu'au policier, qui approcha, les sourcils froncés, et s'effaça en reconnaissant la Schrœder.

— La mendicité est interdite sous peine d'amende, grommela-t-il respectueusement dans sa

moustache noire, mais non aux comédiens impériaux et royaux.

— Mon Dieu, que vous êtes bonne, soupira la vieille. Que Dieu vous le rende ! moi je ne le puis, c'est trop, beaucoup trop.

Enfin la Schrœder elle-même se déclara satisfaite. Elle souleva le pan du fichu de la vieille et, d'un geste hardi, y jeta pêle-mêle les bank-notes, les pièces d'argent et les monnaies de cuivre, lorsqu'au moment de rapporter l'assiette, elle dut la tendre une fois encore : son adorateur, le gentilhomme polonais, surgit inopinément, la tête découverte, offrant un billet de 50 florins.

Un regard rayonnant de la femme adorée fut sa récompense.

— Cela suffira bien pour quelque temps, n'est-ce pas, Muller ? dit la tragédienne en se tournant une dernière fois vers sa camarade. Puis, tu reviendras, n'oublie pas, Muller, promets-moi de ne pas oublier !

Mais les badauds de Vienne n'abandonnèrent pas aussi facilement leur comédienne favorite. Ils l'escortèrent au delà du marché aux chevaux jusqu'au Graben, où elle dut se réfugier sous la voûte de la « Chatte » jusqu'à ce que la foule se fût dispersée.

Chemin faisant, Sophie ne put s'empêcher de repenser au Polonais.

« Il m'intéresse, s'avouait-elle. Il est beau, ses manières sont nobles et il a certainement bon cœur. Mais je ne suis pas dans l'âge où l'on recherche les adolescents !

Il n'est pas assez viril, il lui manque d'être un homme et, à moi, d'être Sapho. Je pourrais difficilement l'aimer. Et lui ? Espérons qu'il sera raisonnable et ne se jettera pas dans le Danube. »

*
* *

L'Autriche ne possédait encore, à ce moment, aucune littérature digne de ce nom et qui méritât de fixer l'attention de l'Europe. Les œuvres dont on s'occupait dans la ville impériale, étaient d'importation étrangère, comme Frédéric Schlegel et Zacharie Werner. L'empereur Franz, qui eût volontiers entouré son trône nouvellement redoré après tant de difficultés et de luttes, de noms illustres et glorieux, témoigna une joie qui ne lui était pas habituelle en des circonstances de ce genre, en apprenant que l'auteur de l'œuvre qui venait de triom-

pher à la Burg, était un Autrichien. Il le fit venir dans sa loge, lui tapa familièrement sur l'épaule et prononça toutes sortes de paroles aimables, dans le débonnaire dialecte viennois. Mais lorsque, s'enquérant des conditions du poète, il apprit qu'il était fonctionnaire, l'Empereur arrêta net l'entretien et lui tourna le dos. A ses yeux, quand on servait l'Etat, écrire autre chose que des actes officiels constituait un délit. Aussi Grillparzer que la critique viennoise traitait sans bienveillance, n'eut, après comme avant, d'autres ressources que son talent et la faveur du public. Celle-ci, d'ailleurs, ne lui fut point ménagée; l'*Aïeule* fut acclamée avant que les gazettes eussent eu le temps de formuler leur avis, et non moins chaudement après.

C'est en ce public si avisé et si vibrant, que Grillparzer mit toute son espérance lors de la mise à l'étude de *Sapho*, paraissant deux ans après l'*Aïeule*, et sa foi fut non moins inébranlable en la puissance dramatique de la Schroeder. Il savait que non seulement elle ne trahirait aucune de ses intentions de poète, mais que la plénitude de son jeu et la majesté plastique de ses mouvements infuseraient la vie à son héroïne. Il allait voir

l'artiste presque journellement et plus souvent encore pendant les jours qui précédèrent la représentation, non pour lui donner des conseils, mais pour puiser chez elle courage et confiance, le jeune auteur de 30 ans commençant déjà à souffrir de ce pessimisme artistique qui, plus tard, devait envenimer tous ses efforts et lui faire abandonner la lice.

Quelques heures avant la première, Grillparzer se trouvait encore sur le petit canapé à fleurs du salon de Sophie, tandis que les affiches de la *Sapho* s'étalaient sur tous les murs attirant les curieux qui faisaient cercle autour, et que les amateurs de théâtre suivaient impatiemment des yeux les aiguilles de leurs pendules. Le poète regardait la comédienne arranger, avec l'aide de M^lle^ Babette, des étoffes, dans le grand panier qui lui servait de garde-robe.

— Mais, mon cher maître dit soudain l'actrice en se plaçant devant lui et en rejetant la tête en arrière, d'un mouvement qui lui était familier, je n'ai plus que faire de vous.

— Vraiment ? fit le poète, et il leva vers elle ses beaux yeux bleus suppliants. Puis, d'un ton résigné : — Alors il me faut partir.

Grillpazer se leva en poussant un soupir, prit son chapeau et soupira de nouveau.

La Schrœder lui tendit la main.

— Je pars, dit-il en considérant cette main, mais — vous savez que je déteste le baise-main — je dois vous baiser la main. Si j'étais berlinois, je dirais que votre main est spirituelle, mais, en bon Viennois, je vous dis seulement : vous avez des menottes affriolantes.

Il porta la main, qui paraissait sculptée dans de l'ivoire, à ses lèvres et partit.

A peine la Schrœder se trouva-t-elle seule, qu'on frappa à la porte.

La vieille comédienne, Mme Muller, entra timidement.

— Mon Dieu, vous allez m'en vouloir de me présenter au moment d'une première. Je sais que ce n'est pas agréable et qu'on n'aime pas cela. J'ai été moi-même dans ce cas. Mais vous me pardonnerez, quand vous saurez que j'ai été bien malade et que je le suis encore, mais, quand j'ai appris qu'on jouait aujourd'hui une pièce nouvelle de l'auteur de l'*Aïeule* et que c'est vous, divine Schrœder, qui créiez *Sapho*, je suis sautée de mon lit et accourue. Il faut que je vous voie jouer, il le

faut. Ayez pitié de moi, donnez-moi une carte pour la galerie.

La vieille levait des mains suppliantes.

— Rassurez-vous, vous me verrez jouer, ma chère Muller, mais, avant tout, prenez une tasse de café bien chaud, cela vous fera du bien.

La Schrœder força sa vieille camarade à prendre place sur le canapé, et la servit de ses propres mains.

Pendant qu'elle était assise à humer le breuvage réconfortant et qu'un sourire de bonheur épanouissait ses vieux traits ridés, la Schrœder terminait ses préparatifs tout en causant.

— Il est impossible que vous montiez à la galerie ce soir, je ne le permettrai pas. On s'y étouffera, vous pourriez vous trouver mal, la foule, la chaleur... Le parterre doit être comble également, vous ne pourriez vous tenir debout et les sièges doivent être tous loués.

Elle réfléchissait.

— Savez-vous quoi ? je vous emmène dans les coulisses au lieu de Babette, qui trouvera une place à l'orchestre où on la connaît bien.

— Que vous êtes bonne !

— Et où en est l'argent ? poursuivit la tragé-

dienne. Nous autres artistes en manquons toujours. Ainsi, parlez franc. Que vous faut-il? La maladie a tout absorbé ?

— Vous croyez cela? repartit la vieille en souriant. Oh non, je suis devenue très économe. Avec ce que je dois à votre générosité, je puis encore vivre le quart d'une année.

La Schrœder avait ouvert son porte-monnaie et éclata de rire.

— Voyez, dit-elle, joyeuse comme une enfant, je voulais vous gâter et ne possède rien moi-même. Vous êtes en ce moment plus riche que moi. Je donne à Babette ce qu'il lui faut pour tout le mois, une fois qu'elle l'a dans ses mains, je n'ai plus le droit d'y toucher; le reste passe par la fenêtre, je ne sais comment. L'important est que vous soyez momentanément à l'abri du besoin. Mais occupons-nous de l'avenir.

— Divine amie, si je pouvais entreprendre un petit commerce, un tout petit commerce, soupira la vieille actrice.

— Bon. Et combien faudrait-il? je n'en ai pas le moindre soupçon. Mille écus peut-être?

La vieille femme eut presque une frayeur.

— Mille écus ? s'écria-t-elle, le dixième suffirait. Cent écus.

— Vous les aurez, assura la Schrœder. Mais j'entends le vacarme de notre arche de Noé. Babette, donne-moi ma pelisse.

D'un geste rapide, elle glissa dans la chaude fourrure et descendit majestueusement les marches de l'escalier. La vieille Muller suivit, toujours enveloppée de son fichu.

Le Burgthéâtre était plein à s'étouffer, jusque dans les plus petits recoins. Un public de choix attendait avec une impatience fébrile le lever du rideau. Au premier rang, se tenait, à sa place accoutumée, Félicien Wasilewski, en proie à une agitation extraordinaire. Il se levait, se rasseyait, couvrait son visage de ses mains et déchirait son mouchoir de poche en mille petits morceaux. Enfin, la pièce commença. Le premier acte se passa dans l'habituel mouvement d'une salle trop pleine. Mais les mots du chœur : « Salut ! Sapho, Salut ! » eurent un effet magique. Il se fit un profond silence et tous les regards se tournèrent vers Sophie, faisant son entrée sur un char de triomphe, comme un être que la nature a créé pour dominer.

Les modes gréco-romaines de ce temps permettaient à l'artiste une liberté d'habillement, telle que, de nos jours, on ne la concède qu'aux chanteuses d'opérettes. Une ample draperie blanche, retenue sur l'épaule par une agrafe en or massif, suivait de près le contour ferme et élastique des seins, laissant à découvert des bras superbes. Du côté gauche, tombait, le long de la hanche, un manteau écarlate brodé d'or. Séparée, au milieu du front, l'opulente chevelure se déroulait en anneaux le long des tempes et, retenue par un bandeau blanc tissé d'or formait un nœud de boucles sombres, qui retombaient sur la nuque.

Félicien tressaillit en la voyant ainsi. Elle lui sembla presque terrible. Dans la majesté de ses formes, il y avait une puissance presque violente qui le terrassait, et son pied délicat chaussé de sandales d'or appelait son baiser plus impérieusement que jamais ne l'avaient fait la main blanche ou les lèvres rouges d'une femme. Mais, quand elle commença de parler, quand sa voix merveilleuse résonna, pareille tantôt à un son de cloches, tantôt à un murmure de harpe, lorsque dans chaque mouvement s'exprima la grande âme de la poétesse adorée du peuple et souveraine

des cœurs rentrant victorieuse des jeux olympiques, Sapho lui parut être la divine Sophie elle-même, la femme fière et dominatrice, despotique en amour, comme en art. Il sentit alors combien follement il l'aimait, mais aussi à quel point le courage lui manquerait de jamais lui demander ses faveurs.

Grillparzer et Sophie fêtèrent ce soir un triomphe complet et qui ne devait être surpassé que plus tard, lorsque, en Médée, la Schrœder pétrifia littéralement son auditoire par le mot trois fois répété : « Malheur » !

C'est surtout à la tombée du rideau que les applaudissements devinrent délirants et, pendant que Sophie se voyait contrainte de paraître et de reparaître indéfiniment, le Polonais, saisi d'une idée subite, enjamba la rampe de l'orchestre et fut en quelques instants dans la rue.

Mlle Babette était, comme toujours, rentrée la première à la maison, afin de s'occuper du thé que Sophie aimait à trouver tout fumant sur la table. Elle haletait en montant les marches de l'escalier et tâtonna en cherchant le trou de la serrure. Soudain, une main glacée s'empara de la sienne et elle sentit une ombre se dresser près d'elle.

Mlle Babette en éprouva une telle frayeur que la voix lui manqua pour crier. En ces temps de romantisme et d'histoires de brigands, l'apparition d'un revenant était, pour une imagination exaltée par les pièces de théâtre et les romans, quelque chose de tout naturel.

La gouvernante tremblait de tous ses membres et menaçait de s'évanouir. Heureusement, une formule pour conjurer les esprits lui revint en mémoire, et elle murmura d'une voix étouffée par l'angoisse :

— Tous les bons esprits louent le Seigneur.

— Je suis un très bon esprit, répondit une voix douce, et le Seigneur que je loue, s'appelle Sophie Schrœder.

— Qui êtes-vous? questionna Fräulein Babette légèrement rassurée, et que me voulez-vous à cette heure?

— Ouvrez d'abord, poursuivit l'invisible visiteur, et faites de la lumière, je m'expliquerai ensuite.

— Mais je ne puis vous laisser entrer, soupira Mademoiselle, vous êtes peut-être....

— *Rinaldo Rinaldini* ou *Jaromir* en personne? railla le noctambule. Tranquillisez-vous, je ne

suis ni un brigand, ni un démon de l'enfer, ni même un simple revenant, seulement un enthousiaste adorateur de la divine Schrœder et de son talent.

— Et vous venez si tard...

— Je le sais bien, mademoiselle Babette, mais il me faut vous parler, à vous seule. Ouvrez, au nom du ciel, sans quoi Sapho va revenir et tout serait perdu.

Mlle Babette, se laissant enfin convaincre, ouvrit et chercha du feu. A la lumière douteuse d'une chandelle, elle reconnut le Polonais. Il se tenait devant elle, moitié gêné, moitié railleur, enveloppé d'un long manteau et tenant à la main une magnifique couronne de lauriers.

— Ah ! c'est vous, dit-elle. Et vous désirez que je remette cette couronne à la Schrœder ?

Elle étendait sa maigre main, pour la prendre.

— Certainement, je le veux, mais ce n'est pas tout ce que j'ai à vous demander.

— Parlez vite, car elle va venir, et il faut qu'elle trouve son thé prêt, sans quoi elle se fâchera.

— Laissez-le-moi faire. Nous autres Polonais nous y entendons à la perfection. Je serai si heu-

reux que la grande Sapho bût, ce soir, du thé préparé de ma main.

— Nous n'avons pas le temps...

— Plus qu'il ne faut.

Babette secoua la tête, puis se hâta de chercher ce qu'il fallait.

— Au moins, entrez dans ma chambre, continua-t-elle, afin que je puisse vous faire sortir inaperçu. Par ici, monsieur le Comte.

On donnait, en ce temps, le titre de comte à tous les Polonais indistinctement.

Le jeune homme obéit et fit montre d'une véritable virtuosité à composer le breuvage ambré.

Mlle Babette ne revenait pas de son étonnement. Tout en manipulant le samovar, il s'entretenait avec la gouvernante.

— Donc, chère Mademoiselle, vous lui remettrez la couronne ?

— Certainement.

— Et vous lui exprimerez toute ma fervente admiration pour son rôle d'aujourd'hui ?

— Oui, monsieur le Comte.

— Elle a été insurpassable.

— Grandiose !

— Vous comprenez donc que je vénère votre maîtresse.

— Je m'étonnerais du contraire.

— Et vous comprenez que je l'aime, que je suis forcé de l'aimer, de l'adorer ?

— Si j'étais homme, je ferais comme vous.

— Par conséquent, ma chère, ma bonne, mon angélique Mademoiselle, procurez-moi quelque chose que Sophie Schrœder ait porté, et si ce n'était qu'un simple ruban ayant reposé sur sa divine poitrine, je le conserverais comme un fétiche, un talisman, aussi longtemps que je vivrais et jusqu'à l'heure de ma mort.

— C'est ce que je ne puis pas, monsieur le Comte.

— Vous ne pouvez pas? se récria le Polonais. Et me laisser mourir, sans une consolation, sans un réconfort, cela vous le pouvez ?

— Mais que voulez-vous que je vous donne ?

— Ce que vous voudrez.

— Il n'y a pas un seul objet dont elle puisse se passer.

Le Polonais, qui avait fini de préparer le thé, saisit le flambeau avec une hâte fébrile, et se dirigea d'un pas rapide, à travers les salles, jusqu'à

la chambre à coucher de la tragédienne. Là il s'arrêta avec un tressaillement d'extase et regarda autour de lui avec émotion.

— Que faites-vous ? s'écria Babette qui l'avait suivi épouvantée, ne savez-vous pas que c'est ici un sanctuaire que le pied d'aucun mortel n'est autorisé à fouler ?

— Laissez-moi jouir de ce moment divin, repartit le Polonais avec feu. C'est derrière ces rideaux que repose ce corps divin et, ce tapis, son pied l'effleure journellement !

Il s'agenouilla et baisa le tapis. En se relevant, il tenait à la main une pantoufle, qu'il brandit triomphalement.

— Vous vous demandez ce que vous allez me donner ? chère, délicieuse Babette, donnez-moi cette pantoufle de l'immortelle, vous ferez de moi le plus heureux des mortels.

— Cette pantoufle moins que toute autre chose, repartit Babette, elle va rentrer et voudra la mettre.

— Plus jamais elle ne la mettra, s'écria l'amoureux d'un ton résolu.

En vain, l'excellente fille fit tous ses efforts pour la lui reprendre, le jeune homme échappait sans

cesse à sa poursuite et elle dut lui faire la chasse, à travers toute la série des chambres, jusque dans la cuisine. Là, le Polonais prit son manteau, mit son chapeau et voulut sortir, mais Mlle Babette le retint, nouvelle Putiphar, par le pan de son manteau.

— Seigneur Dieu ! gémit-elle, vous ferez encore mon malheur. Je ne vous laisserai point partir, monsieur le Comte, que vous ne m'ayez rendu la pantoufle.

— Je ne la rendrai qu'avec la vie.

— Êtes-vous donc tout à fait fou ?

— Je vous en donne son poids d'or, fit l'exalté en tirant de sa poche, sa main pleine de ducats qu'il jeta sur la table.

— Non, non, cria la malheureuse gouvernante avec angoisse, je ne veux pas de votre or, je ne prends point d'argent, je veux la pantoufle !

— Ayez pitié, donnez-la-moi !

— Pourquoi donc vous faut-il absolument cette pantoufle ?

— La pantoufle de Sapho, reprit le gentilhomme avec solennité, pour y imprimer chaque jour mes lèvres, à l'endroit qu'a touché son doux pied.

— Mon Dieu, tout cela est bien bel et bon, sou-

pira Mlle Babette, les chevaliers et les nobles brigands en agissaient ainsi ; mais, si la pantoufle manque, je suis perdue. Rendez-la-moi.

— Babette, céleste Babette, pouvez-vous être assez cruelle pour m'arracher l'objet de mon adoration ?

— Oui, je suis assez cruelle... dit-elle en souriant, le rôle de cruelle lui plaisait évidemment.

— Même, si je vous implore à genoux ?

Le jeune homme s'était jeté à ses pieds et levait la pantoufle d'un air suppliant.

— Mais, mon Dieu, que faites-vous donc ?

Au même instant, la porte s'ouvrit, on perçut un froissement de jupes, Babette poussa un cri et le Polonais, bondissant sur ses pieds, demeura comme pétrifié.

La Schrœder venait de paraître sur le seuil. Elle portait encore le bandeau tissé d'or autour de sa tête et le péplum blanc de Sapho. Elle n'avait quitté que son manteau, le remplaçant par sa chaude pelisse.

Sophie se présentait la tête haute, dans toute sa majesté, ses formes opulentes et son bras robuste entourés de la sombre fourrure, comme sur l'image fameuse que nous possédons d'elle.

*
* *

Un regard, un éclair de ses yeux qui eut relégué dans l'ombre toutes les impératrices et les princesses régnantes que les Viennois avaient eu récemment le loisir d'admirer au grand Congrès, et le jeune enthousiaste se trouva à genoux.

Elle fit deux pas en avant et s'arrêta, comme une souveraine devant un esclave qui s'est attiré le plus terrible châtiment. Les yeux de la tragédienne le fixèrent un moment, puis, se tournant vers Babette :

— Que se passe-t-il ? questionna-t-elle. Comment Monsieur se trouve-t-il dans ma demeure ? et qui l'a autorisé à y pénétrer ?

Mlle Babette, rouge jusqu'aux oreilles, se tenait, les jambes tremblantes, comme une pécheresse.

— Il... je... parce que... balbutia-t-elle.

— Je demande une réponse. Qui a fait entrer Monsieur ?

Wasilewski se releva.

— Ne la grondez pas, dit-il, elle ne pouvait faire autrement. Mon enthousiasme pour vous, Madame,

a triomphé de ses résistances. Je suis le seul coupable, le seul.

— Vous avouez donc ?

— Je ne nie point, je demande grâce.

— Vous reconnaissez votre faute ?

— Grâce !

L'actrice ne put s'empêcher de sourire.

— D'abord l'instruction et la sentence. La grâce ne vient qu'ensuite.

— Oui, punissez-moi, supplia le gentilhomme d'une voix tremblante d'amour et, un peu aussi, de crainte. Punissez-moi cruellement, le châtiment même que vous m'infligerez, me sera une joie et une consolation.

— Avant tout, je désire savoir ce que vous vouliez de ma fidèle Babette et pourquoi vous lui avez offert de l'argent.

— Je l'ai priée, répondit loyalement et simplement le jeune homme, de me donner la pantoufle de Sapho et, comme elle me la refusait et cherchait à me l'arracher, je lui ai offert...

Il se tut en baissant les yeux.

— Une poignée d'or pour une vieille pantoufle ? railla la Schrœder, tandis qu'un charmant sourire éclairait son austère visage. Mais où donc est ce

précieux objet? Je suis lasse et en ai besoin pour me reposer...

— Oserais-je vous prier de me laisser gracieusement ce que Mlle Babette m'a si impitoyablement refusé?

— Quelle valeur attribuez-vous donc à cette pantoufle? questionna la tragédienne, s'égayant de plus en plus.

— Je ne puis vous dire cela ici...

— Suivez-moi donc au salon, dit Sophie, qui commençait à s'amuser royalement de la situation. Là, vous me donnerez l'explication de votre singulier désir.

Elle passa devant, avec l'allure d'une souveraine, et il suivit docilement, comme un enfant ou un fol amoureux. La Schrœder alluma les bougies d'un candélabre en argent qui se trouvait, sur une console dorée, devant un trumeau, et se laissa choir, avec cette majesté qui sied mieux aux femmes opulentes que la grâce aux maigres, sur le canapé, et indiqua un siège à son hôte, d'un geste plein de noblesse.

— Vous vous nommez?...

— Félicien Wasilewski.

— Donc monsieur Wa... comment dites-vous?

— Wasilewski.

— C'est un nom difficile. Wasilewski, est-ce bien cela ?

Le Polonais s'inclina.

— Et ce serait réellement le seul désir de vous approprier ma pantoufle, qui vous aurait fait pénétrer à une heure aussi insolite dans mon domicile?

— Je vous ai vue dans tous vos rôles. A chaque création nouvelle, grandissait mon admiration pour la grande tragédienne, maîtresse de toutes les cordes du clavier humain, et mon adoration pour la belle artiste...

— Je ne suis pas belle, Monsieur.

— Pour moi, vous êtes belle, et si vous ne l'êtes point, le sentiment que vous inspirez à mon cœur est encore cent fois plus idéal et plus sacré, puisqu'il vous rend belle, plus belle que toutes les femmes de la terre. Je vous aime.

— Monsieur !

— Pardonnez-moi, je ne puis faire autrement. Ce n'est point un enivrement de mes sens, un aveuglement de mon esprit, je dois vous aimer comme je dois respirer... pour vivre.

Cette fois, la Schrœder baissa son regard altier.

— Monsieur, je serai sincère : l'intérêt que vous

me portez a cessé, depuis longtemps, d'être un mystère pour moi. Vous l'avez exprimé si souvent, d'une manière aussi chevaleresque que délicate, mais je n'y voyais qu'un hommage à la tragédienne...

— C'est plus, beaucoup plus, c'est tout ce qu'un cœur d'homme peut éprouver pour une femme...

— Nous parlions de ma pantoufle, interrompit la jeune femme.

— Oui... c'est vrai... en effet. Écoutez-moi donc. J'étais rempli d'admiration pour vous, je vous adorais, vous seule. Vint la soirée d'aujourd'hui. Je vous vis dans votre nouveau rôle et fus saisi d'un enthousiasme, d'un saint délire, qui me poussa à enfreindre toutes les règles des convenances et à déposer à vos pieds une couronne de lauriers, en vous dérobant, en échange, un objet quelconque qui vous eût servi, et si ce n'était qu'un ruban. J'aperçus votre pantoufle...

— Vous avez pénétré dans ma chambre à coucher? interrompit l'actrice en fronçant les sourcils.

— Pardonnez-moi, supplia le jeune homme.

En prononçant ces mots, son regard avait une expression si enfantine, si sincère, sa main s'empara de celle de l'actrice avec une passion si con-

vaincue, qu'elle ne se sentit pas le cœur de lui garder rancune.

— Je vous pardonne, dit-elle.

— Et... vous me permettez de vous dire... que je vous aime...

— Non, pas cela.

— Vous me condamnez au silence ?

— Je vous y condamne.

— Vous êtes cruelle.

— C'est la première fois qu'on me dit cela. Cruelle est la femme qui attire en souriant un homme dans ses filets pour, ensuite, s'en moquer et s'amuser de son tourment. Je ne suis pas une coquette, Monsieur, et l'on n'a jamais pu se plaindre que de ma franchise et de ma loyauté. Ne pas entretenir une vaine espérance, n'est pas cruel mais honnête.

— Je sais, Madame, que vous possédez cette loyauté de caractère, si rare dans le monde du théâtre, et je sais aussi que vous êtes vertueuse.

— Oui et non, repartit l'actrice avec un sourire. Selon moi, la vertu ne consiste pas dans les principes, mais uniquement dans l'amour. Une femme qui, par amour du lucre et du luxe, accorde sa main à un homme qu'elle n'aime point, n'est pas

moins vicieuse que Phryné qui vend ses faveurs. Le calcul est aussi répugnant que le dévergondage. En revanche, une jeune femme qui aime sincèrement, est toujours vertueuse, qu'elle offre ses lèvres roses au baiser dans une chambre nuptiale somptueusement décorée, ou sous les tilleuls et sur la bruyère, ainsi que chante le poète d'amour, Walther de la Vogelweide.

— Je vous comprends.

— Me comprenez-vous tout à fait?

— Je le crains.

— Reparlons de la pantoufle.

— Non, parlons du sentiment qui me domine et me remplit, qui me fait tressaillir au son de votre voix, au moindre froissement de votre robe. Ne croyez pas que je sois assez téméraire pour oser espérer être payé de retour. Je serais trop heureux déjà, de pouvoir, journellement, vous mettre et ôter vos souliers, et vous offrir mon bras pour monter dans votre carrosse...

— De tels rapports sont impossibles, déclara la jeune femme d'un ton ferme, du moins en ce qui me concerne. Une coquette prendrait sans doute quelque plaisir à recevoir ces hommages, et s'en ferait un jeu. Mais moi, je ne me sens pas ca-

pable d'occasionner des tourments que je ne pourrais apaiser, les augmenter, me paraîtrait indigne de moi. Je suis sincère, monsieur Wasilewski. Vous m'intéressez, mais je ne puis être à vous. C'est pourquoi, il faut nous séparer. Vous voulez être mon esclave? Je suis fort capable de réduire un homme en esclavage, mais un homme que j'aimerais et que je pourrais rendre heureux.

— Vous avez raison, soupira Wasilewski après un long et douloureux silence. Je dois vous fuir. Je vous aime de toute la folle ardeur d'un cœur innocent, mais votre compassion me serait intolérable. Une femme cruelle peut seule renoncer à l'amour, et vous, vous êtes bonne. Je me ressaisirai, je ne vous verrai plus. Je retournerai dans ma patrie et tâcherai de vous oublier, mais — un sourire d'enfant éclaira sa tristesse — il faut que vous me donniez un talisman, divine Sapho, votre pantoufle.

— Et pourquoi justement ma pantoufle?

— Il est d'usage, dans mon pays, lorsqu'on aime et qu'on veut offrir le suprême hommage à une femme, de lui dérober son soulier et d'y boire à sa santé, répondit le jeune homme avec un sérieux

atteignant presque à la solennité. Je baiserai journellement l'endroit qu'a touché votre pied.

La grande Schrœder s'abîmait dans les réflexions. Autour de ses lèvres, se jouait comme de l'espièglerie.

— Bien, monsieur, dit-elle enfin, je vous fais cadeau de la pantoufle.

— Comment vous remercier ? s'exclama le jeune homme en lui prenant la main et en la couvrant de baisers.

— Ecoutez la suite. Vous offriez à Babette une poignée de ducats pour cet objet ?..

— En effet.

— Si vous étiez prêt à payer d'une telle prodigalité une vieille pantoufle usée, que donneriez-vous pour le pied même de Sapho ?

— Le pied ! comment cela ?

— Ecoutez-moi jusqu'au bout. J'ai ici une pauvre comédienne qui se nomme Muller, une artiste de mérite et une excellente femme. Actuellement, elle meurt de faim et de froid et est presque toujours malade.

— Je devine, cette mendiante...

— Elle-même. Vous la rendriez heureuse en lui donnant les moyens d'entreprendre un petit commerce, et c'est pourquoi je vous demande, à

vous qui offriez de l'or pour baiser la pantoufle de Sapho, combien vous donneriez pour baiser son pied même?

La bienfaisante artiste, en un caprice olympien, avait eu cette charmante pensée; mais, à l'instant où elle la formulait, elle en eut honte, rougit et baissa les yeux. Wasilewski ne lui laissa pas le temps de se reprendre.

— J'offre ma fortune entière pour une telle faveur.

— Vous prenez ma folle idée au sérieux?

— Ne reprenez point votre parole, je vous en supplie.

— Eh bien, soit, fit la Schrœder en retrouvant son sourire. Vous pourrez me baiser le pied, mais...

— Je vais vous faire un écrit...

— Non, non, interrompit la tragédienne, je n'accepte qu'une somme pouvant tirer de souci ma pauvre Muller et dont vous puissiez facilement vous passer, car je vous sais riche.

— Je suis à vos ordres.

— Peut-être cent ducats?...

Le gentilhomme se précipita dans la chambre voisine où il avait remarqué la présence d'un écri-

toire, et rapporta à la tragédienne une feuille couverte de sable d'or. Elle la parcourut. C'était un chèque de 500 ducats. Sophie plia la feuille lentement, très lentement, et la cacha dans son sein palpitant, tandis qu'une rougeur révélatrice montait de ses joues à son front et, bientôt, couvrait son visage tout entier. Enfin, rejetant avec décision, sa fière tête en arrière :

— Il le faut, dit-elle. Avec ces mots, toute sa sérénité rayonnante de déesse lui revint.

— Venez, prononça-t-elle de sa voix sonore. Elle alla brusquement au fauteuil le plus proche, s'y laissa tomber et, avant que son adorateur eût compris son intention, elle rejeta sa sandale et dénuda son pied, d'une forme aussi parfaite que n'importe quel marbre antique.

— Ici, commanda-t-elle.

Wasilewski vit briller le pied sous la sombre fourrure qui enveloppait les divins membres de l'artiste, et tressaillit.

— Eh bien, vous ne voulez pas le baiser ? dit-elle avec un sourire enchanteur. Elle était vraiment belle, en ce moment.

Le jeune homme se prosterna devant elle et pressa ses lèvres brûlantes sur le marbre glacé

qu'elle lui présentait, une fois, deux fois. Puis il mit son front contre terre et, avant qu'elle n'eût pu l'empêcher, saisit le pied et le posa sur sa nuque.

— Laissez-moi être votre esclave, pour toujours.

La Schrœder retira vivement son pied.

— Levez-vous, ordonna-t-elle. Vous ne pouvez pas être mon esclave.

— Non, non, je ne dois pas.

Il restait toujours à genoux et la contemplait en extase. Enfin, il revint à lui, baisa une fois encore, avec une tendresse passionnée, le pied de Sapho et sortit précipitamment.

Sophie Schrœder demeura immobile, le front appuyé dans sa main, et perdue dans ses pensées.

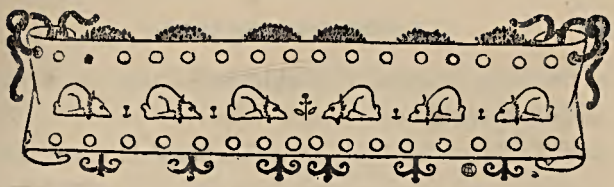
*
* *

Félicien Wasilewski est mort, il y a quelques années, dans ses terres de Pologne. Il avait atteint un grand âge et ne s'était jamais marié.

Ses héritiers découvrirent, parmi toutes sortes d'objets précieux, un coffret d'ébène incrusté d'ivoire, où se trouvait une vieille pantoufle fanée. Le premier étonnement passé, ils s'en amusèrent, et n'en parlent jamais qu'en riant.

LA JUDITH DE BIALOPOL

(1675)



LA JUDITH DE BIALOPOL

(1675)

Pendant que la Pologne se trouvait déchirée par les discussions intestines, les luttes et les désordres, les Turcs avaient conquis l'Ukraine, la Podolie et le port Kamienitz, obligeant le roi Michel Wisnowieski à signer une paix honteuse qui abaissait la république sarmate au rang d'Etat vassal et tributaire du Croissant. En cette situation malheureuse, les regards de tous ceux qui ne se laissaient pas aveugler par l'intérêt personnel, se tournèrent vers l'hetman Jehan Sobieski, lequel, à plusieurs reprises, s'était distingué dans les combats contre les Turcs et les Tarbares, tant par sa bravoure que par son talent de chef d'armée audacieux.

Sobieski poussait la noblesse à l'union et à une action énergique.

Transformant tout ce qu'il possédait en écus sonnants, il équipa des troupes à la tête desquelles, sans souci des traités, il entra en campagne contre l'ennemi héréditaire de la chrétienté. Les luttes les plus sanglantes éclatèrent à nouveau et, cette fois, Sobieski fixa la victoire au drapeau polonais. Il infligea aux Turcs une série de défaites, la nation le proclama son sauveur et son héros. Quand le roi mourut, en 1675, Sobieski fut élu à l'unanimité. Il reçut la couronne en sortant du camp, et, après avoir reçu le sacre avec toutes les formalités réglées par la constitution, retourna au camp achever la libération du pays.

Mais la fortune infidèle lui tourna le dos.

Le nouveau roi avait pris position près Zurawno, dans l'intention d'y livrer bataille. Le grand vizir évita de l'attaquer, se contentant d'appeler à lui toutes les troupes turques des environs et d'entourer l'armée polonaise de forces dix fois supérieures. La situation de celle-ci devint de jour en jour plus désespérée. Lorsqu'enfin, vivres et munitions commencèrent à manquer, les plus coura-

geux abandonnèrent tout espoir de salut et les musulmans rêvèrent d'emmener le royal héros, prisonnier, à Constantinople et d'exposer la fière noblesse de Pologne sur ses marchés d'esclaves.

Tandis que, près Zurawno, la faim se faisait le meilleur allié des Turcs, des hordes de Mahométants s'unissaient aux Tartares pour parcourir la contrée, pillant et incendiant la campagne, attachant femmes et enfants derrière leurs chevaux.

Le 5 novembre, de nombreux gentilshommes et paysans fugitifs se réfugièrent, avec femmes et enfants, dans la petite ville de Bialopol, racontant au staroste qui les accueillit, les choses les plus terrifiantes sur les procédés impitoyables des vainqueurs. Le vaillant guerrier, qui avait blanchi dans les luttes contre les Tartares et les Turcs, prit aussitôt toutes ses mesures pour défendre le château et, aussi longtemps que possible, la ville. Les remparts furent garnis de canons, les hommes valides de la noblesse, de la bourgeoisie et du Ghetto, équipés, et les vieillards et les femmes, consignés au château, dont la défense fut confiée aux seuls soldats du roi, sous les ordres du staroste.

Le 7 novembre au matin, un paysan à cheval apporta la nouvelle de l'approche de l'ennemi.

La ville de Bialopol était à tel point bondée de fugitifs, qu'il eût été impossible d'en laisser pénétrer un de plus sans exposer la ville au plus grand danger. Aussi ferma-t-on les portes et plus personne ne fut admis. Une foule de malheureux de tous rangs, arrivés après la fermeture, se blottirent au pied des murailles : des magnats signalés par la somptuosité de leur contousch, de belles jeunes femmes en pelisse de martre brodée d'or ; des paysans pieds nus, vêtus de toile ; des juifs en caftans noirs. Leurs cris, leurs plaintes et leurs lamentations déchiraient le cœur des habitants de la ville ; le staroste demeura inébranlable.

Il y était contraint, sous peine de livrer la ville entière au sort misérable qui attendait les malheureux sans abri.

Lorsque ceux-ci comprirent qu'ils n'avaient rien à espérer, une partie d'entre eux se réfugièrent dans les forêts voisines, tandis que les autres, massés aux portes de la ville, attendirent avec une sorte d'indifférence stoïque leur destin.

A l'entrée de la nuit, on vit s'élever à l'horizon les flammes d'une vingtaine de villages incendiés.

Les sinistres lueurs éclairaient le ciel hivernal et les gigantesques colonnes de fumée semblaient avertir les habitants de Bialopol, les encourageant à une résistance opiniâtre, au combat à mort.

Peu de temps avant le lever du soleil, les premiers cavaliers tartares passèrent sur leurs petits chevaux noirs, semblables à des esprits infernaux, sur la grande plaine blanche couverte de neige. Quelques-uns s'approchèrent de la ville avec curiosité, espionnant ce qui se passait autour des remparts. On reconnaissait distinctement leurs maigres visages jaunes et leurs petits yeux fendus, sous les rouges bonnets carrés.

Un coup de canon suffit à les disperser. Mais, au bout de quelques heures, ils revinrent plus nombreux et galopèrent autour des murs, en masses noires et compactes. Il en venait à chaque instant de nouvelles hordes, finalement, un chef s'avança, sommant la ville de se rendre.

Le staroste fit répondre que la ville et le château étaient armés pour se défendre et approvisionnés de munitions pour plus d'une année.

Le tartare fit étinceler son sabre courbe au soleil

et retourna auprès de ses cavaliers. Ils semblèrent se concerter ; puis, tout à coup, élevèrent des cris de guerre sauvages et assaillirent la ville de tous les côtés à la fois, décochant leurs flèches, qui tombèrent comme une grêle.

La garnison répondit par des coups de canons et d'arquebuses. Des deux côtés, il y eut des morts et des blessés, mais les sauvages enfants de la Crimée ne prenaient pas le siège au sérieux. Leurs intentions étaient tout autres. Au galop, ils s'approchèrent des fugitifs tassés sous les murailles et en proie à une terreur croissante, et lancèrent sur eux leurs lacets. Quand un des sinistres cavaliers avait ainsi capturé sa victime, il s'en retournait, la traînant impitoyablement après lui. Les défenseurs de la ville qui assistaient à ce déchirant spectacle, aperçurent au loin des scènes plus cruelles encore. Ils virent les cavaliers traquer les fugitifs cachés dans la forêt, massacrer les hommes, accoupler femmes et enfants comme des chiens, et les emmener en esclavage.

Dans le courant de la journée, des hordes plus nombreuses arrivèrent et établirent leur camp hors de la portée des canons. C'étaient des Turcs. Leur

chef, un schah, fit à cheval le tour de la ville, cherchant à se rendre compte de la résistance qu'elle pouvait offrir.

Le soir, on vit briller au loin les feux de bivouac musulmans. Ils formaient un vaste cercle flamboyant autour de la malheureuse Bialopol, tandis qu'un autre cercle, plus vaste, était formé au loin par les villages et les fermes en flammes, bordant l'horizon d'une ligne de feu et embrasant le ciel.

Un profond silence régnait dans le camp et cependant personne, dans Bialopol, ne put fermer l'œil. Chacun se préparait, à sa manière, à la défense de la ville contre les barbares assiégeants. Une activité fiévreuse régnait dans les étroites ruelles de la cité juive, dont les habitants manifestaient un courage et un esprit de sacrifice imprévus.

Parmi les maigres et pâles hommes du Ghetto, se trouvait le riche marchand Abrahamek, occupé, tout comme ses coreligionnaires moins fortunés, à se préparer au combat imminent. Il était jeune encore et, grâce à l'aisance que lui avaient laissée ses parents, vigoureux et imposant, comme les juifs de cette époque ne l'étaient que rarement. Son vi-

sage portait le type fortement marqué de la race juive de Palestine, aux belles et nobles lignes exprimant un mélange sauvage d'intrépidité et de ruse avisée. Une fierté s'y mêlait, comme l'orgueil d'une race pure et privilégiée de Dieu, signe qui avait graduellement disparu à mesure qu'Israël s'était transformé, d'un peuple libre de pasteurs guerriers, en une nation de marchands. Abrahamek portait, sur le long talar de soie noire, — habit de prédilection de ses coreligionnaires riches — un large caftan de même étoffe, bordé de sombre et précieuse fourrure. Un béret de velours noir posait hardiment sur les petites boucles de sa chevelure, un long poignard turc était passé dans son écharpe rouge, et il s'occupait à charger deux grands pistolets à roues, pendant que ses gens, au nombre de quatorze, fondaient des balles et mettaient en état les énormes arquebuses dont on se servait à cette époque, ou, encore, aiguisaient sur une meule, les pointes des longues lances dont leur maître les avait armés.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et une jeune femme, d'éblouissante beauté, pénétra brusquement dans la salle. Elle venait évidemment de se lever, car elle n'était vêtue que d'un peignoir et tenait à la main

une veilleuse. Sa taille élancée et fière, les formes de ses membres arrondis, le contour moelleux de ses traits l'eussent fait paraître semblable à la fiancée du cantique, la rose à peine épanouie de Saron, si son maintien énergique et dominateur et ses yeux étincelants ne lui eussent donné l'aspect d'une guerrière et d'un héros. Elle posa la lampe sur la table et, considérant d'un air contrarié les hommes occupés avec les armes, elle dit :

— Que signifie cela ? On m'envoie coucher quand le danger nous menace, que chacun s'apprête à risquer sa vie et à répandre son sang ? Je ne suis pas femme à demeurer cachée pendant que les hommes offrent leur poitrine aux armes ennemies. Je veux partager avec vous le combat et la victoire, ou la défaite et la mort.

— Ma bien-aimée Judith, repartit le jeune négociant, ma femme, ma douce épouse, pour toi, je vais, tranquille, au-devant des flèches des Tartares, pourvu que je te sache en sécurité. Mais ma main faiblirait, mon cœur tremblerait comme un cœur de lâche, si tu te tenais à mes côtés dans le combat.

La juive secoua avec humeur les boucles noires de sa chevelure.

— Et quel sera mon sort, si vous êtes vaincu et si l'ennemi pénètre dans la ville? Me faudra-t-il suivre en esclave un de ces impies et baiser ses lèvres altérées de sang? Je veux vivre et mourir auprès de toi.

En vain, son mari tenta de la faire revenir sur sa décision. Judith s'empara des sacs remplis de poudre et de plomb, déclarant avec une obstination contre laquelle les prières et les raisons se trouvaient également impuissantes, qu'elle accompagnerait les hommes sur les remparts et chargerait leurs arquebuses. En un clin d'œil, elle changea son peignoir contre une jupe en damas de couleur richement brodée et une courte tunique d'étoffe persane bordée de peau de martre, et entrelaça ses tresses sombres de plusieurs rangs de perles. Ainsi, parée de son mieux, elle accompagna Abrahamek sur les remparts.

La nuit fut calme. L'ennemi ne tenta aucun assaut. Mais, à peine le soleil parut-il, sanglant, à travers les branches, couvertes de neige, des sapins, que les canons turcs se mirent à tonner.

Les assiégés répondirent loyalement. La canonnade dura plusieurs heures, sans résultat appréciable ni grandes pertes de part et d'autre.

Personne, dans Bialopol, ne se faisait d'illusion sur la résistance prolongée des petites et minces murailles ; mais ce n'était pas la manière des Turcs, ni de leurs alliés nomades, de réduire une ville par la persistance. Ils tentaient de s'en emparer du premier coup et, en cas d'insuccès, s'en retournaient aussi brusquement qu'ils étaient venus.

Ils agirent de même à Bialopol et n'attendirent pas d'avoir ouvert une brèche, pour déployer le drapeau rouge et donner l'assaut, au milieu du bruit assourdissant des timbales, des trompettes et des tambours. L'attaque se fit de tous les côtés à la fois, afin d'occuper tous les défenseurs en même temps et de les induire en erreur au sujet du but visé. Après que les assiégés eussent, en plusieurs endroits, approché des remparts et commencé à les escalader en montant sur les épaules les uns des autres, une troupe choisie de fantassins du pacha qui commandait la petite armée des assiégeants, s'élança sur la porte orientale et, avec des invocations à Allah, s'empara du petit fort en forme d'angle obtus, qui la protégeait, massacra les hommes qui le gardaient et attaqua la porte en l'entamant à coups de hache et de bélier.

Mais le staroste avait prévu le cas. Derrière les battants fermés, s'élevait une sorte de barricade et de hauts retranchements obstruaient l'entrée de la rue. A peine, les musulmans eurent-ils enfoncé la porte, qu'ils se heurtèrent donc à un nouvel obstacle, tandis que tous les défenseurs de la ville se précipitaient du côté menacé. Sitôt qu'un assaillant se montrait au haut de la tranchée, il voyait les lances des assiégés braquées sur sa poitrine et se trouvait rejeté, mort ou vif, du côté d'où il venait, tandis que les combattants restés au pied de la ville, se trouvaient inondés de flèches, de poix et d'eau bouillante.

Au haut des remparts, la belle Judith Abrahamek chargeait les fusils pour les hommes du Ghetto. Sitôt qu'un assaillant réussissait à prendre pied, échevelée, les joues en feu, rendue plus belle encore par son ardeur guerrière, elle s'emparait soit d'une pierre, soit d'une hallebarde, et les lançait contre la tête chauve ou la poitrine du fils de payens qui tendait vers elle ses bras avides.

La fumée et la poussière que faisaient les pierres en tombant et la poudre en éclatant, empêchaient les défenseurs de bien voir les résultats du combat.

Tout à coup, une partie importante des remparts se trouva aux mains de l'ennemi ; bourgeois et juifs qui, réunis, défendaient la porte de la ville, se trouvèrent inopinément assaillis de dos; saisis de panique, beaucoup prirent la fuite à travers les rues, tandis que d'autres se retiraient en combattant. La ville paraissait perdue, la voix encourageante de l'héroïque juive se trouvait couverte par le tumulte, lorsque le staroste se précipita, avec une partie de la garnison du château, du côté menacé, effectuant une sortie aussi fougueuse qu'inattendue.

Le pacha stimulait en vain la bravoure de ses soldats ; en vain, il ramenait les fuyards à coups de fouet sur le lieu du combat, la journée était perdue pour les Infidèles. Turcs et Tartares, ne songeant plus qu'à leur salut personnel, se réfugièrent sous leurs tentes, poursuivis par les balles et les boulets des assiégés. La terre, au loin, était jonchée de morts et de blessés, le sang formait des ruisseaux pourpres dans la neige.

Au haut des remparts, cependant, la lutte se poursuivait. Les souples musulmans fauchaient avec leurs yatagans, d'une manière terrible les rangs des chrétiens et des juifs. Ceux-ci, en re-

tour, ne faisaient point merci et massacraient tout ce qui leur tombait sous la main.

Au milieu de la mêlée, un Turc allait frapper Abrahamek. La belle Judith, n'ayant point d'arme à sa portée, lui jeta du sable dans les yeux. L'arme du soldat dévia, Judith la lui arracha, lui jeta un lacet autour du cou, et le fit prisonnier.

Des cris de victoire retentissaient de tous côtés. Il n'y avait plus un Turc sur les remparts, l'ennemi était battu sur tous les points. Alors, seulement, Abrahamek s'aperçut du butin de sa femme.

— Que veux-tu faire de ce chien de Turc? lui cria-t-il, abattons-le.

Les lances et les sabres étincelèrent sur la poitrine du malheureux qui s'était laissé tomber aux pieds de Judith, et celle-ci, aussi magnanime dans la victoire que sanguinaire et impitoyable dans la lutte, cria :

— Que personne ne le touche ! C'est mon captif, il m'appartient.

— Elle a raison ! firent plusieurs voix, elle se l'est bien gagné, qu'il soit son esclave !

La belle Judith lia les mains de son prisonnier et l'emmena comme un chien.

*
* *

Les Turcs ne tentèrent pas un second assaut. Déjà, les habitants de la ville et jusqu'au prudent staroste, s'abandonnaient à l'espoir que les affreuses hordes allaient lever le siège et partir. Mais ils se trompaient. Le pacha, devant Bialopol, suivit l'exemple du grand Vizir devant Zurawno ; il investit la ville afin de l'affamer.

Cette tactique, inusitée chez les Turcs, était la seule juste. Malgré la fière assurance du staroste déclarant au Parlementaire ennemi que la ville avait de quoi tenir un an, au bout de quatre semaines, le manque de provisions de bouche se fit cruellement sentir et les habitants, si vaillants dans la défense, se laissèrent gagner par le découragement.

L'héroïne du Ghetto se désespérait. Comme ses coreligionnaires, elle s'était vêtue de gris. Accroupie dans un coin de la maison, elle priait, jeûnait et lisait les Livres Saints.

Un soir, le Turc, son esclave, se présenta inopinément devant elle.

— Jette ces vêtements, Maîtresse, lui dit-il, car

tu n'as rien à craindre. Si la ville est prise par les croyants d'Allah, tu marcheras encore la tête haute, car tu es belle et prudente. Pare-toi de tes plus beaux habits, afin que notre chef jette sur toi ses regards et t'emmène vers le Levant où il n'est point d'hiver et où Dieu comble son peuple élu des dons les plus magnifiques de la nature. Tu y connaîtras une tout autre existence qu'ici dans la neige et le brouillard.

— La vie d'une esclave, fit Judith avec dédain.

— La vie d'une souveraine, reprit l'esclave, d'une reine servie par des esclaves.

La juive se redressa brusquement et considéra son prisonnier d'un regard scrutateur.

— Ne te trompes-tu pas? fit-elle tout bas. Es-tu sûr que ton maître, le pacha, me verra d'un œil complaisant?

— Il sera ton esclave, le jour où tu le voudras.

— Est-il jeune?

— Jeune, beau et vaillant. Des richesses incommensurables remplissent sa maison, et plus de mille esclaves lui obéissent.

— Bien, dit-elle, très bien, — un sourire éclaira son pâle et triste visage, — veux-tu mériter ta liberté et une riche récompense?

— Comment le pourrais-je ?

— Comment ? répéta Judith qui frissonna, en me conduisant chez ton chef. Le reste me regarde.

— Et ton maître, ton époux ? objecta le Turc. Il serait capable de me tuer.

— Il n'en saura rien. Je connais les ruelles et les sentiers qui nous conduiront, inaperçus, hors de la ville. Nous fuirons ce soir même.

» Ne suis-je pas trop belle pour souffrir la faim et la misère ? Je veux faire ma fortune.

— Certainement.

— Tiens-toi donc prêt.

La jeune femme congédia d'un geste le musulman et continua de prier et de lire le livre de Judith.

Le soir, elle prit un repas abondant, but un vin excitant et se para de ses plus riches habits.

Une robe de soie blanche brodée de perles, relevée par une ceinture de perles également, enveloppait ses membres gracieux. Par-dessus, une tunique en drap d'or d'Orient, doublée et bordée de zibeline sombre, faisait ressortir sa taille, deux fois désirable sous l'obscure et caressante fourrure. Elle était chaussée de pantoufles orientales en cuir

rouge brodé d'or et de perles ; dans sa chevelure foncée, étincelaient des rubis et des émeraudes d'une inestimable valeur. Enveloppée d'une mante à capuchon, elle sortit de la maison par la porte de derrière, se dirigeant tout droit vers le château du staroste.

— Que désirez-vous, belle et héroïque femme ? lui demanda le staroste, sitôt qu'il l'aperçut. Chaque faveur vous est d'avance accordé.

— Tant mieux, répliqua Judith. Je ne puis plus voir la misère et le désespoir de cette ville. Je veux sortir et me rendre au camp de ces barbares. Je veux me sacrifier pour le salut de tous.

— Que vous proposez-vous ? fit le staroste épouvanté.

— Ne le demandez pas, mais laissez-moi sortir, seigneur, je vous en conjure. Faites ouvrir pour moi la petite porte du souterrain qui conduit dans la campagne, et, si Dieu veut, je sauverai notre ville.

Le staroste consentit avec répugnance.

— Et votre époux, demanda-t-il, est-il d'accord avec vous ?

— Il ne sait rien encore de ma décision, mais ne peut y faire obstacle. Permettez que je lui parle devant vous.

Le staroste fit appeler l'hébreu lequel, apercevant sa femme en parure chez le staroste, les regarda tous deux d'un air de soupçon. En apprenant les intentions de Judith, il commença par déclarer qu'il n'y consentirait jamais ; puis, comme la vaillante femme se montrait inébranlable, il se mit à pleurer de rage, en se jetant à ses pieds et embrassant ses genoux. Ses lamentations la laissèrent insensible.

Alors il voulut menacer et maudire ; sa femme lui coupa la parole :

— N'ai-je pas toujours été une épouse loyale et fidèle ?

Abrahamek acquiesça.

— Aie donc encore confiance en moi.

— Non, non, je ne te laisserai point partir, cria le juif. Si le pacha te voit, je te perds à jamais. Je connais les femmes, tu seras flattée de le dominer, de le voir, comme un esclave, à tes pieds. Non, tu ne sortiras pas de la ville.

Cruellement mortifiée et blessée par le manque de confiance de son époux, la belle et audacieuse femme le toisa d'un regard méprisant et, se tournant vers le staroste, lui dit fiévreusement :

— Quand le salut de toute une ville est en jeu

toutes les objections doivent tomber. Si cet insensé ne veut pas me laisser partir, je vous en supplie, au nom de votre ville, de votre honneur, de votre devoir, retenez-le jusqu'à ce que j'aie quitté ces murs.

Sans attendre le consentement du staroste, elle appela les soldats qui faisaient la garde dans le vestibule, et leur enjoignit d'arrêter son mari.

Comme obéissant à une puissance supérieure, les soldats s'emparèrent de l'hébreu, qui se débattait en vociférant, et l'enchaînèrent.

— Jetez-le au cachot, commanda Judith, et surveillez-le, jusqu'à ce que le staroste vous ordonne de le mettre en liberté.

Les soldats entraînèrent Abrahamek, qui jeta à sa femme un dernier et douloureux regard.

— Maintenant, je vous laisse aller sans crainte, dit le staroste en s'adressant à l'audacieuse femme. Vous êtes née pour vous faire obéir et saurez venir à bout de ces chiens de musulmans.

Les horloges de Bialopol sonnaient minuit quand, sur la lisière de la forêt, la terre parut se soulever, et deux figures enveloppées de manteaux, en surgirent comme des spectres.

C'étaient la belle Judith et son esclave, se dirigeant, au clair de lune, vers le camp des Infidèles.

*
* *

Le pacha rendait de grand matin justice devant sa tente. Sur une luisante peau d'ours brun étendue sur la neige, il se tenait accroupi, les jambes croisées, écoutant plaignants et accusés.

Lorsque Judith et son guide entrèrent dans le cercle, le regard de la juive alla droit à celui vers qui elle se croyait envoyée par une puissance supérieure ; elle dut reconnaître qu'il ne manquait ni de beauté ni de noblesse. Son mâle visage encadré d'une barbe noire et qu'éclairaient de grands yeux dominateurs, avait quelque chose de particulièrement fascinant pour une femme. Un turban à aigrette de héron lui donnait l'air majestueux, et la somptueuse pelisse verte, bordée de zibeline, qu'il portait par-dessus une robe étincelante de blancheur, caressait ses membres vigoureux.

Bientôt, les yeux du pacha eurent découvert la belle jeune femme dans l'assistance. Il les laissa

reposer avec complaisance sur elle et lui fit signe d'approcher.

Ce fut le prisonnier qui s'avança et, se prosternant le visage contre terre, raconta au pacha comment il avait décidé la juive à le suivre et à fuir la ville assiégée, par le récit des exploits de son chef et dans l'espoir que ses charmes trouveraient grâce à ses yeux.

Puis Judith approcha à son tour et s'agenouilla. Le pacha la fixa une fois encore, puis appela son trésorier à qui il ordonna de délivrer un sac plein d'or au prisonnier et d'introduire la juive dans sa tente.

Quand il eut rendu ses sentences, il entra dans la tente, s'étendit sur un divan et fit signe à Judith d'approcher.

— Tu désires me plaire, commença-t-il.

— Oui, seigneur.

— Comment te nommes-tu ?

— Judith.

— Et quel est le mobile qui te pousse ? Viens-tu ici par crainte pour ta vie ou par vanité féminine ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Tu me rends curieux.

— On m'a dit, reprit la juive, que ton âme est généreuse et agit noblement. Je suis venue te demander la grâce de ma ville et de mon peuple.

— A quel prix ?

— Je serai le prix, répondit la jeune femme.

— T'estimes-tu si haut ?

— On me dit belle, murmura Judith.

— Tu l'es, confirma le pacha.

— Une belle femme, n'est-elle pas un beau prix ?

— Tu oublies que tu es dans mon camp et, partant, en mon pouvoir.

— Si tu agis bassement, oui, interrompit la juive, et qu'y gagneras-tu ? une esclave de plus pour t'abhorrer et te maudire, Un homme tel que toi devrait être trop fier pour vouloir d'une femme autrement que par l'amour.

Le Turc considéra Judith avec étonnement.

— Tu es une femme rare, dit-il, aussi intelligente que belle. Et tu pourrais m'aimer ?

— Je ne sais pas. Essaye de me conquérir.

Le pacha éclata d'un rire court et méprisant.

— Il n'est pas dans nos habitudes d'implorer

l'amour, comme vos chevaliers chrétiens. Nous ravissons celle que nous désirons et elle nous aime.

— Comme la colombe, le faucon qui la déchire.

— Tu parles bien, fit le pacha. Je t'accorde ma faveur. Tu seras près de moi et auras des esclaves qui te serviront comme une princesse.

— Ce n'est pas ce que je demande, interrompit Judith.

— Des conditions? s'écria le Turc, l'œil étincelant de colère. Pas un mot de cela. Tu es à moi, il n'est pas de puissance au monde qui puisse te reprendre.

Brusquement, il se leva et voulut prendre la jeune femme dans ses bras, mais Judith tout aussi brusquement, tira le poignard qu'il portait dans sa ceinture et l'en menaça :

— Si tu me touches, je te tue.

— Etrange femme ! murmura le pacha. Puis, avançant vers l'entrée de la tente, il frappa dans ses mains.

Deux nègres se présentèrent aussitôt. Il leur commanda d'installer une tente pour la nouvelle venue, avec tout le luxe et la commodité désirable, et de lui donner deux prisonnières pour la servir.

Il congédia Judith avec hauteur et celle-ci sortit, emportant, sans y penser, le poignard.

Les choses se passèrent pour elle, ainsi que son prisonnier le lui avait prédit. Au bout de quelques jours, l'impérieux pacha était devenu son esclave. Plus elle se montrait fière, froide et vertueuse, plus l'Oriental se sentait enflammer de passion.

Accoutumé à acheter ses femmes, comme ses tapis persans et ses fourrures moscovites, au bazar de Stamboul, il s'irritait de cette résistance. Mais, quel que fût le désir qu'elle lui inspirât, il se raillait des conditions qu'elle prétendait lui imposer.

Un soir, le pacha était dans sa tente, accroupi aux pieds de la juive, lorsqu'on vint annoncer un transfuge amené par deux soldats.

Judith pâlit en le reconnaissant. C'était son mari qui, poussé par la jalousie, avait échappé à ses gardiens et quitté la ville, avec l'intention de tuer celui qu'il considérait comme le ravisseur de sa femme.

Le pacha allait le questionner, quand, brusquement, il se jeta sur lui. Le Turc, prompt comme l'éclair, s'esquiva et, d'un coup du revers de sa main, étendit à terre son agresseur et

lui posa son pied sur la nuque. Les soldats l'enchaînèrent aussitôt. Abrahamek, tremblant, regarda son juge dont il ne pouvait espérer de miséricorde.

Tout à coup, il s'écria :

— Prends garde à celle-ci, elle n'est là que pour t'assassiner.

Le pacha se retourna vers Judith.

— Connais-tu cet homme ? demanda-t-il.

— Comment ne le connaîtrais-je pas ? dit-elle avec calme, c'est mon mari. La jalousie l'a poussé dans ton camp et à cet acte insensé.

— Et qu'as-tu à répondre à son accusation ?

— Si mon intention avait été de te tuer, pourquoi l'eût-il lui-même essayé ?

— C'est juste, répliqua le chef. Je te crois, Judith, et, pour que cet homme, qui t'accuse injustement, soit puni selon son crime, tu décideras toi-même du châtiment, le plus cruel que ta ruse de femme pourra imaginer.

La belle Judith parut réfléchir.

— Fais-le étendre sur un gril et allumer un feu dessous, dit-elle après un moment.

Abrahamek jeta à sa femme un regard épou-

vanté et commençait à maudire le jour de sa naissance.

— Trouve mieux, dit le pacha.

— Ordonne qu'on l'attache à un pieu, la tête en bas, au-dessus d'une fourmilière.

— Ce châtiment serait encore trop doux.

— Tu as raison, convint Judith. Eh bien, pour son plus grand tourment, laisse-le... vivre.

— Qu'entends-tu par là ?

— Vivre comme un esclave, comme un chien que tu pousses du pied, pendant qu'il verra comme je t'aime.

— Tu es une femme avisée, Judith, murmura le pacha en souriant. Qu'il en soit fait comme tu l'as dit. Il vivra et sera mon esclave.

Le juif poussa un gémissement. Son nouveau maître s'approcha de lui et le toisa d'un regard méprisant.

— As-tu entendu, esclave ? tu es à mon service et malheur à toi, si tu te montres désobéissant ou maladroit. Détachez-le.

Les soldats obéirent.

Le pacha saisit le fouet qui lui servait à châtier ses serviteurs et, d'un ton qui excluait toute résistance, commanda :

— A genoux.

Le malheureux juif se prosterna, en tremblant, dans la poussière. Le pacha le considéra avec un sourire qui fit se glacer le sang de la belle Judith.

*
* *

Il faisait nuit.

Abrahamek, le riche négociant, était couché à l'entrée de la tente de son maître, vivant dans la crainte incessante des coups de fouets et maudissant sa femme dont il se croyait trahi.

Soudain, une petite main le toucha à l'épaule. Judith se trouvait devant lui.

— Damnée traîtresse, que me veux-tu ? commença l'esclave du pacha.

— Silence, pas un mot. Veille à cette place jusqu'à mon retour. Je vais accomplir mon œuvre.

Judith disparut brusquement dans la tente. Le juif eut comme le pressentiment de ce qui se passait, car il se leva et fit le tour de la tente, veillant à ce que personne ne survienne. Quelques minutes pleines d'angoisse s'écoulèrent. Puis, Judith s'avança, mortellement pâle, mais d'un pas décidé.

— Suis-moi, commanda-t-elle.

Les sentinelles du camp, qui connaissaient Judith, la laissèrent passer. Ils arrivèrent à la forêt. Aucun des deux ne prononça une parole. Lorsqu'elle eut retrouvé la dalle qui fermait le souterrain, Judith fit signe à son mari de la soulever. Il obéit, et elle descendit dans l'abîme, marchant devant lui dans l'obscurité des couloirs.

Il continua de la suivre, en silence.

Parvenue à la cour du château, Judith s'assit sur une pierre en disant :

— Va chez le staroste et dis-lui que c'est fait.

— Tu as tué le pacha ? s'écria Abrahamek, joyeusement surpris.

— Oui, je l'ai assassiné, murmura Judith, qui perdit connaissance.

L'angoisse et l'émotion l'avaient terrassée. Mais, bientôt, on la rappela à elle et le peuple l'acclama.

Le staroste monta sur les remparts pour observer le camp des Infidèles. Aucune agitation ne s'y faisait remarquer. Le soleil était déjà à son zénith, que le camp des infidèles était encore plongé dans le plus profond silence. Le jour passa, le soir vint et la nuit, sans que les assiégeants eussent trahi la moindre inquiétude. Mais, au matin, l'emplacement

que les Turcs avaient occupé, se trouva désert : l'ennemi avait disparu.

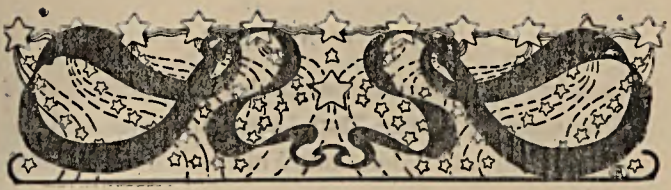
On crut d'abord à une ruse de guerre et l'on n'osa point ouvrir les portes. Mais quelques gentilshommes étant allés en éclaireurs dans les environs, revinrent avec l'heureuse nouvelle que ni de près ni de loin, on ne voyait plus trace d'envahisseurs.

La population, débordante de joie, vint en masse remercier Judith. Elle fut portée en triomphe et l'on décora sa maison avec des branches de sapins.

Quelques semaines plus tard, le roi Sobieski put se tirer, lui et son armée, de leur situation critique, en offrant aux Turcs une indemnité de guerre. Un traité de paix fut conclu. Les Turcs conservèrent la partie de l'Ukraine qui se trouve derrière le Dnieper, et toute la Podolie, avec la forteresse Kamienic Podolski.

EAU DE JOUVENCE

(1611)



EAU DE JOUVENCE

(1611)

Les faits qui font le sujet de cette nouvelle reposent sur une vérité historique et constituent les pièces encore existantes du procès de la comtesse Elisabeth Nadasdy.

Un beau matin d'hiver de l'an 1611, quatre jeunes gentilshommes se promenaient le long du Graben de Vienne, aux rayons d'un soleil amical. Bien qu'originaires de contrées différentes, réunis par le hasard et les événements dans la ville impériale, ils étaient amis et bons compagnons. Leur entretien roulait sur les femmes, thème inépuisable pour la jeunesse, et chacun louait un autre type de beauté, selon son rang et ses origines. Finalement, une discussion s'éleva au sujet de la femme méri-

tant le prix de beauté parmi les plus charmantes Viennoises. L'Italien Maffei s'exprima avec enthousiasme sur une Allemande à cheveux d'or; l'Autrichien, comte de Stahremberg, chantait les louanges de deux yeux vénitiens ; le Tchèque Czernin défendait avec tout l'éclat de son éloquence nationale, les avantages de la comtesse Szapary, une ardente et svelte Hongroise ; seul, le compatriote de celle-ci, le jeune Emmerich Kemen, se taisait.

— Vous ne dites rien? s'exclama Stahremberg en se tournant vers lui. N'auriez-vous pas trouvé dans toute la ville une femme digne de vos hommages?

— Mon jugement ne saurait avoir de portée, répondit Emmerich qui, dans son étroit costume national, ressemblait plutôt à un bel adolescent qu'à un homme fait. J'ai eu, vous le savez, peu de rapports avec les femmes. Ma belle, jusqu'à ce jour, a été mon épée. Comment m'arrogerais-je le droit d'élever la voix, quand les lions de la capitale échangent leurs opinions?

— Arrêtez, cria le Tchèque, il me vient à l'idée que notre discussion s'apaiserait bien vite, s'il nous était permis de compter parmi les nôtres la comtesse Elisabeth Nadasdy. Mais, hélas !

elle ne traverse Vienne qu'en oiseau de passage.

— La Nadasdy ! répartit Maffei. Serait-elle vraiment le miracle de beauté dont tout le monde parle ?

— Moi-même j'en ai entendu parler, fit Emmerich, et c'est beaucoup dire, m'étant plus occupé d'armes et de chevaux que de femmes.

— Oui, c'est une femme qui n'a pas sa pareille, affirma Stahremberg.

— Je voudrais bien l'apercevoir une fois, murmura l'Italien.

— Moi aussi, ajouta Emmerich.

— Rien n'est plus facile, repartit Czernin. La Comtesse est depuis quelques jours à Vienne et, tous les jours, on la peut voir à la messe de Saint-Stephane. Vous aurez là tout le loisir de la contempler.

— Allons-y, proposa Emmerich.

Tous furent d'accord, et les quatre amis faisant demi-tour, se dirigèrent, à travers la place, vers la majestueuse cathédrale. L'église était pleine de fidèles et les jeunes gens eurent de la peine à se frayer un chemin jusqu'aux grilles du maître-autel d'où l'on pouvait parcourir du regard les bancs garnis de velours rouge réservés aux patriciens.

— Ce doit être celle-là, chuchota Emmerich à l'oreille du Bohême, en désignant une dame vêtue de pied en cap de velours noir, agenouillée au premier rang et lisant des prières dans un gros livre d'heures. Tu vois, celle avec le grand voile noir.

— C'est elle-même, confirma Czernin.

— Une femme qui n'a pas sa pareille, murmura Emmerich après être resté quelques instants plongé en contemplation.

La Comtesse, telle qu'on la voyait agenouillée, paraissait, en effet, une femme d'une beauté rare, de celles qui inspirent l'admiration et l'enthousiasme plus que la passion et le désir torturant. Son visage noble et fin aux couleurs délicates, de la plus radieuse jeunesse et encadré de tresses noires, semblait, quand elle tenait ses longs cils baissés, un vrai visage de sainte. L'épée de Stahremberg résonna sur les dalles et elle leva les yeux sur les jeunes gens. Rien qu'un instant, mais déjà elle leur parut autre. Ses grands yeux bleus se teintaient, sous les longs cils, d'une ombre inquiétante, et son regard n'avait plus rien de la douceur exprimée par les traits du visage. Il était dominant et froidement calculateur, et il y avait

autre chose encore, un je ne sais quoi d'indéfinissable et de troublant. La jeune femme ne favorisa les quatre amis d'aucun autre signe d'attention, et lorsqu'ils se placèrent sur son chemin pour la saluer à la sortie de l'église, elle les remercia d'une légère inclinaison de la tête avant de monter dans sa chaise à porteurs. Emmerich eut alors l'occasion d'admirer sa grâce et sa taille royale, sa démarche fière et assurée.

— Stahremberg, commença-t-il aussitôt que la chaise eut disparu dans le remous de la foule, il faut que je connaisse cette femme, à n'importe quel prix.

— Quelle soudaine audace ! railla Czernin, d'abord, il n'ose même pas émettre un jugement sur les femmes, et voici qu'il se sent le courage d'aborder la plus dangeureuse de toutes.

— Tentez votre fortune auprès de la belle et riche veuve, monsieur Kemen, intervint Stahremberg, c'est de grand cœur que je vous introduirai auprès d'elle.

— La Comtesse est veuve ? balbutia Emmerich que la joie avait rendu pâle.

— Voilà ce que j'appelle prendre feu ! fit Czernin en riant. Il est capable, ma foi, de demander sa main...

— Et qu'y aurait-t-il de risible ? demanda gravement l'Italien.

— Oh, pas grand chose, sinon que la Nadasdy est au moins deux fois aussi âgée que notre ami, répondit le Bohême.

— La Nasdady ?... bégaya Emmerich.

— A, sans exagération, au minimum cinquante ans, compléta Stahremberg.

— Cet ange, qui paraît une fillette de 20 ans ? s'écria Maffei. C'est impossible.

— Et pourtant cela est, affirma Czernin. Le temps a passé sur elle sans laisser de traces.

— Une femme a toujours l'âge qu'elle paraît, décida Emmerich. La Comtesse peut se mesurer à n'importe quelle jeunesse à peine éclose, aucune ne lui disputera le prix.

— Assurément non, dit Stahremberg, aussi cette éternelle jouvence me la rend-elle inquiétante.

Ce n'est pas naturel, il doit y avoir de la magie et du sortilège, sinon pis.

— Que voulez-vous dire ? s'écrièrent les trois amis.

— Parmi le peuple, sévit la croyance qu'en se baignant dans du sang humain, on peut se conserver une jeunesse et une beauté éternelles, expliqua

Stahremberg en baissant la voix. Quant à ce qu'il y a de vrai dans cette légende, je ne saurais vous le dire.

— Et vous supposez que la Comtesse ?... poursuivit Czernin.

— Ce sont des contes de nourrices et rien de plus, interrompit l'Italien.

— De telles insinuations, s'écria Emmerich, sont des flatteries à l'égard de la Comtesse et la meilleure preuve que sa beauté est si céleste, qu'il faut, pour l'expliquer des raisons surnaturelles.

— C'est tout à fait cela, opina Maffei.

Quelques jours plus tard, Emmerich se faisait présenter par Stahremberg à la comtesse Elisabeth Nadasdy, qui reçut les gentilshommes de la manière la plus bienveillante. Durant la conversation, qui roula en majeure partie sur les événements et les luttes religieuses de l'époque, la belle et éternellement jeune femme fixa, à maintes reprises, ses grands yeux bleus sur Emmerich, dont l'air de candeur et l'enfantine naïveté lui promettaient un agréable passe-temps. Elle le pressa de revenir très souvent et, bientôt, on vit Emmerich journellement dans sa maison. Elle le distinguait ouvertement parmi tous les visiteurs qui entouraient sa hautaine beauté comme d'une cour officielle, et lui ac-

cordait d'inimaginables privautés en le traitant comme un enfant.

— La fréquentation d'une femme intelligente contribue à former un jeune homme mieux que dix savants professeurs, disait-elle volontiers. C'est une deuxième université, où il doit compléter ses études.

Et elle veillait à ce qu'Emmerich fût un ardent disciple.

Un jour, il pénétra dans sa chambre pendant qu'une des jeunes et jolies demoiselles qui la servaient, était occupée à lisser son opulente chevelure. Il s'arrêta intimidé, sur le seuil, mais la Comtesse l'engagea à entrer et le reçut aussi ingénument que s'il avait été l'une de ses camériste. Comme elle riait et se rejetait sur son fauteuil, il arriva que ses cheveux se prirent au peigne d'or que tenait la jeune fille et furent tirés assez violemment.

La comtesse bondit, les yeux étincelants de colère, et regarda la coupable, qui tomba à genoux en implorant son pardon.

— Je devrais te faire octroyer le fouet, dit la Comtesse d'un ton sévère qui surprit Emmerich. Mais je serai indulgente et ne punirai que la main qui vient de m'offenser.

Ce disant, elle s'empara de la main droite de la jeune fille tremblante, et lui enfonça entre l'ongle et le doigt, une longue épingle qui se trouvait sur sa table de toilette.

— Cela fait mal ? dit-elle doucement, en épiant la malheureuse, qui poussa un cri déchirant.

— Horriblement, gracieuse dame, gémit la suppliciée.

— Eh bien, donne le second doigt, commanda l'impitoyable femme. Et, sous chacun des ongles, elle enfonça une aiguille, jouissant des contorsions de la pauvre fille en larmes.

Lorsqu'elle se retrouva seule en conversation familière avec Emmerich, celui-ci lui dit :

— Jamais je n'aurais cru possible, Comtesse, qu'une aussi belle personne pût être aussi cruelle.

— Et pourquoi pas ? Il y a de la volupté à torturer, comme à régner. La beauté nous en offre l'occasion, nous serions bien folles de ne pas en profiter.

— Peut-être vous ai-je jugée trop promptement, reprit Emmerich. Pardonnez-moi. Mon excuse est que je ne connais pas votre sexe. Vous êtes la première femme dont je me sois approchée.

— Dis-tu vrai, mon enfant ? s'écria la comtesse joyeuse et étonnée. Et tu n'as jamais aimé ?

— Jamais.

La séductrice se pencha vers lui avec un doux sourire, et passa ses doigts à travers les boucles soyeuses de ses cheveux.

— Sais-tu qu'à présent, tu m'es doublement cher ? Viens, assieds-toi à mes pieds.

Emmerich prit place sur un tabouret et posa sur les genoux de la jeune femme, sa tête ivre d'extase. Elle glissa son bras moelleux autour de son cou et parla.

— Promets-moi quelque chose.

— Tout ce que vous voudrez.

Elle baissa la voix.

— Accompagne-moi à mon château d'Effeith, quand j'y retournerai.

— Vous permettez ?

— Je commande, reprit-elle en un sourire. Me permets-tu de commander ?

— Comme au dernier de vos valets.

Elle le considéra avec une expression indéfinissable, puis s'écria :

— Prends le luth, Emmerich, et chante-moi un air.

— Lequel ?

— Eh ! une chanson d'amour, mon enfant.

*
* *

Au printemps, la comtesse Nadasdy quitta Vienne, pour retourner dans ses terres. Au moment de partir, elle avait réitéré son invitation et, au bout d'un mois, l'amoureux gentilhomme se mettait en route, accompagné de quatre écuyers. C'était, en ce temps, la manière de voyager des hommes de condition. Il traversa ainsi, sans encombre, l'Autriche et une partie de la Haute-Hongrie. Soudain, il se heurta à une troupe d'hommes armés, qui escortaient une litière fermée portée à dos de mulet, et qui, selon l'usage courant en ces temps de guerre où les routes étaient peu sûres, l'apostrophèrent en le menaçant de leurs fusils chargés.

Emmerich, arrêtant d'un geste ses serviteurs, avança en déclinant son nom et le but de son voyage.

— Nous suivons la même route, répondit le chef de la troupe, en remettant son épée au fourreau. Je me nomme Koloman de Pérusicz, je

conduis ma sœur à la comtesse Nadasdy, qui doit parfaire son éducation. S'il vous convient, nous chevaucherons de compagnie, ce sera un avantage pour tous les deux.

Emmerich se joignit volontiers au voyageur, qui lui parut noble et chevaleresque, et demanda à être présenté à Mlle de Perusicz à qui il offrit, selon les lois de chevalerie, le service de son épée.

Tout en cheminant, il découvrit que le gentilhomme avait de la répugnance à mener sa sœur à Effeith. Il devina même, par quelques paroles échappées çà et là, qu'il l'y croyait sérieusement en danger. La jeune fille le raillait de ses inquiétudes. La Comtesse passait, en Hongrie, pour une grande dame à qui l'on pouvait, sans crainte, confier des jeunes filles, son train de maison princier offrant aux demoiselles de noblesse appauvrie, la meilleure occasion de se perfectionner dans les manières du grand monde et de jouir des plaisirs de leur âge.

— Il circule de singuliers bruits au sujet de l'éternelle jeunesse de la Nadasdy, dit enfin Koloman, sans tenir compte des signes que lui faisait sa sœur. Déjà, comme jeune fille, elle passait pour la plus belle de toutes les femmes de Hongrie, les

magnats du royaume se rendaient en procession chez le vieux Bathory pour briguer sa main. Mais elle, voulant être, à la fois, la plus belle, la plus riche et la plus considérable du pays, choisit le vieux Nadasdy, lequel mourut peu de temps après, grâce, dit-on, à une substance que la jeune femme mêla à ses aliments.

— Qui prétend cela ? cria Isabelle irritée. Toi seul et personne d'autre.

— Cela est-il si invraisemblable ? poursuivit Koloman. D'après la loi hongroise, la Comtesse, devenue libre, disposait en souveraine des immenses propriétés de son mari. Or, cette femme n'est point faite pour supporter le joug d'un maître. Elle vit alternativement à Vienne et dans son château, entourée de nombreux serviteurs. Le temps passe sur elle sans laisser de traces, tandis que les jeunes servantes qui l'entourent, disparaissent les unes après les autres de la manière la plus mystérieuse.

— Comment expliquez-vous cette énigme ? questionna Emmerich.

— Prends garde à ce que tu dis, interrompit Isabelle en colère. Cela pourrait te coûter cher.

Koloman se tut pendant quelques instants. Puis il reprit :

— Ce qu'il y a de certain, c'est que cette femme est aussi cruelle que belle, et qu'elle semble éprouver une volupté suprême à torturer ceux qui, par quelque faute, lui tombent sous la main, ne se lassant pas d'inventer des supplices nouveaux, ni de voir ses victimes mourir dans les tourments. Elle les condamne sans pitié. L'hiver dernier, peu de temps avant de retourner à Vienne, elle fit enchaîner une servante coupable sous la fontaine qui coule dans la cour de son château, et, enveloppée de chaudes fourrures, la regarda se transformer en glaçon.

— C'est une histoire comme il s'en raconte dans les chambres des fileuses...

— J'aime à le croire, dit Emmerich. En tous les cas, votre sœur peut compter sur ma protection.

— Je vous remercie, répondit avec empressement Koloman, qui serra la main du jeune homme.

En pénétrant dans la vaste cour du château d'Effeith, Koloman jeta à Emmerich un coup d'œil significatif, comme pour lui rappeler leur entretien.

Un singulier spectacle s'offrait, dès l'entrée, à leur vue. Un adolescent, qui paraissait de bonne

famille, était attaché à un piquet, et deux hommes à l'air bestial, le frappaient avec des branches d'épines. La Comtesse, debout auprès d'eux, comptait les coups et regardait le sang ruisseler, sans trahir la moindre compassion.

En apercevant les étrangers, elle se décida à suspendre ses rigueurs et fit libérer sa victime.

— Quel est ce jeune homme et quelle faute a-t-il commise ? questionna Emmerich.

La Comtesse sourit.

— Ce jeune fou a eu l'audace de lever les yeux sur moi. Il est à mon service en qualité de page et a osé me manquer de respect. Alors, j'ai fait ce que la duchesse Hedwige fit au moine Eginhard, pour calmer son ardeur amoureuse. C'est un plaisir qui ne se peut payer à prix d'or.

Isabelle regarda en tremblant cette femme énergique, et Emmerich sentit un frisson le parcourir. Mais il était trop sous le charme de la Comtesse et sa dureté ne fut à ses yeux qu'un attrait de plus.

*
* *

Le dimanche suivant — Koloman se trouvait encore au château — la Comtesse offrait une fête

brillante, à laquelle elle avait convié toute la noblesse des environs. La splendeur des salles et la somptuosité des costumes rappelaient tout le luxe de la capitale. Parmi les demoiselles qui formaient comme une cour d'honneur à la châtelaine et prenaient part aux danses et aux festins, Emmerich remarqua une fillette à peine âgée de seize ans, qui le frappa par sa grâce et son air de candeur. Son nom était Giselle Kery. Elle était originaire du Sud de la Hongrie, dont le noble type évoque les traits classiques de la Grèce et de Rome, et elle ne tarda pas à distinguer le joli cavalier, sur qui son regard se posa avec une étrange et presque triste sympathie. Emmerich l'invita à danser, et comme leurs mains se touchaient, que le regard sombre et rêveur de la jeune fille s'attachait avec ivresse sur le sien, lorsque la virginale contrainte se dissipant, des paroles mélodieuses s'échappèrent des lèvres de la jeune fille, il eut la révélation soudaine qu'il y avait d'autres femmes encore que la Comtesse, des femmes plus douces, plus sûres. Le monde caché et profond du mytérieux cœur féminin s'ouvrit à lui. Il sentit que Giselle l'aimait, de toute l'ardeur d'une âme bonne et d'un cœur

pur, et que, lui aussi, ne pouvait s'empêcher de l'aimer, malgré lui. Ils se comprirent sans se faire d'aveux, dansèrent et causèrent ensemble presque toute la nuit, si bien que la Comtesse le remarqua avec inquiétude. Elle n'était pas femme à souffrir une rivale auprès d'elle. La jalousie s'empara de son âme orgueilleuse, ainsi que la haine pour la malheureuse enfant qui, sans le savoir, empiétait sur son domaine. Mais elle se domina, et quand Emmerich se trouva auprès d'elle, Elisabeth plaisanta ingénument avec lui, comme si nul aiguillon n'avait blessé son cœur ombrageux.

Au milieu des conversations et des danses, on perçut le bruit de voix venant du dehors et un valet apporta la nouvelle qu'un dangereux braconnier qui, depuis des années, échappait aux recherches, venait d'être capturé.

— Voilà qui tombe bien, s'écria la Nadasdy, les yeux brillants de joie. Mes très chers hôtes, je me trouve dans le cas de vous offrir un nouveau plaisir pour demain.

Giselle, en entendant ces mots, s'était mise à trembler, Emmerich lui demanda ce qui l'émouvait. Elle répondit à voix basse :

— Le sort du malheureux qu'on a fait prisonnier.

La Comtesse caresse quelque projet abominable à son sujet. Je la connais.

Le hasard voulut qu'un instant après, les deux jeunes femmes, la vierge au charme innocent et la belle dominatrice, se trouvassent côte à côte. Emmerich put mesurer l'abîme qui les séparait. Giselle semblait un ange de lumière et la Comtesse, un démon séducteur. Toutes deux l'attiraient avec une puissance égale et il lui sembla qu'elles écartelaient son cœur. Il les aimait toutes deux, Giselle de toute la tendresse de son âme et la Comtesse, de toute la violence fiévreuse de ses sens.

Les deux images s'entremêlaient dans son sommeil et, au réveil, sa première pensée était pour Giselle, sa seconde, pour Elisabeth.

Les seigneurs du voisinage avaient quitté le château après la fête, et Emmerich et Koloman se retrouvèrent seuls au déjeuner, que leur hôtesse vint prendre avec eux. Elle semblait particulièrement de bonne humeur et engagea les gentilshommes à se préparer immédiatement pour la chasse, ce qu'ils firent. En pénétrant dans la cour du château, ils y trouvèrent une extraordinaire animation. Les chiens aboyaient, les chevaux piaffaient, et le fougueux destrier noir de la châ-

telaine mordait son frein en se cabrant. Les valets d'écurie avaient peine à le tenir. Elisabeth parut bientôt en amazone de velours vert, une toque hongroise ornée d'une plume de héron posée sur ses boucles sombres, descendant l'escalier du perron.

Emmerich lui tint l'étrier. Elle lui donna une tape sur la joue et s'élança gracieusement en selle.

En magistrales enjambées, le coursier la porta par-dessus le pont-levis, le long de la côte, jusqu'à la plaine bordée au loin par la frondaison verte des forêts.

Ses gens la suivaient de près. Au pied de la colline, un groupe de gardes-chasse et de piqueurs attendaient. Au milieu d'eux, Emmerich aperçut un cerf sur le dos duquel était attachée une forme humaine.

— Que signifie cela ? balbutia-t-il, atterré.

— Cela signifie une chasse comme tu n'en as jamais vue, lui répondit la comtesse. Le braconnier qu'on a capturé hier est attaché sur le cerf, nous allons le poursuivre avec nos chiens jusqu'à ce qu'il rende l'âme.

— Pardonnez-moi, Madame, dit Emmerich, de ne pas prendre part à ce cruel plaisir. Si le coupable mérite la mort, tuez-le sans le torturer.

— Enfant ! La chasse à l'homme est un plaisir si rare, si excitant, que tous mes nerfs se tendent dans l'impatience d'en jouir.

— Faites comme il vous plaira, repartit Emmerich, mais donnez-moi congé.

— Et à moi aussi, ajouta Koloman avec empressement.

La Comtesse haussa les épaules d'un air de mépris. Sur un signe d'elle, le cerf fut mis en liberté. En bonds gracieux, il traversa la plaine en se dirigeant vers la forêt. Les chiens furent bientôt à ses trousses, avec des aboiements joyeux. Elisabeth, d'un geste élégant, déroula son long fouet de chasse, le fit gaîment claquer en l'air et suivit la meute, accompagnée de ses piqueurs, en un galop à fond de train.

Emmerich et son nouvel ami retournèrent au château lentement, sans échanger une parole. Le lendemain, Koloman avait quitté Effeith avec ses gens.

*
* *

Emmerich ne s'était que trop vite habitué aux étrangetés de son hôtesse. Bientôt, il lui sembla

qu'elle était née pour commander qu'elle n'usait que de son droit, en infligeant à ceux que leur mauvais destin mettait en son pouvoir, des tourments horribles et en prenant plaisir à leurs souffrances. Elle exerçait ces sinistres cruautés avec une gaîté sauvage, une grâce infernale, et cela prêtait à ces actes, qui eussent rendu toute autre odieuse, un charme diabolique et attirant. Le bel adolescent se sentait retenu par une douce et voluptueuse angoisse aux pieds de la hautaine créature, se refusant à voir les lacets dont, graduellement, elle l'entourait afin d'en faire, au moment opportun, le jouet de son caprice.

Giselle voyait le confiant enfant glisser dans l'abîme. C'est pourquoi, profitant d'une absence de la Comtesse occupée à se délecter aux souffrances d'un malheureux voleur de chevaux, elle s'approcha de son ami lequel, assis sur la terrasse, un luth à la main, laissait errer sa vue sur le merveilleux paysage qui se déroulait à ses pieds.

— Nous n'avons que peu d'instants, lui glissa-t-elle avec une hâte fiévreuse. Emmerich Kemen, écoutez-moi, je viens vous avertir au péril de ma vie. Fuyez aujourd'hui même ce château. Vous ne soupçonnez pas au pouvoir de qui vous êtes. Ne

comptez, chez la femme qui vous tient dans ses griffes, ni sur de l'amour, ni sur de la pitié. Fuyez aussitôt que vous pourrez.

— La Comtesse est orgueilleuse et même cruelle, repartit Emmerich, mais quel malheur me menacerait de sa part, moi qui ne suis point à son service et coupable d'aucun crime ?

— Vous aimez la Comtesse, reprit la jeune fille avec angoisse, mais je me flatte que vous me voulez quelque bien.

— Plus que cela, Giselle, murmura Emmerich en l'attirant, malgré sa résistance, contre sa poitrine.

— Si cela est vrai, fuyez, fuyez avec moi ! Je vous aime, elle ne vous aime pas. J'ignore quelles sont ses intentions avec vous. Ce ne peut être que quelque chose d'affreux. Arrachez-vous d'elle, elle n'a point de cœur.

— Elle m'aime, affirma Emmerich.

— Elle ? Giselle partit en un sauvage éclat de rire. Elle appartient à un autre, à un monstre comme elle. Gardez-vous de lui !

— Tu te trompes, Giselle, l'amour te rend injuste.

— Si tu ne viens pas à mon secours, Emmerich,

je paraîtrai bientôt devant mon juge éternel. Aussi vrai que j'espère mon salut, je ne mens pas.

Giselle leva la main comme pour un serment.

— Tu parles de mourir, que veux-tu dire?

— Bientôt, ce sera pleine lune, murmura la jeune fille, tandis que de grosses larmes roulaient le long de ses joues. Chaque mois, à cette époque, l'une de celles qui sont au service de la Comtesse, disparaît.

— Comment cela?

— Et toujours celle à qui c'est le tour de servir la maîtresse au bain, poursuivit Giselle d'une voix brisée. Cette fois, ce sera moi.

— Qui t'a mis ces lubies en tête? dit Emmerich en souriant à l'enfant et en séchant ses larmes avec des baisers.

Au même moment, la Comtesse surgit.

Un éclair de haine et de joie sanguinaire passa dans ses yeux. Mais elle se contint, congédia Giselle d'un geste digne, et s'entretint avec Emmerich, comme si rien ne s'était passé.

Les jours suivants, le gentilhomme ne put apercevoir Giselle que de loin. Tous ses efforts pour se rapprocher d'elle demeurèrent infructueux. La Comtesse ne le quittait pas un instant. Enfin arriva

la nuit de pleine lune dont les habitants du château ne parlaient qu'avec une sorte de terreur.

Emmerich ne trouvait point de repos sur sa couche, l'image de Giselle se dressait devant son âme, implorant son secours. Alors il se précipita au dehors, escalada la muraille d'enceinte et en fit le tour. Il approchait graduellement d'un vieux corps de bâtiment à moitié effondré. Soudain, un cri perçant déchira le silence spectral du clair de lune.

Emmerich se dirigea du côté d'où l'appel semblait venir, mais ne découvrit rien. Une mortelle angoisse s'empara de lui, Giselle aurait-elle dit vrai ?

Il ne ferma pas les yeux de la nuit. Le lendemain, en se présentant dans la salle où se réunissaient tous les convives du château, il avait le visage défait.

La Comtesse, enveloppée d'un peignoir léger qui faisait ressortir tous ses charmes, lui sembla de beaucoup plus belle encore que la veille, et comme rajeunie. Parmi les jeunes filles, Giselle manquait.

S'armant de courage, Emmerich s'enquit après elle.

— La misérable s'est enfuie en emportant une

partie de mes bijoux, répondit la Comtesse d'un ton froid.

Quelques jours après, Emmerich rencontra Isabelle dans un couloir. Celle-ci l'arrêta et lui prit les deux mains :

— Nous sommes dans l'antre d'une tigresse, chuchota-t-elle. Giselle n'est pas une voleuse, Giselle ne s'est pas enfuie...

Une porte s'ouvrit. Isabelle quitta le jeune homme sans achever sa pensée.

*
* *

Des mois s'étaient écoulés depuis l'énigmatique disparition de Giselle, les rangs des jeunes filles qui servaient la comtesse Nadasdy, s'étaient sensiblement éclaircis.

Emmerich le remarquait avec un frisson d'horreur. Mais son amour était devenu du délire. Il ne pouvait plus concevoir l'idée de vivre loin d'Elisabeth. Il lui était asservi corps et âme, pour le mal comme pour le bien.

La belle et impitoyable femme se servait de la jalousie, pour exciter encore sa passion maladive. C'est alors que celui à qui Giselle avait fait

allusion, fit son apparition au château. Il se nommait Ipolkar. Son corps et son visage étaient doués de la sombre et troublante beauté d'un ange déchu. Personne ne pouvait soutenir son regard. Quand il le posait, avec une ironique complaisance, sur Emmerich, celui-ci se sentait trembler comme une feuille.

Un jour, Emmerich surprit Ipolkar et la Comtesse, qui revenaient d'une promenade à cheval, échangeant quelques paroles dans la cour. Elisabeth disait :

— Il me faut à tout prix des jeunes filles. Les dernières se sont enfuies. Qui donc me servira ?

— Tu sais que j'ai inutilement parcouru toute la Hongrie pour te fournir ce que tu demandes, répondit Ipolkar, ici, dans les environs, tu n'en trouverais pas davantage. Pour le peuple, entrer à ton service équivaut à mourir. Mais n'as-tu pas le jeune homme ?

La Comtesse allait répondre, lorsqu'elle aperçut Emmerich et se tut. Ipolkar descendit de cheval, la Comtesse prit son bras et l'accompagna au jardin, sans accorder à son jeune adorateur la moindre attention.

Vers le soir, Ipolkar quitta le château. La

Comtesse était seule. Emmerich en profita pour aller vers elle.

— Qui t'a permis de me déranger? lui dit Elisabeth, lorsqu'il s'agenouilla devant elle et couvrit ses mains de baisers.

— Il y eut un temps où ma société vous était agréable, remarqua Emmerich.

— Ce temps n'est plus, dit-elle avec un froid sourire. Si tu veux t'en retourner à Vienne, je ne te retiens pas.

— Elisabeth! tu me bannis de ta présence? tu me chasses, moi qui t'ai aimée comme aucun homme encore n'a aimé, moi qui ne puis pas vivre sans toi? s'écria l'aveugle garçon. Attache-moi à un cerf, comme ce braconnier, et fais-moi traquer à mort, mais ne me renvoie pas. Si je dois mourir, laisse, en mourant, mes yeux se délecter de ta beauté, qui m'enivre et me rend fou.

— Tu voudrais mourir pour moi? murmura la Comtesse en considérant Emmerich avec une expression étrange, dirais-tu vrai?

— J'en fais serment. Si tu ne veux être à moi, je préfère mourir à tes pieds.

— Enfant! reprit la Comtesse avec un sourire. Elle lissa les boucles qui tombaient en désordre

sur son front brûlant et l'attira contre son sein :

— C'est ici que tu mourras, d'un bonheur jamais entrevu.

— Elisabeth, tu veux être à moi ? s'exclama le jeune homme en jubilant.

— Oui.

— Ma femme ?

Elle inclina la tête.

— Quand cela ?

— Bientôt.

Hors de lui de bonheur, il se prosterna, le visage contre terre, comme devant une divinité, et lui baisa les pieds.

Sur le chemin menant à la chapelle, Isabelle de Perusicz rencontra, un matin, un vieux mendiant paralytique qu'une aumône ne semblait point satisfaire et qui, ostensiblement, tentait de l'approcher.

— Que veux-tu, vieillard ? demanda-t-elle, frappée.

— Vous parler, murmura-t-il en faisant étinceler au soleil un anneau qu'elle reconnut.

— Koloman ! s'écria-t-elle.

— Moi-même. Quand tout le monde aura quitté la chapelle, reste en arrière. Je t'attendrai.

Après la messe, la Comtesse et ses femmes étaient retournées au château, qu'Isabelle, agenouillée dans le confessional, priait encore.

Dès qu'il la vit, son frère courut à elle et la serra convulsivement dans ses bras.

— Eh bien, qu'as-tu remarqué depuis que nous ne nous sommes vus ? demanda-t-il enfin. Les choses se passent-elles comme le peuple le raconte ?

— J'ai peur que oui, répondit la jeune fille. A chaque pleine lune, l'une des jeunes personnes qui font le service de la Comtesse, disparaît. Les dernières se sont enfuies. Il n'y a plus que moi et je m'attends au pire. Sauve-moi de cet antre de l'enfer, si tu le peux.

— Cela ne suffit point. Je veux démasquer le monstre et le livrer au châtiment mérité. Toutes mes mesures sont prises. A la prochaine nuit de lune, tu laisseras ta fenêtre ouverte et attacheras ceci à la croisée.

Il avait tiré de sa poche une échelle de cordes, qu'il tendit à sa sœur.

— Maintenant adieu. Sois sans inquiétude. Nous sommes tous entre les mains de Dieu.

Après l'avoir embrassée une dernière fois très tendrement, Koloman s'éloigna en boitant.

La nuit de pleine lune arriva. La Comtesse fit appeler Isabelle.

Elisabeth était étendue sur des coussins de soie. Auprès d'elle, se tenaient deux vieilles femmes, affreuses à voir, et qu'Isabelle prit pour des sorcières.

— J'ai pensé à t'accorder une grande faveur, Isabelle, commença la Comtesse d'un ton amical. J'ai de l'affection pour toi et je veux t'initier aujourd'hui même dans le secret de ma jeunesse et de ma beauté. Je t'autorise à m'accompagner cette nuit à mon bain.

— Je vous remercie, très haute et gracieuse dame, répondit Isabelle d'une voix que l'angoisse étouffait, je vous rends grâce de la faveur, mais je n'en puis profiter. Ma conscience s'y oppose.

— Ta conscience ?

— Chrétiennes, nous n'avons point le droit d'intervenir dans la marche du temps, poursuivit la jeune fille et, si nous le faisons, ce ne peut être sans péché ni sacrilège.

La Comtesse lui jeta un regard foudroyant.

— Tu crois ? murmura-t-elle. Eh bien, je t'ordonne...

— Votre pouvoir s'arrête ici, interrompit la

jeune fille prise d'une soudaine audace. Je ne vous obéirai point, et si vous recourez à la force, mon frère me vengera plus tôt que vous ne le pensez.

— Des menaces ? s'écria la Comtesse en bondissant.

— Un avertissement, corrigea la jeune fille, sans baisser les yeux.

— Hors de ma vue, misérable, cria la Comtesse. Demain, de grand matin, tu quitteras ce château.

Isabelle s'inclina en silence et alla s'enfermer dans sa chambre. Elle attendit la nuit dans la prière et l'angoisse.

Quand tout bruit se fut éteint au château et que l'on n'entendit plus que le cri intermittent du hibou, sur la vieille tour en ruine, Isabelle ouvrit sa fenêtre, qui prenait vue sur la campagne, y plaça une lumière et y fixa l'échelle de corde qu'elle laissa glisser jusqu'à terre.

Une heure d'anxiété s'écoula. La jeune fille interrogeait du regard le paysage éclairé par la lune, et ne découvrait rien, ni de loin ni de près.

Les douze coups de minuit retentirent dans le silence. Isabelle retint son souffle... Quelque chose parut se mouvoir sur la route : elle se pencha. Non, elle s'était trompée, son frère ne venait pas. Elle

se sentit perdue et, au dernier coup de minuit, tomba sans connaissance sur le plancher.

Au même moment, Emmerich était réveillé par l'une des deux sorcières au service de la Comtesse.

— Qu'y-a-t-il? demanda-t-il, encore tout endormi.

— Le bonheur vient en dormant, gloussa la vieille en montrant ses dents. Debout, ma belle, je suis chargée de te mener chez la Comtesse.

— Chez la Comtesse?

— Ne perdons pas notre temps. Lève-toi.

Emmerich s'habilla en hâte. La vieille le prit par la main et le conduisit à travers des couloirs obscurs, puis le long d'un escalier plongé dans de profondes ténèbres. Enfin elle s'arrêta. Un rai de lumière glissa sur les pieds d'Emmerich. Une porte s'ouvrit. Le jeune homme se trouva soudain dans une salle éblouissante, meublée avec un luxe asiatique, et dont le centre était occupé par un bassin de marbre noir. La vieille avait refermé la porte derrière elle et s'avança vers une tenture qu'elle rejeta, en faisant briller ses dents d'un rire silencieux.

Emmerich poussa un cri. Sur un divan oriental, la Comtesse était étendue, belle comme nulle

autre, les cheveux dénoués, et enveloppée d'une sombre fourrure. Elle accueillit son adorateur avec un sourire annonçant les félicités prochaines. Il se laissa choir à ses pieds et elle l'entoura doucement de son bras.

— Aujourd'hui même, tu fêteras tes noces, commença-t-elle, rayonnante de bonté et d'amour. Mais, auparavant, je veux soulever pour toi le voile de mystère qui m'entoure. Mon bien-aimé, j'ai le double d'années que toi, et pourtant je suis aussi jeune.

— Explique-moi l'énigme.

— Tu sais le plaisir que j'éprouve à être cruelle.

» Cela date du temps où je commençais à perdre ma jeunesse. Avec elle, ma beauté commençait à s'évanouir. Un jour que je faisais décapiter un paysan révolté, je me tenais près de lui pendant qu'on lui tranchait le cou et son sang jaillit sur mes mains. Au bout de quelque temps, je fis la surprenante découverte que les rides en avaient totalement disparu. Arva, ma vieille nourrice, attribuant le phénomène au sang du décapité, lorsqu'un autre criminel fut condamné à mort, je fis couler son sang dans ce bassin et je m'y plongeai. Un mois plus tard, j'étais complètement

rajeunie. Depuis lors, je me baigne chaque nuit de pleine lune dans du sang humain.

— Les jeunes filles qui te servaient ont donc vraiment été tuées ?

— Oui, pour me procurer l'éternelle jeunesse, fit la Comtesse froidement.

— Et tu veux, aujourd'hui encore...

— Me baigner dans du sang humain, certainement.

— Et quelle est la victime ?...

— Le sang où je me plongerai, reprit le démon, avec un sourire qui fit se glacer le bel amoureux à ses pieds, ce sang coule dans tes veines.

— As-tu perdu l'esprit ?

— C'est toi qui l'as perdu en te livrant à moi, dit-elle en se redressant. Je ne connais point de pitié, tu le sais. Maintenant, tu m'appartiens, et rien ne te sauvera. Tu préférais mourir plutôt que de vivre sans moi, ton désir va s'accomplir et cela sur-le-champ.

Elle fit un signe. Des hommes masqués surgirent par une porte secrète. Ils s'emparèrent du pauvre enfant, qui se débattit en vain, et lui lièrent les mains et les pieds.

Ipolkar, le cruel favori de la cruelle femme, parut également et considéra son rival voué à la mort, avec une expression de sanguinaire dérision. Puis il fit jouer un ressort. Avec un bruit de ferraille, le mur s'entr'ouvrit, et une superbe femme, construite en acier et brillante comme un clair miroir, s'avança dans la chambre.

— Voici la fiancée que je t'ai destinée, dit la Comtesse avec un rire de démon.

— Pitié ! supplia Emmerich saisi d'une terreur mortelle. Pitié !

— Je veux mon bain, Ipolkar, commanda la Comtesse, sans prêter la moindre attention à l'angoisse de son ami. Dépêche-toi.

Ipolkar empoigna le malheureux avec une force surhumaine. Il le souleva et le plaça entre les bras de la femme de fer, laquelle saisit et retint le fardeau.

Puis il posa le pied sur un bouton du plancher, et la belle inanimée commença son œuvre : des centaines de lames d'acier sortirent de sa poitrine, de ses bras, de ses jambes et de ses pieds, déchiquetant les membres du pauvre Emmerich, qui voyait son sang s'écouler lentement en ruisseaux de pourpre, au milieu des éclats de rires mo-

queurs d'Elisabeth et d'Ipolkar. Gémissant et pleurant en proie à des tortures indicibles, il rendit l'âme.

Le bassin se remplissait à vue d'œil et déjà, la Comtesse y trempait avec complaisance ses pieds nus, s'apprêtant à rejeter sa pelisse pour descendre dans les flots fumants, lorsqu'on heurta violemment à la porte.

— Qui est là ? demanda Ipolkar interdit.

— Au nom du roi, ouvrez !

— Trahison ! fuyez ! cria Ipolkar.

La Comtesse voulut s'échapper par l'issue secrète, mais elle y trouva Koloman escorté de ses gens, tandis que l'autre porte s'effondrait sous les coups de haches des Pandours et que le Palatin, accompagné de ses soldats, pénétrait dans la salle.

*
* *

Chargés de chaînes, la Comtesse, Ipolkar et leurs complices Sarah et Arva, attendaient dans les cachots du château, le châtiment de leurs horribles forfaits.

Quatorze juges de la noblesse, présidés par le Palatin, prononcèrent la sentence d'après laquelle

les beaux membres de la comtesse Nadasdy devaient être soumis aux tortures dont elle avait si souvent fait ses délices.

On dut les tordre plus d'une fois avant de lui arracher des aveux complets. Puis, ce fut la prison perpétuelle dans le cachot souterrain du château d'Effeith, où aucun rayon de lumière ne pénétrait, ni aucun son de voix humaine.

Le séjour dans cette solitude froide et humide, animée seulement par les vers et les rats, fut, pour la joyeuse femme accoutumée à l'opulence et au confort, mille fois plus terrible que la mort.

Ipolkar eut la tête tranchée dans la cour du château, les deux sorcières, comme les désignait le peuple, périrent sur le bûcher.

La comtesse Nadasdy, après avoir été la femme la plus belle et la plus fêtée de la Hongrie, passa trois ans dans l'épouvantable réduit, où la mort vint la délivrer le 21 août 1614.

LA FEUILLE BLANCHE

(1750)

LA FEUILLE BLANCHE

(1750)

I

Dans une ancienne maison à l'allure aristocratique, d'une tortueuse ruelle du vieux Paris, et au premier étage de cette imposante demeure installée avec toute la raideur et le luxe lourd et somptueux qui étaient de mode au temps des perruques poudrées, une jeune dame vient de se lever et se tient dans l'embrasure de sa fenêtre, occupée à contempler les tulipes et les jacinthes et à taquiner son perroquet. Car il lui faut à tout prix taquiner quelqu'un. Elle l'agace avec l'un des glands de son peignoir, et l'oiseau monte et des-

cend avec gravité le long des barres de son perchoir doré, en criant de temps à autre : « Bonjour, petite ».

Qu'elle est petite, en effet, son espiègle maîtresse ! une vraie figurine à tenir société aux bergères, bouquetières et autres bibelots de Sèvres qui encombrent le dessus de sa cheminée. Sa tête n'est point belle, mais ravissante par l'aimable bonté et la spirituelle exubérance qu'expriment surtout ses grands yeux gris, si clairs sous l'arc accusé et provocant des noirs sourcils.

Elle est vêtue d'un peignoir de satin rose orné d'une profusion de dentelles et formant un long pli creux dans le dos. Sa chevelure brune, sur laquelle la poudre de la veille n'a laissé qu'un léger frimas, est rassemblée sous une fanchon à nœuds roses. Des pantoufles de satin rose chaussent ses merveilleux petits pieds.

Un nègre, en culotte de soie et habit rouge, apporte, en une tasse d'argent, le chocolat de Madame, accompagné de pâtisserie fine, et les lui présente avec un respect aussi solennel que s'il avait devant lui une souveraine de France. Souveraine, elle l'est en toute vérité. Louis XV gouverne la France avec l'aide de M^me^ de Pompadour, mais,

au *Théâtre Français*, Mlle Gaussin règne seule et sans limites, et, ce qu'il y a de plus piquant, elle est à la fois artiste de génie et vertueuse.

La grande pendule de la cheminée, représentant un château dans le goût de Versailles, sonne dix heures et joue une sarabande. La petite Gaussin, après avoir compté les coups, appuie sa tête contre sa main et devient rêveuse. Ses lèvres s'entr'ouvrent, découvrant les plus merveilleuses quenottes.

— Jadis, pense-t-elle, il venait une heure plus tôt qu'il n'était convenu, et, volontiers, attendait que j'eusse terminé ma toilette. L'aiguille marchait. Bientôt, il n'y avait plus qu'une demi-heure, puis qu'un quart d'heure, enfin, à dix heures sonnant, il entrait et grondait si je n'étais pas prête... Maintenant, c'est lui qui est en retard. Ainsi va la vie. Avec le temps, l'homme le meilleur trouve la femme aimée ennuyeuse, voire même importune.

» Il est encore plein de bienveillance pour moi, mais je ne dois point le gêner. Saint-Renaud m'aime, il m'envoie les fleurs les plus rares ; mais, si je le soumettais sérieusement à une épreuve, la soutiendrait-il ? Qu'est-ce que des fleurs pour un fermier général, ce Crésus de l'impôt ? Si je lui

demandais un sacrifice véritable, quelque chose qui serait une preuve de sa confiance... car, sans confiance, point de véritable et durable affection. Eh bien, nous allons voir.

La comédienne fêtée s'assit à son clavecin et fit glisser ses doigts sur les touches de nacre. Que jouait-elle ? Elle n'en savait rien elle-même, mais cela se termina par une dissonnance : une main gantée de blanc venait de se poser sur ses doigts.

II

Mlle Gaussin, en jetant les yeux sur le miroir en face d'elle, s'aperçut parfaitement de la présence de Saint-Renaud. Mais, précisément pour cela, elle ne tourna pas la tête et voulut continuer de jouer.

— C'est moi, ma petite, dit-il enfin.

— Toi, fit-elle avec indifférence. Je croyais que c'était quelqu'un d'autre.

— Quelqu'un d'autre ? répéta Saint-Renaud soupçonneux. Qui cela pourrait-il être ? Qui peut te rendre visite aussi matin ?

— Mais il n'est pas si matin.

— Dix heures.

— Et demie...

— Dix.

— Et demie, te dis-je.

— Vraiment, dix heures et demie ? reprit Saint-Renaud confus. Et qui donc peut venir te voir à dix heures et demie ?

— Quoi qu'il en soit, fit Mlle Gaussin, tu commences à être si avare de ton temps qu'il serait sage de ma part de choisir un ami pour me faire passer les heures où tu me laisses seule.

— Tu ne m'aimes donc plus ?

— C'est toi qui ne m'aimes plus, s'écria la comédienne en se retournant brusquement. Infidèle, Turc, non... Chinois ! Tu es un Chinois, car les Chinois aussi ont plusieurs femmes, comme les Turcs, et de plus, ils sont ennuyeux et gros.

— Gros ?... balbutia Saint-Renaud en se regardant avec effroi dans la glace.

— Gros comme le magot de ma cheminée, dit Mlle Gaussin en se levant, et je croirais encore à ton amour ? La passion ne laisse pas grossir les gens. Tu es gros, donc je te suis indifférente.

— D'où te vient cette malencontreuse idée ? protesta Saint-Renaud. Il faudrait prouver d'abord que nos sentiments sont en raison inverse de notre

poids. Si tu disais vrai, on taxerait l'amour comme la viande.

— Certainement.

— On m'a calomnié à tes yeux.

— Comme s'il en était besoin, railla la comédienne. Tu fais bien, toi-même, tout ce que tu peux pour te mettre à ton désavantage.

— Tu doutes de la loyauté de mes intentions ?

— Non.

— De quoi donc doutes-tu ?

— De ton amour, s'écria la Gaussin avec une véhémence qui la rendait tout à fait drôle. M'entends-tu pas ? De ton amour, Chinois !

— Viens, fit-il après un moment de silence. Assieds-toi près de moi, nous causerons.

Et il s'installa commodément sur le canapé à grands ramages fleuris.

— Oui, nous allons causer, mais d'une autre manière que tu ne penses.

Elle prit place dans un fauteuil et avança le petit tabouret de pieds qui était devant elle.

— C'est là que tu vas t'agenouiller, criminel.

— Il le faut ? interrogea le fermier général qui se trouvait fort bien dans son coin de canapé.

— Oui, il le faut.

Saint-Renaud se leva avec un soupir et vint s'agenouiller aux pieds de sa maîtresse.

— Bien, maintenant passons à l'interrogatoire.

— Un interrogatoire ?

— Oui, et, de la manière dont tu vas confesser tes fautes et exprimer ton repentir, dépendra ta grâce ou ta condamnation.

— Et alors ?

— M'aimes-tu encore ? commença la petite.

— De tout mon cœur.

— Pourquoi donc viens-tu si tard ?

— Je n'ai pas le temps.

— Autrefois, tu l'avais.

— Parce que j'avais moins à faire.

— Non, parce que tu m'aimais, exclama, pâlie, la Gaussin d'un air boudeur.

— Je t'aime plus que jamais, protesta Saint-Renaud, mais mes devoirs se sont multipliés.

La petite Gaussin haussa les épaules.

— Ne suis-je pas moi-même assez puni, quand je suis retenu ? continua le fermier général, et n'est-ce pas injuste, ou tout au moins cruel, de m'en vouloir ?

» Oui, c'est un manque de cœur et une cruauté, car je te prouve à toute heure, oui, à toute heure,

combien je t'aime. Y a-t-il au monde quelque chose que je pourrais te refuser ?

— C'est là ton sérieux ? fit la comédienne, en jetant sur son adorateur un regard qui le surprit.

— Mon plus grand sérieux.

— Eh bien, donne-moi une feuille blanche avec ta signature.

— Que cela ? s'écria Saint-Renaud souriant.

— Réfléchis bien à ce que tu fais, continua la comédienne, sans cela la chose serait sans valeur. Songe à tout ce qu'on peut mettre sur une feuille blanche. Elle peut te conduire à la bastille, voire même à l'échafaud, te changer en mendiant et en esclave ; elle peut ternir ton honneur, le tacher à jamais ; bref, elle te livre entièrement entre mes mains.

— Alors, pourquoi me la demander ?

— Parce que je veux une preuve de ton amour, repartit Mlle Gaussin avec feu. Seul, le véritable amour peut se confier aussi aveuglément.

— Tu crois ?

La Gaussin hocha la tête en signe d'assentiment.

Saint-Renaud se leva, alla à un petit secrétaire en acajou, prit une grande feuille de papier blanc,

y traça son nom et le tendit à sa maîtresse.

Mlle Gaussin rougit de plaisir, puis ses yeux s'humectèrent. Rendue muette par l'émotion, elle se jeta dans les bras de son ami et éclata en sanglots.

III

Une année s'était écoulée, pendant laquelle la petite Gaussin, rassurée sur la solidité de l'amour qu'elle inspirait,par la preuve de confiance que lui avait donnée son ami, ne s'occupa plus qu'à transformer les heures que son adorateur lui consacrait, en heures de béatitude. Renonçant à toute susceptibilité, elle fut indulgente jusqu'à l'aveuglement à ses faiblesses et à ses négligences, se montrant aimable, amusante et spirituelle plus que jamais.

Mais il en alla tout autrement du Crésus des finances, à partir du jour où il eut signé le fatal papier. Aux prises avec une inquiétude perpétuelle, sans cesse les paroles de la petite Gaussin retentissaient à son oreille. « Que ne peut-on écrire sur

une feuille blanche ? » se disait-il en se réveillant. La même pensée lui revenait le soir et, la nuit, en se tournant et se retournant sur sa couche. Son sommeil se peuplait de rêves effrayants sur la Bastille ou d'autres institutions du même genre, rêves qui faisaient perler la sueur à son front.

La spirituelle comédienne remarqua bientôt son état, mais sans en déchiffrer l'énigme, car la feuille blanche était, depuis longtemps, sortie de son esprit.

A ses questions pleines de sollicitudes, il répondait par des paroles évasives ou des haussements d'épaules.

Combien de fois, la mutine petite espiègle versa dans la solitude, des larmes cachées qu'elle essuyait furtivement sitôt qu'elle entendait du bruit. Il était heureux pour elle qu'elle fût la première comédienne de France : quelque peine qu'elle éprouvât quand son ami fixait un regard sombre sur le parquet ou se montrait distrait et monosyllabique, elle ne lui présentait en retour que le sourire le plus affable et le plus gai, et son rire résonnait, mélodieux et sonore, à travers l'appartement, comme au temps de leur bonheur.

Un soir, la Gaussin venait d'interpréter un de

ses meilleurs rôles et de fêter son plus grand triomphe, et, dans cet état d'esprit, elle prit le courage d'arracher le voile du mystère qui la tourmentait si cruellement.

Elle avait quitté son brillant costume de théâtre et revenait, toute rouge encore et animée de l'excitation de la scène, enveloppée d'un négligé de blanche mousseline recouvert d'une veste en soie bleue garnie de dentelles. Elle trouva Saint-Renaud assis près du feu et plongé dans de tristes pensées. Les jambes étendues, inertes, les mains dans les poches de son habit, il semblait ne pas remarquer la présence de l'aimée.

— Qu'as-tu depuis quelque temps ? commença-t-elle bravement. Te serais-tu ruiné par quelque spéculation ? Je veux le savoir. Ce n'est pas une honte d'être pauvre, peut-être même pas un malheur, et s'il arrive, ta petite Gaussin saura bien encore te faire rire.

— Quelle idée te prend ? les affaires vont mieux que jamais.

— Alors qu'y a-t-il ? Je lis sur ton visage que tu me caches un chagrin. Tu commences à maigrir.

— Tu te trompes.

— Je ne me trompe point.

— Mais puisque je t'assure...

— Dis-moi ce que tu as sur le cœur, fit la comédienne d'un ton décidé, sans quoi je recommencerai à douter de ta confiance et, avec elle, de ton amour.

— La feuille blanche ne suffit donc pas ? repartit Renaud.

L'air dont il venait de prononcer ces paroles semblait étrangement forcé, et la petite Gaussin dressa l'oreille. De plus, Saint-Renaud avait laissé échapper un soupir, après les avoir prononcées. Elle savait désormais ce qu'elle voulait savoir. Saint-Renaud avait peur, il vivait dans l'angoisse qu'elle pût faire un mauvais usage de la signature, et c'est cela, cela seul qui lui prenait son repos, son amabilité, son appétit et jusqu'à son sommeil.

Un diabolique sourire passa sur la piquante physionomie de la comédienne. Ses grands yeux clairs se fixèrent sur l'aimé avec une expression pleine, à la fois, de mépris et de menace. Les bras croisés, elle se promena de long en large dans la chambre, les talons rouges de ses mules frappant le parquet d'un mouvement irrité.

Enfin, elle se laissa choir négligemment sur un

fauteuil, en face du fermier général. Elle s'était transformée, au point qu'on eût pu croire qu'elle récitait un rôle représentant un caractère déterminé.

— Ecoute, dit-elle sur un ton d'emphase que Saint-Renaud ne lui connaissait pas, voilà cinq minutes que je commence à voir clair en toi et en moi.

Son attitude était celle d'une Parisienne de la haute société coquette, paresseuse et ennuyée. Elle retroussait le nez comme la Marquise la plus gâtée et considérait son adorateur à travers les verres d'un petit lorgnon, avec un ironique dédain.

— Comment l'entends-tu? répliqua celui-ci après l'avoir considérée quelque temps avec un indicible étonnement.

— J'entends par là qu'il est imprudent à toi de me rappeler, au moment même où j'apprends par ta bouche que tu n'es point ruiné et que, tout simplement, tu ne m'aimes plus, de me rappeler, te dis-je, cette feuille blanche que je n'ai pas encore remplie. La petite Gaussin a été plus maligne que le grand financier, et le tient en son pouvoir. Qu'a-t-elle dorénavant besoin de son amour? Puisqu'il

s'est évanoui, elle n'a plus qu'à songer à son avenir et peut, par bonheur, dicter ses conditions.

— Tu plaisantes, bégaya Saint-Renaud.

— Je ne plaisante point. Ecoute-moi. Un mari amoureux m'a toujours paru un personnage fort ridicule. Maintenant que te voilà indifférent à mon égard, tu pourrais constituer un excellent époux.

— Comment cela ? s'exclama Saint-Renaud, terrifié.

— J'ai ta signature, poursuivit froidement la Gaussin, j'apposerai la mienne à côté et, par-dessus, un contrat de mariage.

— Tu serais capable ?...

— De devenir ta femme ? Pourquoi pas ? J'en ai assez du théâtre, de ses continuelles émotions et de cette situation brillante et honnie. Je veux devenir distinguée, sage, riche et considérée. *Mme de Saint-Renaud, fermière générale des fermes de sa Majesté*, cela ne sonne-t-il pas mieux que *Mlle Gaussin, la comédienne ?* Oh ! je présume que je jouerai ce rôle aussi bien que les précédents. On se sent vite à l'aise sur les coussins de brocart du carrosse de l'Etat et les fauteuils de velours d'une loge de premier rang. On joue de l'éventail, on coquette avec le roi...

— Avec le roi ? interrompt Saint-Renaud jaloux.

— Certainement, pas seulement avec lui.

— Pas seulement avec lui ?

Saint-Renaud commençait à prendre peur du petit démon.

— Perds-tu l'esprit ou est-ce moi qui le perds ? Je ne te reconnais plus.

— Justement, tu apprends à me connaître, railla la Gaussin. J'ai toujours porté un masque. Maintenant tu vois mon visage.

— Ce visage ne me plaît point, fit Saint-Renaud d'un ton amer.

— Tant mieux ! répartit la comédienne en riant, ainsi, tu ne me gêneras pas, quand les seigneurs de la cour viendront me rendre visite, et tu ne seras point jaloux lorsqu'un bel officier...

— Et, si je suis jaloux ? tonna Saint-Renaud en bondissant indigné, si je t'interdis de recevoir qui que ce soit ?

— En ce cas, je serai forcée de prier mon bel officier de me délivrer de toi, répliqua la Gaussin sur un ton d'indicible indifférence.

— Et comment cela, par hasard ? questionna Saint-Renaud, ironique.

— Comment cela ? En te provoquant, répondit

Mlle Gaussin qui jouait avec les dentelles de sa manche, et en te tuant en duel.

— Tu serais capable... ? balbutia Saint-Renaud, pétrifié d'horreur.

— Oui ! je serais capable. Mais ne t'agite pas inutilement, continua-t-elle en se levant et en lui tapant sur l'épaule. Je ne te forcerai point au mariage. A quoi cela serait-il bon ? Ma liberté m'est plus chère. Je sais un meilleur moyen d'assurer mon avenir.

— Un meilleur moyen ! gémit le fermier général, qui s'était trop tôt remis de l'alerte.

— Comme tu es devenu naïf !

La petite Gaussin éclata de rire et dansa, exubérante, à travers la chambre.

— Ce serait à désespérer, s'il me fallait voir partout à mes côtés, au théâtre, dans ma loge, dans ma voiture, à la promenade, votre visage ennuyé et renfrogné. Ma sangsue financière, vous vous êtes suffisamment nourrie des meilleurs sucs de la France, à notre tour de vous saigner. Non, monsieur de Saint-Renaud, je n'écrirai point de contrat sur la feuille blanche, mais un chèque de cinq millions de francs.

— Vous perdez le sens, Mademoiselle, s'écria Saint-Renaud.

Un frisson glacé lui courut le long du dos.

— C'est vous qui le perdiez, railla-t-elle, quand vous me donnâtes votre signature sur une feuille blanche. Dès demain, le chèque vous sera présenté.

— Mon Dieu! mon Dieu! soupira Saint-Renaud en se laisant tomber sur une chaise, comment ferai-je pour le payer ?

— Rassurez-vous, je viendrai en aide à votre ingéniosité, intervint méchamment la comédienne. Je vous ferai enfermer dans la Tour pour dettes. Là, vous aurez le loisir de méditer sur les moyens de me solder.

— Cinq millions! se lamentait le financier, une pareille somme dévore ma fortune. Ayez pitié de moi, Mademoiselle!

— Pitié, moi ? La comédienne éclata de rire. Vendez votre maison de Paris, votre propriété de Versailles, vos biens, vos équipages, vos joyaux, cela suffira bien, en fin de compte.

— Oui, cela suffira, gémit Saint-Renaud, mais moi, que deviendrai-je ?

— Vous? vous pourrez balayer les rues, répondit la Gaussin avec une froideur de marbre. C'est, à ce qu'il paraît, une occupation excellente pour la

santé. Ou, si vous aimez mieux, achetez-vous un singe et cheminez, comme les petits savoyards qui parcourent les villages en chantant :

La marmotte, la marmotte.

Ou bien, s'il ne vous reste pas assez pour vous payer un singe, dressez un caniche et faites-lui exécuter des tours devant les gamins de la rue.

Le grand seigneur était bien près de pleurer. Il ne trouvait plus de paroles et restait immobile comme une statue.

— Mais il me vient une idée, poursuivit la Gaussin en s'étendant sur sa chaise-longue avec l'insolente négligence d'une courtisane, je puis faire quelque chose pour vous, vous pourrez être mon laquais. Vous ferez très bien sous ma livrée, vous aurez l'air fort imposant.

— Votre laquais ? balbutia Saint-Renaud.

— Oui, je vous donne dix francs par mois et, si vous vous tenez bien, fit la comédienne avec un léger bâillement, je veux dire, si vous êtes obéissant et serviable, je n'y regarderai pas à cinq francs près. Vous serez toujours auprès de moi et, quand viendra le bel officier, — oh, il est merveilleu-

sement beau ! — c'est vous qui le recevrez et l'amènerez par l'escalier dérobé jusque dans ma chambre, et quand il partira, c'est vous qui le reconduirez.

— Je ferai cela ? s'écria Saint-Renaud, moi qui vous aime ? J'aimerais mieux me jeter dans la Seine.

— Vous m'aimez ? railla la comédienne.

— Comme un fou, un insensé que je suis. Je vous adore, femme sans cœur, achevez votre œuvre faites-moi mourir à vos pieds.

En prononçant ces mots, Saint-Renaud s'était précipité vers sa maîtresse et jeté à genoux.

La Gaussin répondit par un éclat de rire triomphant, pendant que lui se prenait la tête dans les mains pour dissimuler les larmes qui coulaient le long de ses joues.

Mlle Gaussin se leva doucement et alla dans la chambre voisine, d'où elle revint portant une cassette. Elle en retira la clé et en appliqua un petit coup léger sur l'épaule de son ami.

Saint-Renaud ne bougea point.

— Ecoutez, Saint-Renaud, dit la Gaussin, sur le ton de noble fierté qui lui seyait si bien, vous me croyez capable d'un tel manque de cœur, d'une pareille ingratitude et d'une aussi vulgaire cupidité

que celle que je viens de vous simuler ? C'est un monstre que vous vouliez adorer à genoux, alors que, pendant une année, vous avez torturé la bonne petite Gaussin de vos abominables soupçons ? Vous devriez avoir honte.

Saint-Renaud se redressa et regarda la jeune femme avec stupéfaction.

— Ouvrez, continua-t-elle en lui tendant la cassette et la clé, ouvrez et lisez.

Le financier obéit. Dans la cassette, il trouva la feuille blanche qu'il avait revêtue de sa signature l'année d'avant.

— Lisez, répéta la Gaussin.

Il lut : « Je promets d'aimer éternellement ma petite Gaussin. »

Il lisait encore, que la feuille se mit à trembler dans sa main et des larmes coulèrent sur le papier. Enfin, il se laissa tomber aux pieds de l'angélique créature.

— Veux-tu me pardonner, mon ange, ma déesse ?

— Epargne-moi les phrases, je ne veux pas être ton ange, mais ton espiègle petite Gaussin.

— Aujourd'hui, seulement, je comprends quel joyau je possède en toi, s'écria le bienheureux fer-

mier général, et je n'aurai plus de repos que tu ne sois entrée en qualité d'épouse dans ma maison.

Deux mois plus tard, en effet, Mlle Gaussin s'installait comme Mme de Saint-Renaud dans l'hôtel du fermier général, et elle remplit le rôle de femme du grand monde avec non moins de perfection que ceux qu'elle avait interprétés, comme artiste, sur la scène du *Théâtre Français*.

LA FONTAINE AUX LARMES

(1750)

LA FONTAINE AUX LARMES

(1750)

« Les jardins déserts et les chambres vides respirent encore la volupté ; la muraille brille d'un reflet d'or ; le jet d'eau ruisselle, les roses fleurissent et des raisins gonflés de sève rougeoient abondamment aux vignes grimpantes qui se balancent autour du haut bâtiment ».

(Pouchkine).

Par les fraîches nuits d'été, quand les montagnes de Backtchisara s'enflamment de l'incendie solaire, que pas le moindre voile de nuage ne tache le ciel où se déploye la scintillante broderie d'innombrables étoiles, et que la pleine lune mêle son pâle argent au reflet d'or mat des murailles à demi effondrées de l'Alhambra mauresque, alors la demeure

des sauvages Khans de Crimée, autrefois la terreur des plaines russo-polaques et du Caucase éternellement blanc, semble se relever et retrouver pour un moment la somptuosité disparue.

Les grandes salles et les espaces entre les colonnes blanches, paraissent s'animer, et les quadruples terrasses des jardins, où les beautés tartares, dissimulées sous des voiles éblouissants, glissent, comme des spectres, sous les hauts platanes. Les vastes cours se réveillent, les faisans dorés poussent leur cri et, du harem, vient le bruit de rires cristallins.

L'air est saturé de parfums troublants, des centaines de jets d'eau élèvent, au clair de lune, leur colonne transparente et bleuâtre, pour retomber en bruissant dans les vasques de marbre. L'enchantement ne dure qu'un instant. Bientôt, tout redevient morne et désert.

Dans l'antique prison de la Beauté, le hibou hulule sous le plafond effondré, des serpents glissent, rapides, sur les dalles effritées et la fontaine aux larmes, seule, sur la mystérieuse tombe de la belle étrangère qui régna, prisonnière, dans ces lieux, murmure sa plainte éternellement triste, et, parmi les myrthes et les roses, le rossignol sanglote son immortel lamento d'amour.

* * *

Retournons d'un siècle en arrière. En Russie, règne la czarine Elisabeth, la plus belle femme de son empire, et, au palais de Baktschisarai, le Khan Kerim Gireïs se repose, sur des coussins moelleux, de ses meurtres et de ses pillages. A la frontière polonaise, des brigands tartares ont capturé un gentilhomme. Ils l'ont attaché à la queue d'un cheval et emmené dans leur pays. Pour la première fois, l'adolescent, surpris, considère le féerique enchantement du Midi, les hautes montagnes au flanc desquelles s'accrochent, telles des ruches d'abeilles, les huttes tartares aux toits plats, et d'où s'élève la verdure foncée des forêts de mûriers, de platanes et de noyers ; il voit les pics chauves des clairs rochers luisant au rayon du soleil d'un reflet de couleur chatoyante, les douces pentes plantées de vignes, les vallées remplies de l'or des moissons, les villes grouillantes de populations, dominées par les étincelantes coupoles des mosquées, par-dessus, le ciel bleu sans nuages et, plus bas, l'infini bleu de la mer.

Les brigands emmènent leur prisonnier à

Baktschisarai, jardin et capitale de la magnifique presqu'île, et se partagent le butin. Le jeune captif échoit à l'audacieux cavalier qui, pendant le combat, lui jeta son lacet autour du cou et qui le vend à un hébreu à barbe blanche, adonné au commerce d'esclaves.

Le Polonais est jeune, beau et bien fait. Le rusé vieillard sait apprécier une telle marchandise. Il le traite aimablement, l'emmène dans sa petite demeure, lui fait préparer un bain, lui donne de jolis vêtements de laine blanche, un repas abondant et du vin généreux, et l'exhorte à se reposer des fatigues du voyage. Quand le jeune homme est complètement remis, que, dans ses yeux, brille à nouveau le feu de la jeunesse, l'hébreu l'enchaîne à un Caucasien et à un nègre, et les pousse devant lui, comme du bétail, jusqu'au marché où on les étend à côté d'autre marchandise de même nature, sur des nattes de jonc, tandis que leur maître, un long fouet à la main, les surveille d'un air soupçonneux.

De la tour voisine, retentit le chant du Moullah. Des femmes tartares, entièrement enveloppées de voiles blancs, passent. De temps à autre, l'une d'elles fixe ses yeux brûlants et sombres, que seuls

on aperçoit, sur le jeune homme, puis continue sa route vers la mosquée. Des paysans vêtus d'une longue tunique brune en poils de chameau au col relevé droit, de larges pantalons bouffants et de souliers à nœuds, un bonnet de fourrure sur les cheveux, d'autres en longs manteaux à capuchons velus qui leur donnent un air de moines, marchent, la pipe à la bouche, à côté de leurs petits chevaux au poil ébouriffé. Deux bergers accompagnés par des molosses, mènent leur troupeau de bêtes à cornes. Ils portent une longue houlette de bois avec un crochet au bout, et soufflent sur leurs flûtes un air agreste et mélancolique. Un grand chariot à deux roues, traîné par des chameaux, les suit. Un petit homme gras, aux yeux noirs qui menacent de disparaître dans la graisse, au bonnet en forme de citrouille et à la longue tunique cousue de soie rouge, s'y prélasse, et de sa longue pipe, exhale des spirales bleues.

Sitôt qu'il aperçoit la denrée humaine étalée sur les nattes de jonc, il arrête son équipage et commence à marchander avec le vieil hébreu. Le Polonais attire son attention. Prudemment, il éprouve d'un air compétent les muscles de ses bras et hausse les épaules avec mépris.

— Trop faible pour le travail des champs, dit-il enfin, et se retourne vers le Caucasien, qui paraît promettre davantage.

Un deuxième acquéreur se présente. Un Moursa, gentilhomme tartare, du haut de son ardent coursier, toise l'adolescent. Il n'est pas de beaucoup plus âgé que celui qu'il veut acheter. Son visage bien formé, à la petite moustache noire et au menton fraîchement rasé, porte l'empreinte du despotisme. Malheur à l'esclave qui tombera sous son fouet !

Le tartare porte un haut bonnet de velours noir orné de tresses d'argent et, par-dessus son justaucorps blanc ceint d'un précieux châle persan, un long caftan à doubles manches, en drap rouge bordé de chinchilla gris argent.

— Sais-tu manier les chevaux ? demande-t-il au jeune homme, et comme celui-ci acquiesce, il est tenté d'en faire l'acquisition. L'hébreu dit son prix, le Moursa profère un juron et fait semblant de s'en aller. Pendant que le marchand le rappelle, une femme se rendant à la prière, grande et forte, aux yeux brillants, s'approche de l'adolescent. Elle le contemple attentivement, puis, vivement, saisit le bras du marchand.

— Que veux-tu de celui-ci ?

— M'honoreras-tu une fois, belle et sage Goian? dit le juif en souriant.

— Ne me flatte point, réplique la tartare, tout enveloppée de son voile. Comment veux-tu savoir si je suis belle ou laide ? Quel homme, en dehors de mon époux qui est en paradis, a, dans Baktschisarai, vu mon visage ? Je ne te paierai point tes compliments.

— Tu voudrais ce jeune homme ? reprend l'hébreu. Très malin de la part d'une veuve, de prendre, au lieu d'un second mari, qui ne serait qu'un nouveau tyran, un esclave beau et bien fait qui lui obéit et la sert comme il lui plaît. Mais ceci, sage Goian, est de la fine marchandise, un chrétien de race, noble, beau, jeune et vigoureux comme une rose épanouie. Pourras-tu payer ce que j'en demande ?

La veuve en veine d'achat, rejette son voile d'un léger mouvement, laissant voir, au-dessus de ses bottines de cuir jaune, de larges pantalons blancs, une courte jupe rouge, la veste turque brodée de fleurs d'argent et le long caftan de soie bleue, bordé de martre d'un jaune d'or. Elle tire de sa ceinture une bourse de sequins d'or, qu'elle fait

scintiller aux yeux du marchand. Mais voici un concurrent redoutable. Un homme grand et imposant, entièrement enveloppé d'une pelisse verte, comme s'il grelottait en dépit de l'été, s'approche et fait briller son affreux visage, noir sous le turban blanc, d'un sourire doublement sournois.

— Je regrette, belle veuve, dit-il d'un ton patelin, d'être obligé de vous priver de votre plaisir. Ce jeune chrétien est à moi, je l'achète pour le Khan.

— J'ai choisi la première, je ne le cède pas.

— Le prince a les premiers droits, intervient le juif, sage Goian, tu devrais le savoir. Cet esclave appartient au Soleil du Saraïs.

— Amène-le dans une heure, dit le nègre, je te remettrai l'argent.

La veuve, d'un mouvement brusque, ramène ses voiles, jette un regard indéfinissable sur le bel esclave et s'en va.

— Comme elle le regarde ! raille le noir acquéreur avec un rire sardonique. Le jeune homme peut vous remercier. Elle l'aurait tué d'amour.

Les assistants se mettent à rire, pendant que le captif fixe désespérément le sol, de son regard.

— C'est l'eunuque de Kérim Gireïs, lui dit l'hébreu, après que la pelisse verte eût disparu parmi la foule des acheteurs et des vendeurs se pressant en désordre. Nous avons fait plus d'une bonne affaire ensemble. Il y a deux ans, je lui vendis une vierge chrétienne, aux cheveux d'or et aux yeux bleus. Ainsi, il s'est acquis la faveur du Khan, car celui-ci, à qui tout est soumis, est dominé par la belle étrangère et se courbe devant elle ni plus ni moins qu'un esclave.

L'heure s'est écoulée. L'hébreu attache les deux mains du jeune homme sur son dos, lui met un fort lacet autour du cou et le conduit, comme un morceau de bétail qu'on mène à l'abattoir, au Khan-Saraï, à l'extrémité orientale de Baktschi-sarai. Ils traversent le pont jeté sur le ruisseau fangeux de Sourouk-Zou et pénètrent, par la porte gardée par deux tartares armés de lances et de yatagans, dans la cour, au fond de laquelle s'étagent les terrasses fleuries de vignes et parées de la verdure des noyers et des myrthes luxuriants.

Le nègre reçoit son esclave des mains du juif qu'il paye, et lui fait enlever ses chaînes.

— Provisoirement c'est moi que tu sers, dit-il lorsqu'ils se trouvent seuls, jusqu'à ce que le

Khan t'aperçoive. Tu lui plairas, j'en suis sûr, et me rapporteras le double de ce que tu m'as coûté. Tu y trouveras toi-même ton avantage ; mais, d'abord, apprends à te taire et à obéir.

La nuit est venue. Les portes sont fermées. Toute l'immense construction semble dormir. On n'entend que le bruissement monotone des jets d'eau et, de temps à autre, les sanglots enivrés d'amour du rossignol. Toute l'atmosphère est baignée du parfum stupéfiant des roses.

— Suis-moi. Tu m'accompagneras à ma ronde de nuit, dit le nègre à son nouvel esclave. Silence, à chaque mot, un coup de fouet.

Le malheureux jeune homme suit le sinistre personnage à qui il se trouve livré sans réserve, à travers les silencieuses allées que la faucille lunaire éclaire d'une suave lueur crépusculaire. Ils traversent la cour, dans laquelle se dressent, à gauche de l'entrée, la mosquée à coupole dorée et les demeures des serviteurs et des esclaves, faisant face au palais formé de constructions d'inégale grandeur aux toits étincelants et flanqués de tours élégantes surmontées d'un croissant. L'eunuque, toujours enveloppé de sa pelisse verte,

passe sous une voûte et pénètre dans la cour intérieure. Il ouvre une grille de fer ornée de riches arabesques dans le goût arabe, et la referme avec précaution, après avoir laissé passer son esclave. Ils se trouvent dans le vestibule du Khan Saraï. Ils foulent aux pieds un parquet de marbre recouvert de tapis, passent entre deux fontaines monumentales déversant leur eau limpide dans un bassin de marbre blanc, et gravissent l'escalier en plein air qui donne accès au premier étage ; puis ils traversent une suite de salles qui reçoivent de trois côtés, un jour atténué par des vitraux et de lourdes tentures.

Le plafond supporté par des colonnes et les murailles sont ornés d'un treillis en fer forgé et doré, du travail le plus délicat, se détachant sur un fond rouge. Les parquets en pierre sont couverts de nattes qui assourdissent les pas, tandis que le long des murs, les divans formés par des coussins de soie, invitent au repos. Les deux hommes reviennent par le même chemin, et le nègre, esquissant un sourire équivoque, ouvre une petite porte, tout juste assez large pour laisser passer un homme.

— Attends-moi ici, chuchote-t-il. Tu ne peux me suivre plus loin. Ici demeurent les belles

épouses de Kerim Gireïs, au bout de ce corridor est le harem.

*
* *

Le lendemain, le jeune homme fut habillé par son maître noir, de jolies bottines jaunes, de larges pantalons bleus et d'une longue tunique blanche à la mode tartare. Il compléta le costume, d'une ceinture noire et d'un bonnet blanc bordé de noir, et le conduisit, ainsi accoutré, dans la grande cour. Devant les communs, jaillissait un magnifique jet d'eau, retombant avec un bruit joyeux dans une grande conque marine. L'eunuque dit à son esclave de prendre deux arrosoirs, de les remplir d'eau et d'aller arroser les tombes des Khans tartares et de leurs parents qui se trouvaient derrière la mosquée, ornées de gazon et de fleurs.

— Fais en sorte que le Khan t'aperçoive en allant à la prière, ou un peu plus tard, quand il ira sur les tombes.

— Comment le reconnaîtrai-je?

— Je l'accompagnerai. Ne manque pas de le saluer humblement, en te jetant à genoux, croi-

sant les bras sur ta poitrine et en touchant la terre de ton front.

Le Polonais se conforma docilement aux ordres de son maître. Il puisa de l'eau, arrosa les rosiers, les myrthes et les petits amandiers qui poussaient autour des monuments funéraires surmontés du croissant et couverts d'inscriptions arabes, à l'ombre de hauts peupliers se dressant vers le ciel comme de verdoyantes colonnes. Il était occupé à remplir à nouveau les arrosoirs, lorsque le moullah, vêtu de blanc, s'approcha de la fontaine, y lava avec une lenteur recueillie son visage, ses pieds et ses mains et, tirant un grand chapelet de sa robe, se dirigea vers la mosquée. Quelques instants plus tard, sa voix retentit du haut du minaret, proclamant d'un ton solennel :

— Seul, Allah est Allah, et Mahomet est son prophète.

Bientôt, le Khan lui-même, accompagné des gens de sa suite somptueusement vêtus et de l'eunuque, sortit du palais et traversa la cour. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une étrange et sauvage beauté. Comme tous les Orientaux de son âge, il était un peu corpulent, ce qui,

sous les amples plis de ses vêtements, était tout à son avantage, le faisant paraître plus grand et plus imposant. Il portait de larges pantalons de soie blanche, noués sous le genou, retombant sur ses souliers en cuir rouge cousu d'or et somptueusement bordés de zibeline noire. Une longue tunique de même étoffe, serrée aux hanches par une étroite ceinture d'or incrustée de diamant et dans laquelle était passé l'étui rouge d'un poignard, tombait en larges plis jusqu'à ses chevilles. Sur ses cheveux coupés ras, posait un turban de soie blanche, orné d'une aigrette de diamants. Son visage affiné, au nez aquilin surmontant une bouche petite, ornée de dents éblouissantes, ses sourcils noirs et bien arqués ombrageant des yeux d'un éclat singulier, mêlaient une énergie virile à un charme féminin, caractère qu'accentuait encore l'absence de toute barbe. Ce prince semblait né pour voir hommes et femmes à ses pieds.

C'est ce que sentit le captif, quand le regard de Kerim l'effleura négligemment. Poussé par une puissance invisible, il se jeta à terre et toucha du front les pierres brûlantes que les pas du despote venaient fouler. Puis, tout ému encore de

l'impression subie, il courut au cimetière et se laissa tomber sous un noyer.

Il y resta jusqu'à ce que le Khan suivi du seul eunuque, sortit de la mosquée et se dirigea vers les tombes.

Alors le Polonais se prosterna le visage contre terre devant le puissant seigneur, qui s'arrêta, si près que l'esclave se sentit frôler par le bord de son caftan.

— Quel est ce jeune homme ? entendit-il demander.

— Un esclave, maître, que j'ai acheté récemment.

— Lève-toi, commanda le Khan.

Le jeune homme se releva et se tint, les bras croisés sur sa poitrine, tremblant sous le regard qui le considérait.

— Il me plaît. Que t'a-t-il coûté?

Le nègre accusa le double de la somme payée.

Le Khan acquiesça de la tête.

— Fais-toi rembourser la somme et envoie l'esclave travailler à mon service dans le jardin.

Il passa. Le jeune homme avait changé de maître pour la troisième fois. A partir de ce jour, il travailla matin et soir sous la direction d'un

vieux jardinier et en compagnie de cinq esclaves nègres, dans les jardins du Khan s'étageant en face du portail d'entrée, en quatre terrasses appuyées aux rochers, plantées de vignes grimpantes et de hauts espaliers d'arbres fruitiers, et d'où s'échappaient des sources nombreuses, écoulant, le long des degrés, leur eau merveilleuse de limpidité dans des bassins de pierre entourés de rosiers.

Mais, quand le cri de l'eunuque retentissait, le monotone et menaçant « Helwett », tous fuyaient, aussi vite qu'ils le pouvaient. C'était le signal que les femmes du harem passaient le seuil du jardin. Tout homme qui les apercevait sans leur voile, était perdu : saisi par les démons noirs, il était impitoyablement étranglé, à l'aide du lacet que chaque eunuque portait sur lui.

Un jour, le nouvel esclave se trouvant sous les fenêtres du harem occupé à lier des rosiers, entendit derrière les jalousies d'un appartement du rez-de-chaussée, un rire clair et le frais gazouillement de voix féminines.

Se voyant sans témoin, il ne put résister à la curiosité et appliqua son œil contre une fente. Il aperçut une vaste salle, au centre de laquelle

bruissait un jet d'eau. Sur des coussins de soie rouge longeant les murailles, un groupe de jeunes femmes d'une incomparable beauté, riaient et se divertissaient comme des enfants. Toutes étaient de ces beautés géorgiennes, de taille moyenne, graciles et onduleuses, au nez finement arqué, aux lèvres rouges et aux yeux languissants. Une seule que ses compagnes appelaient Anaïd, semblait un démon de vivacité et de séduction. Au coin de sa bouche, se formait un pli despotique, ses yeux énigmatiques et sombres caressaient et menaçaient tout à la fois. Pendant que les autres brodaient ou enfilaient des perles, ou s'amusaient à faire glisser l'ambre de leurs bracelets en sirotant des sorbets, Anaïd, dans son caftan vert bordé d'hermine, jeté par-dessus de larges pantalons, et sa courte veste de soie rouge brodée d'or, se tenait droite devant son miroir, enlaçant des perles blanches dans ses cheveux noirs.

— Ce qu'elle se donne de peine pour plaire au maître, railla une jeune femme assise au près d'elle, en faisant clapoter l'eau sous sa main.

— Inutile, Anaïd, fit une autre, qui restait tris-

tement dans un coin. Nous sommes oubliées. Il n'aime plus que l'étrangère à cheveux d'or.

Anaïd ne répondit point, mais elle serra les lèvres et posa inconsciemment la main sur un petit poignard passé à sa ceinture.

Le jeune homme n'osa pas en voir davantage et se retira brusquement.

*
* *

Par une de ces nuits enchanteresses, doublement délassantes après la lourde chaleur du jour, le Polonais était resté dans les jardins, pour regarder, du haut de la terrasse supérieure, par-dessus les murailles de sa prison, en rêvant de patrie, de liberté et d'honneur. Il était assis sous un platane et perdu en de tristes pensées, quand, soudain, une forme blanche surgit devant lui et lui fit signe de s'éloigner. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il cueillit rapidement quelques roses dont les épines aiguës lui déchirèrent les doigts, et s'agenouillant, les tendit à la promeneuse.

— Malheureux, ne sais-tu pas que ta mort est

certaine, si l'on t'aperçoit ici? fit une voix douce et attendrie. Fuis aussi vite que tu peux.

— Prends d'abord ces roses, belle fille de Mahomet.

— Elles sont mouillées, dit la voix. Dieu, il s'y trouve des gouttes de sang!

— De mon sang, confirma le jeune homme, que je répandrai avec bonheur pour toi. Laisse-moi seulement voir ton visage.

— Si tu me promets de partir aussitôt, fit la jeune femme brusquement.

— Tout ce que tu voudras, répondit l'esclave toujours à genoux, avec une touchante humilité.

L'odalisque rejeta son voile, découvrant un visage d'une miraculeuse et suave beauté, que des cheveux blonds encadraient. Dans ses yeux bleus au regard limpide, il n'y avait rien de la voluptueuse flamme des Géorgiennes ; mais, en chaque trait, parlait éloquemment une autorité douce et toute la dignité grave de la femme.

— Tu n'es pas musulman, fit-elle, tandis qu'il se taisait enivré de sa vue.

— Ni toi non plus, maîtresse. Tu n'es pas fille du Midi.

Elle secoua la tête mélancoliquement.

— Quelle est ta patrie? reprit-elle.

— Je suis Polonais.

Elle poussa un cri.

— Vierge sainte! Et comment te nommes-tu? continua-t-elle dans la mélodieuse langue de la Pologne.

— Bogdan Tarnowski. Tu parles notre langue, merveilleuse femme?

— Je suis Marie, comtesse Potocka.

— Quelle Providence! s'écria le gentilhomme, en saisissant la main de la jeune femme et en la couvrant de baisers.

— Lève-toi, ami, fit-elle doucement. Je tremble pour ta vie.

— Te reverrai-je, maîtresse?

— Tu me reverras. Que cela te suffise. Puis-je quelque chose pour adoucir ton sort?

— Nul sort ne saurait être plus heureux que celui d'être ton esclave.

— Silence, on vient, murmura-t-elle. Et maintenant va. Tu es encore en sûreté, car, sur l'ordre du Khan, personne n'est autorisé à me suivre qu'une vieille servante qui ne te trahira point. C'est elle dont tu vois briller le voile parmi les vignes.

Le jeune homme s'agenouilla aux pieds de sa compatriote, lui baisa les mains et disparut parmi les platanes, d'où il la suivit des yeux. Il la vit descendre jusqu'à la fontaine claire, où d'épais buissons de roses formaient une salle de bain verdoyante et embaumée. Il l'entendit parler avec la vieille et s'ébattre dans l'eau limpide. Quand elle quitta le jardin, il était encore sous les platanes. Elle l'aperçut et lui fit signe de la main.

— Qui salues-tu ? maîtresse, demanda la vieille servante.

— Les étoiles, répondit la jeune femme, elles voient ma patrie et il me semble que mon soupir se joint à leur brillant troupeau, pour aller au pays où mugissent les chênes, où le torrent sort du flanc des rochers en écumant.

*
* *

Le harem du sultan de la Tauride n'est relié au palais que par un étroit couloir et s'élève au milieu d'un jardin entouré de hautes murailles. Les belles prisonnières du Khan habitent, pareilles à des nonnes, de petites cellules carrées ; mais elles aiment à se réunir autour du jet d'eau, ou à

s'éparpiller, joyeuses, comme un essaim d'abeilles, sous les platanes.

Contre le mur du jardin, s'appuie un haut kiosque hexagonal, dont les fenêtres sont masquées par un impénétrable treillis. Là, les femmes de Kerim Gireïs se tiennent pour voir défiler les brillants cortèges des ambassadeurs, ou pour assister aux tournois arabes, qui rappellent ceux des chevaliers chrétiens du Moyen-Age. De là, aussi, le Khan leur fait admirer ses merveilleux faisans argentés quand on leur distribue la nourriture dans la cour, et les pauvres innocentes s'en réjouissent chaque fois, comme d'un spectacle nouveau.

Aujourd'hui, elles sont seules. Le Khan demeure invisible. A sa place, elles n'aperçoivent que la face noire et grimaçante du chef des eunuques, leur souriant de temps à autre derrière un rideau ou une jalousie.

Les jolies recluses du harem se distraient comme elles peuvent à changer leurs robes d'une magnificence orientale, à dénouer et lisser leurs cheveux, ou à se baigner dans la fontaine entourée de rosiers. Enfin, elles s'asseyent, sirotant du café et fumant leurs longs chibouks, autour du jet

d'eau, et Anaïd leur raconte le conte des *Quarante Vierges et du Bouffon arabe.*

Tout à coup, l'eunuque surgit, avec son visage apathique taillé dans du marbre noir, au milieu des belles attentives qui, effarouchées à son aspect inattendu, poussent des cris de paon et puis éclatent de rire.

— Où est Kerim Gireïs? demande Anaïd d'un ton de commandement.

— Où veux-tu qu'il soit? Chez la chrétienne, naturellement. C'est encore l'ennui qui vous travaille, poursuit-il d'un ton moqueur.

— Oui, Kiamil, crient-elles toutes à la fois. Amuse-nous, puisque le Khan est invisible, dit Anaïd en se levant et en laissant glisser son caftan bordé de fourrure. Nous aimerons Kiamil, le beau, le bon, le ravissant Kiamil !

Et l'enlaçant avec fougue de son bras moelleux, elle se met à tapoter tendrement ses joues grasses, tandis que ses yeux noirs lui coulent un regard d'espiègle coquetterie.

— Oui, oui, crient toutes en désordre les jeunes femmes. Kiamil sera notre bien-aimé.

Elles entourent le nègre récalcitrant et l'attirent sur le divan. Tandis qu'Anaïd s'assied sur ses

genoux, lui passe les bras autour de la nuque et le taquine de caresses, deux autres le coiffent, et une quatrième le baise, en dépit de ses grimaces, sur ses grosses lèvres charnues.

— Qu'il est beau, Kiamil ! crie une cinquième, évidemment, il pense à se marier.

— Epouse-moi, Kiamil ! raille Anaïd. Aucune ne t'aime autant que moi.

Et elle recommence de le flatter comme un enfant.

Pendant qu'au harem, les rires et les jeux vont leur train, Marie, comtesse Polocka et favorite du Khan, est couchée, enveloppée de moelleuses fourrures et grelottante de froid, sur sa couche d'une somptuosité orientale ; à ses pieds, la vieille servante qui la soigne, anxieuse comme une mère, et pleine de sollicitude.

Le Khan se promène, l'ambre entre les dents et poussant devant lui des tourbillons de fumée, parmi les roses et les myrthes qui fleurissent sous les fenêtres, et, de temps à autre, entre dans la chambre remplie de parfums, pour demander des nouvelles de la santé de sa favorite.

L'esclave répond et Marie se contente d'acquiescer d'un mouvement de tête. Quoique prison-

nière, elle règne dans le palais, et Kerim Gireïs tremble devant un froncement de ses sourcils, plus que devant l'armée de la czarine russe ou d'une horde de Circassiens.

Il revient encore auprès d'elle.

— Tu as pleuré cette nuit, dit-il à voix basse. Je t'ai entendue et je n'ai point fermé l'œil jusqu'au jour. Que manque-t-il à ton bonheur? Je t'aime, comme je n'ai jamais aimé encore. N'es-tu pas entourée d'un luxe royal? Te reste-t-il un désir à remplir? Tous ceux qui obéissent à Kerim Gireïs ne sont-ils pas tes esclaves? Ai-je une autre pensée que d'écouter tous tes caprices, comme des commandements de mon Dieu? Tu es injuste envers moi, Marie.

— Tu m'aimes, Kerim Gireïs, répond-elle doucement, comme un musulman aime une esclave. Dans ma patrie, la femme est libre et, librement, accorde sa faveur à l'homme, qui est comme un esclave à ses pieds. O ma patrie! O mes parents! Je ne vous reverrai jamais, jamais!

Et elle se met à sangloter.

Le Khan se jette à genoux et lui baise les mains.

— Ne suis-je pas aussi ton esclave? N'aurais-tu

pas été forcé, dans ta patrie, de quitter tes père et mère pour suivre ton époux? Ne suis-je pas digne de toi ? Il fut des heures, Marie, où ton cœur hautain semblait vouloir battre, où je commençais à espérer. Ce n'était qu'une douce et volontaire illusion. Tu ne m'aimes point. Tu te fanes comme une rose brisée, qui ne peut vivre détachée de l'arbuste verdoyant, ni répandre son parfum que parmi ses divines sœurs.

— Tu as raison, Kerim Gireïs.

— Dis-moi, fleur du paradis, que puis-je encore pour embellir ta vie?

— Ce qui me manque, tu ne peux, tu ne veux me le donner.

— Et ce serait ?

— La liberté.

— Je ne puis vivre sans toi, Marie, s'écrie le Khan en un élan de passion sauvage. Ce n'est pas mon caprice, ma tyrannie qui te retient ici, c'est l'amour, un amour tel, qu'un homme de ton pays ne peut le ressentir plus ardent ni plus fidèle. Mais tu es malade. Nos nuits sont dangereuses. La fraîcheur, si délicieuse après l'incendie du jour, porte en elle la fièvre de Tauride, le germe de la mort. Sois prudente, pour l'amour de toi ! Adopte la

coutume de ce pays et ne t'expose jamais sans fourrures à l'air de la nuit, promets-le-moi.

Marie promet. Le Khan se relève, la baise sur son front pur et blanc, et sort.

Quelques instants après, le chef des eunuques parait et se prosterne, le visage contre terre, devant la Comtesse.

— Mon maître te prie d'accepter ce gage de sa faveur, comme protection contre la brise du soir.

Il fait un signe. Deux enfants nègres entrent et étalent devant les deux femmes une pelisse qui dépasse en somptuosité tout ce qu'elles ont vu jusque-là.

— C'est une merveille telle que la sultane de Stamboul ne la porte qu'aux occasions solennelles, dit Kiamil.

— Essaie-la, prie la servante, désireuse de donner une autre direction aux pensées de sa maîtresse.

Lentement, Marie se lève et, comme une statue inanimée, patiemment se laisse revêtir de la royale fourrure qui lui tombe jusqu'à terre. C'est de l'hermine doublée de zibeline noire. Ce vêtement, en harmonie avec sa taille haute et majes-

tueuse et son visage assombri, lui donne tout à fait l'aspect d'une souveraine d'Orient.

— Je remercie ton maître, dit-elle doucement.

Mais, quand Kiamil a quitté la chambre, elle rejette le manteau d'un mouvement véhément et va se prosterner devant l'image du Christ qui décore la muraille de sa chambre à coucher. Cachant son visage dans ses mains, elle fond en larmes.

*
* *

Des jours et des nuits avaient passés sans que le jeune Polonais eût revu la belle Comtesse. Un jour qu'il se trouvait encore occupé auprès des rosiers, une pierre vint tomber à ses pieds. Elle était fixée à un billet portant, en polonais, ces mots : « Attends-moi ce soir. »

Quand vint la nuit, l'esclave monta à la terrasse, se dissimula sous les platanes et attendit, le cœur palpitant, la divine maîtresse du sérail. En l'absence de la lune, les innombrables étoiles dont le ciel du Midi est parsemé, dardaient sur les jardins leur amicale lueur. Un féerique crépuscule remplissait l'espace, les roses et les myrthes exha-

laient leurs voluptueuses senteurs, les jets d'eau bruissaient et les rossignols chantaient dans tous les buissons.

Enfin, elle parut. Il l'entendit, au bas des terrasses, parler à son esclave, qui s'accroupit au bord du bassin, tandis que sa maîtresse gravit seule les degrés. Elle avait, sur ses épaules, la précieuse pelisse, et, plus comme parure que pour se voiler, une petite écharpe de gaze brodée d'argent enroulée comme un turban autour de ses cheveux.

Le jeune homme s'étant prosterné pour lui rendre l'hommage d'un esclave à sa maîtresse, elle sourit et, le relevant de sa froide et blanche main,

— Viens, ami, dit-elle, nous allons nous asseoir sous les arbres, nous raconter notre vie et parler de notre patrie.

Elle fit quelques pas dans l'ombre où une source fraîche s'échappait de la pierre blanche, et prit place sur le rebord du marbre, tandis que l'esclave s'étendait à ses pieds.

— Tu as été malade, maîtresse ? commença-t-il. Ils disent que tu as attrapé les fièvres dans les jardins, la nuit.

— C'est vrai.

— Ne vas-tu pas prendre froid de nouveau, sur ce marbre ?

— Je suis assise sur ma pelisse.

— Tes pieds touchent l'herbe humide, permets que je sois ton marchepied.

Elle sourit et, sans répondre, posa tranquillement ses pieds sur le jeune homme, comme s'il n'avait été là que pour cela.

Puis ils se mirent à causer, insouciants de leur situation, oublieux de leur entourage et du danger sans cesse menaçant.

Lui, parla de sa joyeuse enfance et de la maison de ses parents, des chasses à l'ours et des promenades en traîneau. Puis il commenta les dissensions des partis et la guerre contre la Russie.

Elle écoutait, profondément intéressée. Puis, elle-même décrivit le château de son père, où elle vivait libre, heureuse et sans souci ; la gaîté des nuits de Noël et les réjouissances de Pâques, auxquelles la noblesse accourait de vingt lieues ; elle dit le rôle décisif incombant à sa maison à la Cour et au Parlement ; puis, enfin, son enlèvement, à dix-huit ans, par les pillards cosaques qui la vendirent à des Tartares de la Crimée, et son ar-

rivée au harem de Kerim Gireïs, où elle s'attendait à être traitée en esclave et où, bientôt, elle régna sans conteste sur le Khan, fou d'amour, qui faisait de sa tête orgueilleuse un escabeau pour ses pieds.

— Tu l'aimes? demanda brusquement le jeune homme.

— Il y a eu des moments où je l'ai cru, répondit-elle après un instant de réflexion. Je l'eusse certainement aimé, s'il était venu me demander ma main chez mon père. Mais, ici, je n'ai pas le choix, je suis forcée d'être à lui et je le hais.

— Merci de cette parole! s'écria l'esclave avec véhémence.

— Et pourquoi?

— Parce que je t'aime.

Il dit ces mots en levant vers elle des yeux pleins de profonde adoration.

Elle se pencha sur lui et le contempla avec un silencieux bonheur.

— Oui, tu m'aimes, murmura-t-elle, je le sens, et ton amour est pour moi une divine consolation. Comme la vie nous change! Quand jadis les magnats me suppliaient à genoux de leur accorder ma main, je n'avais pour eux que du dédain. On me

disait orgueilleuse, cruelle. Et me voici reconnaissante à un esclave qu'un signe de moi peut vouer au supplice et à la mort la plus odieuse. je lui suis reconnaissante de ne pas me mépriser, moi, la prostituée, l'odalisque du Khan !

» M'aimes-tu vraiment ?

— Fais-moi mourir, et mon regard, en se brisant, se lèvera encore, chargé de gratitude, vers toi... Et toi, m'aimeras-tu ?

Elle sourit.

— Pas si vite, ami, dit-elle, sois satisfait, en attendant, que je te permette de rêver à moi et de m'aimer.

Rempli d'une silencieuse ivresse, il porta à ses lèvres le bord de la pelisse et, comme elle se levait pour partir, lui baisa le pied avec une impétueuse tendresse.

Depuis, elle revint chaque nuit. La vieille esclave veillait, en bas, auprès de la fontaine, et quand la triste bien-aimée gravissait lentement les terrasses, et qu'il voyait luire l'hermine éblouissante comme de la neige parmi les troncs obscurs, il lui semblait voir la lune ou plutôt le soleil se lever en pleine nuit, comme l'aube de son amour.

Un mois s'écoula. Un soir qu'il était humblement étendu à ses pieds,

— Tu ne m'as plus demandé si je t'aimais, commença-t-elle, je veux te répondre aujourd'hui, sans en être priée. Je t'aime.

— Tu m'aimes ?

Il l'enlaça de ses bras, et leurs lèvres, pour la première fois, s'unirent en un baiser qui semblait ne devoir plus prendre fin.

— Sais-tu, mon bien-aimé, reprit-elle avec une sombre gravité, que ce baiser t'a voué à la mort ? Je veux être à toi et te donner autant de bonheur que je pourrai ; mais l'heure viendra, où nous serons découverts, et où il te faudra payer ce bonheur de ton sang.

— J'y suis prêt de toute la joie de mon âme. Sans toi, la vie n'est qu'une mort. Je veux m'ensoleiller de tes faveurs comme d'une lumière céleste, et puis... que la nuit vienne, si Dieu veut.

— Prends-moi donc, dit-elle. J'accepte le don de ta vie comme prix de mon amour. Sois heureux entre mes bras, et, s'il le faut, meurs de mon amour !

Se penchant, elle l'attira avec une fougueuse tendresse, contre son sein qui, sous l'hermine, se souleva comme une vague brillante à la clarté de la lune.

*
* *

Aucun des habitants de l'Alhambra de Tauride ne remarqua le changement survenu dans la favorite. Seul, le regard aigu de la Géorgienne jalouse aperçut que l'ombre s'était évanouie du visage de Marie et que, parfois même, un sourire heureux l'éclairait. Par une sombre nuit d'orage, alors que le ciel, qu'aucune étoile n'éclairait était çà et là déchiré par la dure lueur des éclairs, Anaïd, couverte de voiles épais, se rendit dans les jardins pour épier les amants. Ce qu'elle vit parut à l'Orientale aveuglée de jalousie, la revanche si longtemps attendue. Le lendemain, lorsque le Khan vint au harem, Anaïd l'attira dans un bosquet de roses et lui glissa tout bas son sinistre secret. Kerim Gireïs ne prononça pas une parole. Il voulait voir par lui-même avant de sévir.

A l'ombre des hauts platanes, Marie reposait sur le cœur de son esclave, de son amant, lorsque, soudain, le Khan se trouva devant eux. Autour de lui, les eunuques et Anaïd, qui les conduisait.

Marie se leva avec la calme majesté du malheur et regarda, sans crainte, le Khan pâle comme un mort.

En un clin d'œil, les eunuques avaient terrassé l'esclave, et Kiamil, avec un ricanement bestial, se disposait à lui passer le mortel lacet autour du cou. Un signe du Khan l'arrêta.

— Misérable, dit-il en s'adressant au Polonais, ne sais-tu pas que quiconque voit le visage de la sultane, risque sa vie? Regarde la princesse. L'excès de son indignation ne trouve point de mots pour te condamner.

Puis, se tournant vers Marie, il poursuivit :

— Abandonne-moi la sentence, ma souveraine, et sois assurée que tu seras satisfaite.

— Invente des supplices comme il n'en est point, lui cria le jeune homme avec l'exaltation d'un amour sincère, fais-moi déchirer et mourir au milieu des tortures, tu ne peux rien pour m'enlever un bonheur que tu ne connaîtras jamais et dont l'existence ne t'est révélée que par de douloureux pressentiments.

— Tu m'oses railler, moi, ton maître? interrompit Kerim Gireïs, tandis que ses yeux s'enflammaient de colère, et il se mit à piétiner le

prisonnier que les eunuques avaient étendu à ses pieds.

Marie détourna la tête.

Le lendemain, le Khan se rendit dans le kiosque, avec ses femmes à une heure inusitée. Tandis que les puériles beautés, qui avaient revêtu leurs habits de fête pour le spectacle rare, attendaient, dans leurs caftans verts, rouges, bleus ou jaunes, bordés d'hermine ou de zibeline, sur de moelleux coussins, buvant du café, fumant et riant, Kerim Gireïs se tenait immobile et sombre au milieu d'elles, le regard menaçant fixé sur les nattes qui recouvraient le marbre du parquet.

— Où donc reste Marie? demanda-t-il enfin à Kiamil, qui se tenait également immobile comme une statue, auprès de la porte. Amène-la au péril de ta vie.

Le nègre disparut. Après quelques instants, la Comtesse entra. Elle était d'une pâleur mortelle et s'enveloppait, frissonnante, dans sa pelisse d'hermine. Le Khan alla au-devant d'elle, lui offrit la main et l'amena près de la grille, où elle s'assit.

— D'ici, tu verras tout parfaitement, dit-il d'une voix mate. Puis il frappa dans ses mains.

Dans la grande cour, que le regard embrassait

tout entière à travers le grillage doré, on avait dressé deux piquets très effilés du bout. La garde du corps du Khan formait, tout autour, un carré, le personnel du palais faisant demi-cercle derrière les soldats.

Sur un signe du Khan, les eunuques amenèrent le prisonnier, les chaînes aux pieds, les mains liées sur le dos. Ils le placèrent au centre du carré, le dénudèrent jusqu'aux hanches et l'attachèrent au piquet le plus court. Kiamil vérifia la solidité des chaînes, puis rejeta sa pelisse, s'arma d'un fouet à nœuds et se plaça derrière le condamné, tourné vers le kiosque.

Le Khan frappa dans ses mains. Aussitôt le noir démon se mit à brandir son fouet sur les épaules du condamné. Les coups tombaient drus, déchirant la chair avec une violence terrible. La princesse était assise, appuyée sur sa main, la joue collée contre le grillage et les yeux attachés sur le malheureux dont le sang se répandait en ruisseaux rouges sur la terre. Pendant longtemps, il se tut, puis il commença à prier et, enfin, à gémir tout bas.

Après environ cent coups, il tomba sans connaissance sur le sol. Les eunuques le ramassèrent

et le piquèrent avec des fers brûlants. Il revint à lui avec un râle étouffé. Kiamil leva les yeux vers le kiosque. Sur un signe du Khan, les eunuques s'emparèrent du condamné à demi mort et, en un instant, l'empalèrent selon la coutume d'Orient

— Te voilà vengée, dit le Khan à la princesse, avec une froide hauteur. Es-tu satisfaite ?

— Oui.

— C'est fini, partons, continua Kerim Gireïs.

— Non pas, il vit encore.

— Oh il peut vivre jusqu'à demain, fit la voix d'Anaïd en un éclat de rire. On ne meurt pas si vite sur le pal.

— Et si cela dure jusqu'à la nuit ? reprit le Khan d'un ton indifférent.

— Je passerai la nuit, fit-elle du ton décidé qui lui soumettait toujours à nouveau le despote de Crimée.

Anaïd quitta le kiosque en lançant un regard de triomphe à sa rivale. Les ravissantes enfants du harem la suivirent en riant, comme si elles venaient d'assister, dans un théâtre, à une comédie fort gaie. La cour s'évacua lentement.

C'était ennuyeux de regarder mourir un homme

qui n'était en somme qu'un esclave. Il ne resta que deux ennuques, faisant la garde, leur yatagan à la main.

Les heures s'écoulèrent une à une, Marie était toujours assise derrière le treillage, les yeux fixés sur le mourant, qui ne pouvait mourir et, de temps en temps, seulement, poussait un douloureux gémissement trahissant l'épouvantable torture.

Elle le regardait, immobile, les yeux secs, et parfois frissonnait en serrant sa pelisse plus étroitement autour de ses épaules.

Lorsque le soleil s'inclina sur les collines de Baktschisaraï, le Khan s'approchant de Marie, lui dit d'une voix tremblante :

— Descends vers lui, dans la cour, et donne-lui de l'eau.

Elle le regarda, surprise.

— Fais ce que je te dis, son supplice prendra fin.

— Comment cela ?

— Aussitôt que l'eau humectera ses lèvres, il mourra.

Marie se leva et descendit, accompagnée du Khan, lentement, à travers les jardins, le harem et le palais, jusqu'à la grande cour. Un enfant

nègre la suivait, portant une coupe. Elle la prit, puisa de l'eau à la fontaine jaillissante et s'approcha du pal avec vivacité.

— Tu meurs pour moi, dit-elle tout bas en langue polonaise, et moi je mourrai pour toi. Voici, je t'offre la mort.

Elle toucha de ses lèvres, le bord de la coupe, puis la tendit au condamné.

Il but.

Aussitôt l'agonie commença.

Marie se tint auprès du pal,avec une dignité qui en imposa même au sauvage despote, jusqu'à ce que son amant eût rendu le dernier soupir.

— Il est mort, dit l'un des nègres qui faisaient la garde.

— Dieu soit loué, il est mort, répéta Marie.

Elle fit deux pas et tomba sans .connaissance. Son front alla heurter les dalles et les teignit de sang.

*
* *

La même nuit, Marie fut prise d'une fièvre violente. Toute l'hermine dont son maître, qui l'aimait plus passionnément que jamais, la cou-

vrit, ne servit pas plus à la réchauffer, que l'art des docteurs venus de loin.

Elle restait étendue frissonnante, sous la blanche et chaude fourrure. Ses joues brûlaient. Ainsi que le Khan l'avait dit imprudemment, c'était une rose brisée, et, comme une rose, elle se fanait.

Avant que la lune ne fût redevenue pleine, elle mourut, le regard sur le crucifix, le nom du bien-aimé sur ses lèvres, le despote, pétrifié de douleur, à ses pieds.

Quelques instants avant qu'elle ne rendît l'âme, une hirondelle entra par la fenêtre ouverte et vola dans la chambre.

Le Khan montra du doigt, l'oiseau, qui plana un instant au-dessus de la couche, et dit, confiant dans la superstition orientale,

— Cela porte bonheur.

— Oui, dit-elle, il m'apporte le seul bonheur qu'il est pour moi sur terre, la mort.

Le premier sentiment du Khan, auprès de son cadavre, fut une rage contre celle dont la trahison avait amené ce malheur. Il fit coudre Anaïd, pieds et poings liés, dans un sac que l'on jeta à l'eau. Après cela, le maître s'effondra.

Il se passa du temps avant que sa morne douleur ne pût se résoudre en pleurs.

Il fit ensevelir la morte sur la plus haute terrasse du jardin et, sur sa tombe, éleva un beau mausolée à coupole ronde, surmontée d'un croissant et d'une croix. Du rocher, s'échappe une fontaine qui répand ses flots limpides dans un bassin de marbre.

Le Khan venait là chaque jour, perdu dans ses pensées, et pleurait. Le peuple appela cet endroit « la fontaine aux larmes ».

Le successeur de Kerim, Khan Sahim Gireïs, fut dépouillé de son empire par la Sémiramis du Nord, Catherine II de Russie, la Tauride devint une province russe, son dernier maître, souverain de l'île de Rhodes, fut exécuté sur l'ordre du Sultan.

*
* *

L'Alhambra de la Tauride est depuis longtemps en ruines. Les merveilleuses fontaines se taisent. Dans la prison détruite de la beauté, sous le plafond effondré, hulule le hibou et les serpents glissent, rapides, sur les dalles effritées. Seule,

sur la mystérieuse tombe de la merveilleuse étrangère, la fontaine aux larmes poursuit sa plainte éternellement triste et incomprise, et, sous les roses et les myrthes, le rossignol sanglote son immortel lamento d'amour.

LOUP ET LOUVE

(1192)

LOUP ET LOUVE

(1192)

D'amour la nature est telle qu'il
rend plus sage l'homme sage
et plus fol l'insensé...

« En l'an de grâce 1192, de nouvelles foules passèrent la mer pour aller délivrer le saint sépulcre. »

Ces mots, un moine pâle venait de les peindre dans un grand missel relié en parchemin, quand, par la fenêtre grillée de l'abbaye, montèrent des chants joyeux, accompagnés d'une guitare. Sur la route conduisant à Garcassonne, deux hommes richement vêtus et paraissant un chevalier armé suivi de son page, chevauchaient.

Le moine blanc essuya à son froc sa minuscule

plume de corbeau, la posa entre les feuillets d'un gigantesque in-folio et se dirigea vers l'embrasure de la fenêtre voûtée, pour jeter un coup d'œil au dehors. Il constata aussitôt que ce n'était point un seigneur qui passait aussi fièrement, mais un de ces manants que l'art du chant avait ennoblis et à qui la harpe et le luth ouvraient les hautes salles des demeures féodales et les appartements des dames, un troubadour et son musicien appelé jongleur. Le passant confirma l'impression du moine en se retournant sur sa selle, se dressant sur ses étriers et, saluant de la main le pâle ascète, lui lança un air de sa façon :

Celui-là est mort dont le cœur ne bat plus,
Vie sans amour n'offre que déplaisir.

Le moine regarda devant lui, rêveur, et suivit longtemps des yeux son chanteur, qui continuait sa route en riant, tandis que le jongleur, en un accès de junévile espièglerie, ajoutait quelques vers à l'improvisation de son maître, raillant à son tour le vénérable disciple de saint Benoît,

Tant que les cheveux sont encor bruns ou blonds,
Que le cœur bat vif et plein de confiance,
Il sied mal de faire le sage.

Bientôt, tous deux eurent disparu dans un nuage de poussière et le moine retourna à sa chronique. Une heure plus tard, nos hardis compagnons s'arrêtaient devant un carrefour et réfléchissaient.

— Il y a longtemps que je n'ai foulé ce sol, Guillaume, dit le plus élégant des deux, qui était aussi le plus âgé, à son compagnon de route, et pourtant je jurerais que c'est le chemin de droite qui conduit au Gabaret.

— Consultez votre cœur, repartit le plus jeune, dans le mélodieux idiome de la Provence. Vous serez sûr de ne point vous tromper.

— Que sais-tu de mon cœur? repartit le fier troubadour à son serviteur.

— Celui-ci ne se soucia pas de répondre, sinon par une chanson :

D'amour la nature est telle
Qu'il rend plus sage l'homme sage
Et plus fol l'insensé.

Le maître sourit et prit en silence le chemin qu'il avait indiqué. C'était un homme vigoureux, encore beau, d'une quarantaine d'années. Son noble visage, aux yeux ardant d'un feu sombre, était, selon la mode du temps, complètement

rasé. En revanche, il s'encadrait de luxuriantes boucles brunes, parmi lesquelles un fil d'argent brillait de place en place. Une coiffure légère couvrait son chef. Ses membres vigoureux étaient vêtus d'une longue tunique de velours bleu richement garni de fourrure grise, et serrée à la taille par une ceinture brodée d'or. La tunique laissait à peine entrevoir les pantalons collants, d'un jaune mat, et les pieds chaussés de souliers de cuir rouge à broderie d'or. Quant à Guillaume le jongleur, il se contentait d'un béret brun, d'un habit écourté, signe d'humble naissance, et d'un pantalon gris. Cependant le luth d'or qu'il portait à un ruban de soie bleue passé sur l'épaule, et l'épée qu'il avait, ainsi que son maître, au côté, lui prêtaient une certaine élégance chevaleresque.

La monture de chacun des cavaliers était chargée d'un porte-manteau contenant la garde-robe du troubadour et les cadeaux précieux qu'il rapportait de ses voyages.

Le jour commençait à baisser et les monts de Gabaret ne se révélaient encore que sous la forme de cônes et de cubes, lorsque les cavaliers s'engagèrent dans une gorge étroite et sombre. Soudain, un rire clair et sonore éclata au-dessus de leurs

têtes, parmi les branches de noisetiers couronnant les abruptes rochers. Ils levèrent les yeux, tout surpris, et aperçurent un homme pauvrement vêtu qui, se tenant les côtes, les saluait avec empressement.

— Vidal, cria-t-il tout à coup, fleuron de la couronne des troubadours, Peire Vidal, parangon de toute folie, comment te trouves-tu là ? Je te croyais gisant depuis longtemps en quelque camposanto italien, ton excentrique cerveau faisant sortir de terre des fleurs aussi folles et étranges que les bizarres inspirations qui t'en poussaient vivant.

— C'est toi, Faidit ? repartit le troubadour, et un sourire passa de l'un des coins de ses lèvres à l'autre.

— Oui, moi, Gauvelon Faidit ! cria l'homme d'en haut en frappant joyeusement dans ses mains. Quel revoir ! Mais nous allons descendre. Attends-nous.

Faidit disparut parmi les buissons, pour reparaître, accompagné d'une jolie, mais hardie jeune femme, à l'entrée de la gorge. Il secoua cordialement la main de son ancien ami.

— Et que devient-on, mon vieux ? demanda celui-ci.

— On parcourt le pays, comme tu vois, en servant le dieu Apollon selon ses forces, répondit Faidit. Et, grâce à celle-ci, poursuivit-il, en montrant sa compagne et en clignant de l'œil, on est réduit à la misère, ou plutôt à un baudet, lequel fait sentinelle là-haut auprès de notre campement.

— Oui, oui, plains-toi donc, fit en riant l'effrontée donzelle, qui lui lança un coup de poing pas trop doux, dans les côtes.

— Vois-tu, Vidal, elle s'entend à vous traiter comme il convient et, mieux que les dames, car elle n'a point l'humeur mauvaise. Elle ne maltraite pas, comme les autres, notre âme, rien que nos côtes.

— Qui est cette demoiselle ?

— Demoiselle ! Eh ! Eh ! Delphine, il attaque ton honneur, railla Faidit. Il s'imagine qu'une belle poupée comme toi peut, sans danger, traîner sur les routes de Provence. Tu sauras que Delphine est coureuse de grands chemins et gaie comme un oiseau des bois.

Un nouveau coup de poing forma l'accompagnement des paroles de Faidit, qui continua, sans s'interrompre :

— Tu te souviens qu'à l'instar de tout véritable

chevalier, j'avais choisi pour dame la blonde Marie de Ventadour, belle comme un doux clair de lune.

Elle accepta mon service et m'imposa les devoirs les plus rigoureux. Pendant sept ans, fidèle à mon vœu, je me tins comme un mendiant à la porte du paradis. Mais quel amant ne perd patience quand le supplice du renoncement se prolonge ? Je finis par exiger une preuve d'amour, la menaçant de me choisir un autre idéal. La ruse d'une amie de la belle Marie sut m'attirer dans ses filets. Elle fit de moi son vassal et, de nouveau, me laissa languir. Je m'en vengeai par des chansons. Mais mon infidélité à Marie me pesait sur le cœur. Je me croisai et partis en Terre sainte. A mon retour, je fis serment de renoncer à jamais au service des capricieuses et fantasques belles qui habitent des châteaux et ne sont fières et vertueuses que pour nous tourmenter, et j'engageai cette fille, rencontrée sur une route. Un moine nous maria à ciel ouvert. Eh bien ! je ne l'ai point regretté, car sous son corselet, bat un cœur joyeux et, sur son sein blanc, on repose aussi mollement que sur l'hermine des princesses.

— Et comment vivez-vous ?

— Nous parcourons le pays à cheval, à âne ou à pied. Si je gagne, en chantant, quelques oboles, mon amie m'aide à les dépenser. Alors elle met du velours et des fourrures comme une dame. En ce moment, elle court nu-pieds, comme tu vois, car nous en sommes redescendus à l'âne.

Delphine se mit à rire avec l'exubérance d'un enfant, découvrant deux superbes rangées de dents blanches.

— Et, où allez-vous à présent?

— Chez la généreuse suzeraine de Gabaret, fit Delphine avec vivacité, la belle Loba, la louve de Penautier. Nous accompagnez-vous?

— Chez Loba? répéta Vidal. Elle vit donc encore, toujours aussi fière sans doute et distante, aux côtés de son époux? J'avais l'intention de rendre visite à Gabaret, mais maintenant je change mon plan.

— Comment, tu la fuis? s'étonna Faidit. N'est-ce donc pas vrai, ce qu'on dit, que tu l'aimais quand elle était jeune fille?

— Si je l'aimais! et comment! soupira Vidal, tandis que dans ses yeux s'allumait une flamme inquiétante d'enthousiasme fanatique, lui donnant l'aspect d'un insensé. Je ne suis qu'un

simple fils de sacristain, mais avec la lyre dans mes armoiries, je trouvai bon accueil au château de son père. Comme toutes nos hautes et gracieuses dames nées pour commander, pleine d'ardeur pour les arts et les sciences, Loba fut de bonne heure avide de s'instruire. Elle eut d'abord pour maître un chapelain de Carcassonne, puis moi. Je lui enseignai la poésie et la musique, et elle, elle fut mon professeur d'amour. Mais, lorsque j'implorai grâce à ses pieds, elle refusa mes services et accepta la main du seigneur de Gabaret. Ce faisant, elle me brisa le cœur. Oh, elle était belle et sage et, si aimable ! Elancée et blanche comme un lys, avec des cheveux luisant comme l'or du soleil et des yeux sombres dont le regard pénétrant vous dardait au cœur des flèches mortelles, sous l'arc de ses sourcils noirs. Elle avait une manière si attirante de subjuguer et de faire de vous véritablement son esclave ! Mais, après, elle savait être cruelle, tout à fait comme une *louve*. Je m'essayai à l'oublier. Je quittai Penautier et mon pays, et me rendis en Italie où je produisis mes chansons à la cour des Monteferre, des Malaspine, des d'Este. Mais, dans mon cœur, l'amour continuait de brûler, l'amour de la louve féroce, comme une

lampe perpétuelle aux pieds de la madone. La nostalgie m'a ramené après de longues années, pour tenter ma fortune.

— Voilà qui tombe magnifiquement ! s'écria Delphine.

— Donc, tu viens avec nous, conclut Faidit. Je te dirai que la louve a beaucoup changé, depuis qu'elle est veuve.

— Loba est libre ?

— Certainement. Depuis qu'elle règne seule et sans contrôle à Gabaret, le fier château est devenu le paradis des troubadours. Une fête succède à l'autre, les prétendants affluent attirés par la réputation de beauté de la châtelaine, des seigneurs, des comtes, des princes ! Mais la louve ne les écoute point et, à tous les nobles chevaliers, préfère un pauvre chanteur.

— Un chanteur ! qui cela ? s'exclama Vidal troublé.

— Raimond. Tu ne le connais pas. C'est un jeune blanc-bec, Raimond de Miraval.

— Je l'étranglerai, le coquin ! cria Vidal qui, sautant de cheval, tira son épée et se mit à frapper de gauche et de droite les buissons, se démenant comme un forcené.

— Revenez à vous, fit Delphine en le saisissant résolument par le collet et en le secouant. Est-ce là le moyen de gagner les faveurs d'une grande dame?

Pendant ce temps, Guillaume le jongleur se mettait à chanter :

D'amour la nature est telle
Qu'il rend plus sage l'homme sage
Et plus fol l'insensé.

Finalement, l'amoureux forcené se laissa choir mélancoliquement sur une pierre et parut réfléchir.

— Allons, venez toujours, lui dit la truande. Je parlerai pour vous à la louve.

— Non, non, elle ne doit pas me reconnaître, décida Vidal. Nous allons tous nous déguiser, il ne manque pas de beaux habits dans mes sacs. Toi, Delphine, tu vas monter, solennellement parée, sur le cheval de mon jongleur, et toi, Faidit, enfourcheras le mien, vêtus de mes plus beaux atours. Je prendrai tes haillons et passerai, assis sur votre baudet, pour ton musicien.

— Et moi ? réclama le jongleur.

— Toi, coquin, tu resteras aux environs avec nos bagages, repartit son maître d'un ton de

commandement, et tu chanteras tes chansons, tes plus infâmes satires, aux bêtes de la forêt.

Ce disant, Vidal commença à changer de costume et à se teindre les cheveux. Guillaume l'aidait, tout en vocalisant, sans se lasser, sa chanson favorite :

D'amour la nature est telle
Qu'il rend plus sage l'homme sage
Et plus fol l'insensé.

*
* *

Le lendemain de grand matin, le troubadour Faidit, suivi de son étrange cortège, faisait son entrée au château de Gabaret. Le veilleur de la Tour, qui n'avait pas fini de cuver son vin de la nuit, commença par faire, selon son habitude, toutes sortes de difficultés, et discuta quelque temps avant de faire baisser le pont-levis. En avant, chevauchait Faidit, vêtu d'une longue tunique de velours rouge brodé d'or, qui lui descendait jusqu'aux pieds ne laissant entrevoir que peu de chose de son pantalon collant, rayé bleu et blanc. Sur sa tête, un béret à aigrette de diamant ornée d'une plume blanche, flottait au vent et

de ses épaules tombait un vaste manteau, bordé de fourrure de prix. Derrière lui, venait Delphine, qui s'était adroitement drapée une robe avec le manteau de soie bleue de Vidal et fait un manteau de sa tunique bordée de fourrure, en la serrant autour de sa taille à l'aide de la ceinture d'or. Sur sa chevelure noire, elle avait posé une toque de velours rouge, ornée d'une plume. Vidal les suivait, déguisé et grimé à en être méconnaissable, dans l'habit le plus minable de Faidit, enveloppé d'un manteau gris, le luth sur l'épaule, sur ses cheveux blanchis, un capuchon de moine en grossier feutre brun.

Le cortège passa le pont-levis et s'arrêta dans la cour du château, sous le tilleul énorme qui se dressait au centre. Tandis que Faidit descendait de sa monture en faisant résonner ses éperons, et la remettait aux mains de Vidal, celui-ci cherchait des yeux les fenêtres des appartements féminins reliés au donjon par un pont volant, dans l'espoir d'apercevoir la belle maîtresse de ces lieux.

Au même moment, de clairs et espiègles éclats de rire retentissaient dans la salle de bain du rez-de-chaussée.

Deux femmes, toutes les deux jolies et de belle humeur, s'ébattaient dans les flots tièdes et se taquinaient en remplissant d'eau le creux de leur main et en s'éclaboussant mutuellement la figure. Qui les eût surprises n'eût pas hésité un seul instant à désigner Loba. Seule, la louve de Penautier possédait cette taille élancée, à l'allure fière, et ces cheveux abondants se répandant comme des flammes sur ses épaules éblouissantes. Seule, elle avait ce regard séduisant et inquiétant tout à la fois.

L'autre jeune femme, aux boucles pâles, aux yeux bleus pleins d'espièglerie, était Diane Obilot, son amie. Elle aida la châtelaine à s'habiller, parée elle-même des seules feuilles de roses dont l'eau de la baignoire était jonchée et qui s'étaient fixées dans ses cheveux.

— Tu l'aimes réellement ? demanda Diane, en lui passant par-dessus la tête une tunique de velours rouge.

— Qui prétend cela ? repartit la louve en fronçant légèrement ses orgueilleux sourcils.

— Pourquoi alors le distingues-tu et places-tu, toi, la suzeraine de Gabaret, un pauvre troubadour au-dessus des chevaliers et des princes ?

— Comment te l'expliquer? Ceux-là seuls peuvent me comprendre qui, comme moi, ont grandi dans un monde de poésie. Mais je veux essayer. Une vieille ballade raconte qu'un jour le grand roi Alexandre en traversant une épaisse forêt, entendit de douces voix humaines, accompagnées de harpes et de luths. Le feuillage était si dense que le soleil n'y pouvait pénétrer et, dans l'ombre divine, voluptueuse, fleurissaient, arrosées de l'eau d'une source fraîche, des fleurs merveilleuses sur le gazon odorant. Alexandre dressa sa tente dans la forêt et chacun de ses compagnons trouva une compagne parmi les mystérieuses chanteuses. Il y eut des rires et des chants qui paraissaient ne jamais devoir prendre fin. Les belles contèrent à leurs amants qu'à chaque printemps s'ouvraient, dans l'ombre sainte de la mystique forêt, de grandes fleurs miraculeuses, et en s'ouvrant, mettaient au jour les plus belles filles de la terre. L'été se passa en un rêve et d'ineffables jouissances ; mais, quand vint l'automne, les jeunes femmes moururent, les fleurs se fanèrent, les arbres perdirent leur frondaison, les sources se tarirent et les oiseaux se turent. Alexandre et ses compagnons repartirent d'un cœur attristé.

Eh bien, toute femme est ainsi une fleur miraculeuse dont l'épanouissement est de courte durée, dont la vie et l'amour se flétrissent de bonne heure. Une chose peut la sauver et la rendre immortelle — le chant du poète — la poésie. Le luth accordé pour elle, honore la femme mieux que l'épée de chevalier brandie en son honneur, et, non seulement le chant est incomparablement plus efficace à répandre la gloire de sa beauté et de ses vertus, mais plus à même aussi, quand cela est nécessaire, de la défendre et la protéger.

— Ce dont mainte dame a grand besoin.

— Eh bien, oui, je ne le nie point, concéda Loba avec un fin sourire. J'ai fait usage de ma liberté et joui largement de ma jeunesse en fleur.

— Ce n'est pas là ce qu'on te reproche. Mais on te dit sans cœur, on accuse ta cruauté à attirer les hommes et à les séduire pour, ensuite, les laisser languir, ou leur imposer des épreuves qui sont de véritables affronts.

— Possible, s'écria la jeune femme en rejetant sa crinière d'un mouvement de défi. Mais qui donc leur commande de rechercher mes faveurs ? Seul, un loup peut prétendre à la louve. Mais qu'il sache bien que non seulement je suis cruelle

comme une louve, mais encore prudente comme un serpent. Dois-je te faire un aveu ? Il fut un temps où je voyais avec plaisir Peire Vidal, le troubadour. Je l'accueillais volontiers, mais j'accordai ma main au chevalier de Gabaret. J'étais alors jeune fille et sans expérience. Aujourd'hui, je suis femme et j'aime le vaillant et beau comte de Foix avec toute l'ardeur d'un cœur de femme déçu à qui l'on a volé son bonheur. Je l'aime comme, seule, la louve peut aimer. Mais le serpent est prudent, trop prudent pour ne point choisir Raimond le troubadour.

Diane secoua la tête d'un air de désapprobation.

— Tu ne comprends toujours pas pourquoi la noble suzeraine choisit un vil amant ? N'oublie pas que l'art ennoblit comme la vaillance. Ventadour était le fils d'un charbonnier, il trouva grâce devant Eléonore de Normandie. Je veux commander aux chants de Raimond comme à autant de vaisseaux et, de ses chants, je fustigerai, comme avec des lanières, jusqu'au sang, tous les railleurs qui oseraient m'approcher. Je renverserai mes ennemis et les blesserai au cœur, et, s'il le faut, je les tuerai, aussi vrai que je suis Loba, la louve.

Ses yeux sombres étincelèrent d'une diabolique lueur et son sein se souleva violemment.

Diane avait terminé la toilette de son amie et la sienne. Les formes souples de Loba se moulaient dans une chemise de soie blanche et une robe de soie bleue pâle, serrée fortement à la taille. Par-dessus, tombaient les plis d'une tunique de soie carmin doublée d'hermine princière et qui, relevée devant, laissait apercevoir l'ourlet de la robe. Tandis que les manches blanches de celle-ci renfermaient les beaux bras jusqu'aux poignets, celles, plus larges, de la tunique tombaient jusqu'à terre. Les petits pieds étaient chaussés de souliers pointus. La chevelure vermeille, séparée au milieu du front et retenue par un cercle en or repoussé, retombait en ondes brillantes le long de la nuque et du dos.

Diane était vêtue d'une robe de dessous verte et d'une tunique de même couleur, brodée d'or, et enveloppée d'un large manteau jaune doublé de fourrure blanche éblouissante.

Ses pâles cheveux étaient entrelacés d'un ruban rouge.

Ainsi les deux jeunes femmes, leurs robes traînantes gracieusement relevées dans leur main

droite, sortirent de la salle de bain se dirigeant vers le tilleul, où elles firent bienveillant accueil aux chanteurs inconnus.

Un joli page aux boucles claires enserrées d'un ruban rouge, apporta sur un plateau une coupe en verre de Venise artistement ornée et une cruche d'argent ciselé. Loba saisit la cruche, emplit la coupe, la porta à ses lèvres et la tendit à Faidit, qui la vida en l'honneur de la belle hôtesse du château de Gabaret.

Tandis que les dames prenaient place sur les sièges de gazon qu'ombrageaient les branches de l'arbre hospitalier, le troubadour se fit donner le luth, l'accorda et entonna un lai à la louange des femmes. Les serviteurs occupés dans la cour, interrompirent leurs travaux pour écouter. Pendant ce temps, Peire Vidal s'approchant de la truande, lui glissait à l'oreille :

— Regardez donc, Delphine, n'est-elle pas toujours la plus belle, créée pour commander aux hommes et pour inspirer les poètes? Sa chevelure ne coule-t-elle pas comme de la lumière? Sa taille est mince comme celle d'une fourmi, ses lèvres sont plus rouges que la flamme, plus parfumées que l'ambroisie.

Delphine fit la grimace, mais l'amoureux, dans sa folie d'amour, ne le vit point.

— Avez-vous vu, poursuivit-il, avez-vous vu, comme elle buvait le rouge suc de la vigne, la claire liqueur couler le long de son gosier ?

— Je n'ai rien vu du tout, dit brusquement la truande offensée. Je n'ai rien vu, Vidal, sinon que vous êtes un incurable fou et ne mériterez aucune pitié lorsque l'impitoyable et sauvage louve vous tiendra dans ses griffes.

— Qu'elle m'arrache le cœur et les entrailles, murmura Vidal, je chanterai quand même sa louange. Mais, d'abord, il me faut étrangler Raimond.

*
* *

Dans le courant de la journée, de nouveaux hôtes se présentèrent au château et furent salués, du haut du donjon, par le son joyeux des trompettes. Quelques-uns venaient des environs, d'autres, de lointains pays, pour assister à une série de fêtes auxquelles la belle et inventive Loba les avait conviés. Il vint de gracieuses dames portés par leurs hommes liges dans des litières, ou montées sur des

palefrois richement harnachés ; de hardis chevaliers et des troubadours experts en l'art du chant. Parmi les seigneurs, le premier rang appartenait sans contredit au comte de Foix, tant par sa naissance et sa fortune, que par ses avantages personnels. A peine eut-il pénétré dans le petit appartement qui lui avait été assigné dans le donjon, et se fut-il débarrassé, avec l'aide de son écuyer, de la poussière de la route, qu'il envoya un messager à la châtelaine, la priant de le recevoir.

Loba l'avait épié par la fenêtre de sa chambre à coucher, serrant nerveusement le rideau qui la cachait, le visage enflammé et les genoux tremblants. Mais, à sa requête d'être admis à lui rendre hommages, elle refusa net. Le Comte, dépité, tapa du pied avec une telle violence que ses éperons, son épée et son armure résonnèrent. Au bout d'une heure, cependant, s'étant fait annoncer pour la deuxième fois, il reçut une réponse favorable. La louve était seule dans sa chambre à coucher, assise sur un banc de bois sculpté recouvert d'un coussin moelleux, les pieds posés sur une peau de loup aux poils ébouriffés, et tournant le dos. Le Comte s'arrêta un instant sous la portière artistement drapée, mais la cruelle ne fit pas mine de se

retourner. Il s'approcha et mit un genou à terre.

La petite fenêtre couverte d'un opaque rideau ne laissait filtrer qu'un filet de lumière, et un mystérieux crépuscule régnait dans la chambre. Seuls, les rouges reflets de la robe de velours et des cheveux ardents jetaient un éclair dans la pénombre, et l'hermine, caressant la nuque et les mains de la jeune femme, brillait comme la lune.

— C'est encore vous ? commença Loba d'un ton trahissant plus de contrariété que de plaisir.

— Ne vous en fâchez pas, ma belle châtelaine, repartit le chevalier. Il m'est impossible de rester loin de vous plus longtemps. Vous savez...

— Que vous m'aimez, noble Comte, interrompit la louve en laissant jouer ses doigts nacrés avec l'hermine de sa robe. Et puis après ? serait-ce un mérite ?

— Non, Madame, loin de moi la pensée de fonder sur ce fait des prétentions et des droits. Je viens en suppliant demander l'aumône de votre faveur, une miette du riche festin de votre grâce.

La louve tressaillit, mais se contint.

— Donc, vous désirez ?...

— Porter vos couleurs au tournoi et combattre en votre honneur, comme votre chevalier, votre

vassal, votre esclave. Ne le suis-je pas déjà, en dépit de votre volonté et de la mienne ? Votre beauté m'a mis à votre service à jamais. Je ne veux être que votre chose, votre bien, un valet qu'il vous est loisible de vendre, de donner, voire même de tuer, si cela vous plaît. Je ne veux obéir qu'à vous et être heureux quand vous condescendrez à me donner des ordres ou à me maltraiter pour vous passer le temps.

Loba avait fixé ses yeux sombres sur la peau de loup à ses pieds. Foix attendait en silence sa réponse. Enfin, elle se décida à le regarder, et croisant les bras sur sa poitrine, elle dit :

— Je ne vous aime point, je ne vous aimerai jamais. Si, malgré cela, vous voulez être mon champion, n'ayant aucune raison de refuser les services d'un aussi noble seigneur, je vous agrée.

— Merci, ma souveraine, merci mille fois, s'écria le Comte en extase.

— Bien entendu, comme vassal, compléta-t-elle avec vivacité, ne l'oubliez point, comme un esclave obéissant sans réplique, muet. Vous considérez cela comme une grande faveur ?

— Pour moi, la plus grande, murmura le Comte. Et vous me permettez d'arborer vos couleurs ?

— Non, décida-t-elle d'un ton qui ne souffrait point de réplique, personne ne doit savoir que j'ai agréé votre service, vous devez vous soumettre à cette condition.

— Comme en toute chose.

— Bien. Je vous arme mon chevalier et mon esclave, prononça la louve avec une certaine solennité en ôtant, d'un geste rapide, son gant dont elle frappa légèrement la joue du Comte. Puis, elle lui tendit la main.

— Baisez-la, dit-elle, elle vous conduira désormais, et, même, vous châtiera, quand cela sera nécessaire.

Foix pressa la petite main aux doigts aristocratiques, sur ses lèvres et jura fidélité et obéissance.

— Prenez ceci comme gage que vous m'appartenez, ajouta la fière et belle femme en offrant son gant au chevalier à genoux, qui le baisa avec ferveur et le cacha sous sa tunique.

L'arrivée des seigneurs de Blacas et de Coucy mit fin au tête-à-tête.

Bientôt, le son des trompettes convia la noble assemblée au déjeuner dressé dans la grande salle, magnifiquemment décorée pour la circonstance.

Après le repas, les seigneurs allèrent en hâte s'armer pour le tournoi, et les dames, vêtues de couleurs claires, des manteaux garnis de précieuses fourrures sur les épaules et les cheveux couronnés de fleurs odorantes, prirent place sur la tribune élevée dans la cour intérieure du château, pendant que les hérauts délimitaient le champ clos en enfonçant leurs lances dans le terrain mou et les reliant par des cordes. Les nobles juges de la lutte, de vieux chevaliers à barbe et à cheveux gris, avaient leur place sur une estrade réservée, recouverte de tapis. Au son des trompettes annonçant les divers champions, ceux-ci pénétraient dans la lice suivis de leurs pages et écuyers, et en faisaient le tour pour saluer les dames.

Le comte de Foix fut le premier à passer la barrière. Les hérauts lui adressèrent les questions d'usage, examinèrent son écusson et, finalement le déclarèrent sans tache, ayant servi fidèlement, l'Eglise et son pays, protégé les malheureux et témoigné aux dames le respect et l'amour qui leur sont dûs.

Foix, dont le destrier portait un long manteau brodé à ses armes, qui descendait presque à terre, ne laissant entrevoir que la tête et les jambes

de l'animal, était lui-même vêtu d'une tunique blanche armoriée, et bordée de précieuse fourrure. Son bouclier et son casque étaient ornés d'un panache flottant, et sa lance, d'une oriflamme à ses couleurs. Fièrement, il se dressa sur ses étriers et provoqua les chevaliers présents en l'honneur de sa dame, qu'il n'osait nommer, bien qu'elle fût noble et sans tache et la plus belle et glorieuse du monde.

Loba ne trahit, par aucun signe, son émotion ; les dames autour d'elles chuchotaient et se penchaient, appelant leurs chevaliers servants et les engageant à relever l'affront qu'on venait de leur infliger.

Après que tous les autres champions eussent soutenu l'épreuve de l'examen, le tournoi commença.

Le seigneur de Blacas attaqua Foix le premier. Les trompettes sonnèrent et les chevaliers bondirent. Ils tenaient de la main droite une lance se terminant par trois pointes émoussées. Au premier choc, Foix souleva son adversaire hors de selle, et fut déclaré vainqueur. Aimeric de Castillon lui succéda et brisa sa lance, selon toutes les règles, contre le casque du Comte, sans que

celui-ci en fût désarçonné ; mais, perdant pied lui-même, il se trouva renversé.

Montluçon soutint le premier choc ; au second, il vola, à la surprise de tous et à la grande douleur de sa dame qui se voila la face, à dix pas, dans le sable.

Le jeune et fougueux Ventadour arriva en tempête, saluant au passage sa dame, la blonde Alice de Montpellier, et fondit avec une telle impétuosité sur le Comte, que sa lance vola en éclat et que lui-même, par la force du contre-coup, fut culbuté, avec son coursier. Un nuage de poussière tourbillonna, les dames poussèrent des cris et les pages accoururent, pour retirer le vaincu de dessous son cheval et l'emporter hors de la lice.

Le sire de Coucy eut moins de chance encore. Il manqua son adversaire, fut honni par les dames et condamné à l'amende. Le reste des chevaliers ne furent pas plus heureux. Foix les terrassa les uns après les autres. Un seul tint bon, c'était le Prince d'Orange. Les deux lances se brisèrent simultanément, celle du Prince contre la cotte du Comte, celle du Comte contre le bouclier du Prince. Une fanfare acclama le coup, qui faisait honneur à tous deux. Finalement, Foix, le triomphateur,

s'avança, au son des trompettes, jusqu'à la tribune des dames, descendit de cheval et reçut, à genoux, de la main de Loba, le prix consistant en un anneau d'or orné de joyaux et en une couronne de roses qu'elle lui posa sur le front.

Raimond de Miraval, le troubadour, qui se tenait à proximité de la tribune et dont le jeune et frais visage avait suivi le tournoi avec un sourire ironique, remarqua alors, seulement, le gant que le comte portait, ainsi qu'une amulette à sa poitrine. Poussé par un soupçon jaloux, il passa en revue la phalange des dames et aperçut la main dégantée de Loba. Le sang monta, révélateur, aux joues de la jeune femme, sous ce regard qu'elle intercepta au passage, puis elle pâlit jusqu'à ses lèvres. Mais la louve retrouva vite son sang-froid et sa bonne humeur.

— Nobles seigneurs, dit-elle, après vous être si vaillamment mesurés en champ clos, nous vous convions à une lutte plus dangereuse encore.

Dame Vénus en personne vous provoque au combat, et vous attend sur la pelouse, au pied du château.

Les seigneurs coururent avec empressement se défaire de leurs lourdes armures et, bientôt, mon-

tés sur des chevaux parés, eux-mêmes vêtus d'habits de fête multicolores et la tête ornée de couronnes de fleurs, passèrent en longue file le pont-levis et descendirent le talus. Sur le terrain où aboutissait le sentier, se dressait une légère construction en bois, tendue de tapis. Sur le toit plat entouré de créneaux, se tenaient les dames, toutes vêtues de soie rose et couronnées de fleurs. Seule, dame Vénus représentée par la louve, était vêtue de soie blanche ornée d'hermine royale et parsemée du haut en bas de roses fraîches gracieusement fixées par des fils d'or.

Sur sa tête brillait une couronne en or d'où s'échappaient des roses fleuries ; elle tenait à la main un arc et des flèches. Ses compagnes avaient auprès d'elles de grandes corbeilles à couvercle fermé.

Les chevaliers saluèrent, ainsi qu'il convenait, la belle garnison du château-fort et s'avancèrent à l'attaque. Une partie, commandée par Foix, resta en selle et tenta d'enfoncer la porte du château de Vénus à l'aide de leurs lances et de massues, tandis que les autres, descendus de cheval, grimpaient sur les épaules les uns des autres pour essayer d'escalader le mur. Des rires exubérants,

des appels, des cris de joie et de combat accompagnaient chaque tentative. Les dames inondaient les assaillants du contenu de leurs corbeilles consistant en fruits, gâteaux, fleurs, boules de farine et en flacons remplis d'essences odorantes, et Loba décochait ses flèches pointues, peu dangereuses mais pourtant sensibles, avec une cruelle sûreté.

Foix lui servait de cible de prédilection, cinq flèches déjà l'avaient atteint, et le sang rouge ruisselait de son front sur sa tunique blanche brodée d'or.

Déjà les créneaux étaient atteints, déjà les dames, se rendant aux vainqueurs, capitulaient sous les baisers, lorsque la porte s'ouvrit et Dame Vénus bondit à cheval, suivie d'une troupe d'amazones, à l'encontre de Foix et de ses hommes. Les guerrières les attaquaient et se défendaient avec des branches de roses, et furent bientôt entourées. Le vaillant Foix prit dame Vénus dans ses bras, la souleva de selle et l'emporta vers le château. Tandis que les pans de sa robe flottaient comme des ailes d'ange, les bras moelleux de la louve s'enlacèrent au cou du vainqueur et leurs lèvres s'unirent en un brûlant baiser.

*
* *

C'était une fraîche matinée d'été. Dans les jardins humides de roses, le jet d'eau bruissait gaîment sous une haute charmille formée de rosiers grimpants et de vignes, et les pinsons gazouillaient, joyeux, sur les branches du vieux hêtre qui dressait sa majestueuse couronne jusqu'aux fenêtres de Loba. Vidal, toujours déguisé en vieux jongleur, était resté toute la nuit accroupi sous les fenêtres de l'aimée, contemplant sans se lasser le reflet de sa lampe dont la rouge lueur filtrait, à travers la fente des volets, sur le gazon vert. Enfin, il se leva en soupirant, bâta l'âne de Faidit et l'amena dans la cour. Delphine, qui le regardait faire de sa fenêtre, lui fit signe d'approcher ; mais il secoua la tête avec un air de triste résignation et quitta, emmenant l'âne par la bride, le domaine de la louve.

Une autre personne encore, assistait avec un sourire ironique à ce départ. C'était Raimond le troubadour, qui descendait l'escalier extérieur du donjon. Mais, bientôt, la vue de la truande et de

son impudente beauté attira et retint son attention, et il enjamba les marches, afin de lui parler.

— Moi aussi, lui dit-il, je vais bientôt partir, à l'instar du jongleur et de son âne, avec la différence qu'en moi poète et âne ne feront qu'un.

— Comment cela ? interrogea Delphine, en poussant davantage le volet de sa fenêtre et en montrant les rangées blanches de ses dents.

— Ma dame m'a trompé, elle a joué avec moi un jeu infâme.

— Loba ?

— Elle a donné son gant au comte de Foix, comme gagne d'amour. Il est secrètement à son service, et, à l'assaut du fort de Vénus, elle s'est laissée prendre et embrasser par lui.

— Quel crime ! railla la truande.

— Je quitte aujourd'hui même le château, poursuivit le poète, mais ce ne sera pas pour son plaisir. Mes vers ne sont pas émoussés comme leurs lances de tournois, et me vengeront de l'infidèle.

— Je sais un châtiment bien meilleur, insinua Delphine.

— Lequel ?

— Rester ici, faire semblant de ne rien voir de

sa trahison, et, devant elle, vouer vos services et votre luth à une autre beauté.

» Vous atteindrez son amour-propre d'une manière bien plus sensible.

— Vous êtes femme et partant plus maligne que l'homme le plus malin, répliqua Raimond. Je ferai comme vous l'avez dit; maintenant que tout repose, laissez-moi pénétrer dans votre chambre.

— Non, répondit la truande d'un ton sec, en refermant brusquement son volet.

Raimond partit d'un éclat de rire et s'assit sur le banc de gazon sous le tilleul. Il y attendait Loba, espérant lui parler quand elle se rendrait au bain, et se faisait passer le temps en composant sur elle un poème satirique. Peu à peu, le château sortit du sommeil; les valets conduisirent les chevaux à l'abreuvoir; le chapelain, suivi de deux pages, se rendit à la chapelle pour y célébrer la messe; les servantes s'occupèrent à préparer le bain de leur maîtresse. Enfin, celle-ci parut, cette fois sans son amie, et s'approcha de Raimond pour lui souhaiter le bonjour.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle. Hier on ne vous a aperçu que de loin.

Raimond s'était résolu à agir avec prudence et à

paraître indifférent ; mais, quand son regard rencontra les yeux sombres et énigmatiques de la châtelaine qu'il aimait si ardemment, toute sa raison s'évanouit ; il saisit vivement les mains de la jeune femme et lui parla avec une fiévreuse impatience.

— Nous avons un compte à régler, ma suzeraine, et cela tout de suite.

Loba sourit.

— Je ne serai pas plus longtemps votre jouet, poursuivit le troubadour. Depuis cinq ans, je vous sers comme un valet, je vous aime comme un forcené, je vous célèbre comme une déesse, et quelle a été ma récompense, durant ces cinq années ? Un baiser, un seul et unique baiser.

— Un baiser, c'est beaucoup, railla la louve.

— Y songiez-vous quand, hier, le comte de Foix baisait vos lèvres rouges ?

— C'était un jeu.

— Il me semble que le jeu se fait plutôt avec moi, reprit Raimond avec amertume. C'est de moi que vous vous jouez et c'est sérieusement que vous aimez le comte.

Les joues de Loba s'empourprèrent, trahissant ses sentiments.

— Oui, vous l'aimez, votre trouble confirme mes soupçons.

— Et quand cela serait ? dit-elle avec fierté.

— Vous ne deviez pas accepter mes services et éveiller une espérance que vous ne pouviez satisfaire.

— Vous en parlez avec assurance.

— Et j'agirai de même. Adieu, orgueilleuse dame, je m'en retourne dans le vaste monde, mais vous aurez de mes nouvelles.

Loba penchait sa belle tête de plus en plus bas. Elle réfléchissait.

— Et si je vous ordonnais de rester ? émit-elle à voix basse.

Raimond ne répondit point.

— Si je vous disais que je vais récompenser votre fidélité, vos services ?

— Comment cela ?

— Restez ici, Raimond, acheva la louve en évitant de lever les yeux sur son adorateur offensé, ce soir, quand je me serai retirée, présentez-vous sous mes fenêtres, au jardin des fleurs.

Sans attendre la réponse, elle se leva et entra dans la salle de bain.

Pendant toute cette journée, le Comte ne fut

point reçu par Loba. Vers le soir, seulement, il fut admis à pénétrer dans son appartement et ne trouva point l'accueil auquel il s'attendait, mais un regard sombre et une mine renfrognée.

Pourtant, la louve n'en voulait qu'à son propre cœur, qui aimait, malgré elle, le jeune et beau héros, et s'interdisait cet amour comme une dangereuse imprudence. Pour éviter toute explication, elle proposa une partie d'échecs.

Pendant qu'ils étaient assis l'un en face de l'autre dans l'embrasure de la fenêtre, de lourdes tentures les isolant de tout le reste du monde, et que les jolis doigts de la louve en posant ou prenant les pièces, atteignaient du même coup la plaie douloureuse de son cœur, Foix pencha vers elle sa belle tête, encadrée de boucles flottantes d'où s'échappaient de doux parfums enivrants, par dessus l'échiquier, et murmura tout bas :

— Vous m'avez ensorcelé hier, belle Comtesse, oui, tout à fait empoisonné de vos lèvres.

— En ce cas, on ne vous permettra plus de les baiser, repartit la louve en prenant une pièce.

— Rappelez-vous le mot du poète :

Douce bouche, couleur de rose,
Viens et m'apporte guérison !

Loba haussa les épaules.

— Et qui vous dit que je veux être votre médecin ?

Elle prit une nouvelle pièce.

— Doutez-vous de mon dévouement, de mon ardeur à vous servir ?

— Peut-être.

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Echec et mat, cria la jeune femme avec toute la joie d'une chasseresse cruelle qui a réussi à circonvenir sa proie.

— En effet, murmura Foix, je suis perdu et livré à merci entre vos mains.

— Bien, fit la louve en saisissant cette occasion de se défaire de l'homme aimé dont elle ne voulait point exaucer les vœux, en le bannissant de sa présence. Vous savez que je passe pour belle.

— On vous donne le prix sur toutes les autres femmes.

— Je veux bien le croire, mais je désire toucher le prix en toute réalité.

» Quand les déesses se disputèrent, elles élurent Pâris, prince de Troie, pour juge, et Pâris offrit la pomme à dame Vénus, en signe de victoire. Apportez-moi la pomme et je croirai à votre amour.

— Vous raillez ?

— Cueillez-moi la lune au ciel et je ferai plus, je vous aimerai, poursuivit Loba. Apportez-moi les clés saintes du Graal, de la montagne du Montsalvat, et je serai à vous.

— Vous demandez l'impossible, soupira Foix. Vous ne voulez donc qu'une chose, me refuser la lumière de votre regard ?

— Eh bien, je vous demanderai le possible, fit la louve avec vivacité, une épreuve qu'un vaillant comme vous pourra bien soutenir. Armez-vous de la croix, allez en Terre sainte et délivrez le Saint-Sépulcre des mains des infidèles. Alors je serai vôtre. Pas un mot d'amour avant ; je vous défends même de soupirer en ma présence ou de fixer les yeux sur moi plus souvent que sur n'importe quelle autre dame.

— Vous êtes cruelle, Loba.

— Je suis cruelle parce que je ne vous aime pas,

dit-elle avec une froide hauteur. Vous oubliez que vous êtes mon bien. Cruelle? Et que diriez-vous si, étant ma propriété, je vous donnais ? Si, prenant au mot vos fastueux serments, je faisais de vous l'esclave de l'homme que j'aime? Allez, en dépit de vos prouesses au tournoi, vous n'êtes pas homme à épouser la louve de Penautier. Allez!

Foix devenu pâle comme un mort, balbutia quelque chose qu'il ne comprit pas lui-même.

— Sortez, commanda la châtelaine une fois de plus.

Le malheureux chevalier s'inclina en silence et sortit lentement, espérant toujours qu'elle le rappellerait. Il descendit de même l'escalier, mais elle ne l'appela point, et sa fenêtre demeura fermée alors même qu'il monta en selle et quitta le château, suivi de ses pages et écuyers.

Longtemps, Loba resta assise dans l'embrasure de la fenêtre, la tête appuyée sur sa main et perdue dans ses réflexions.

La nuit vint. La faucille lunaire apparut derrière de petits nuages blancs et éclaira le jardin. Traversant la fente du volet, un rayon tomba sur le visage décoloré de la jeune femme. D'en bas,

montait l'haleine enivrante des roses. Le hêtre, de temps à autre, mugissait puissamment, accompagnant le bruissement du jet d'eau et le rossignol sanglotant dans les buissons. Soudain, un vent passa dans les branches du hêtre, comme si une violente tempête allait en éparpiller toutes les feuilles, et il sembla que le vieil arbre frappait de ses branches contre le volet, qui rendit un son sourd.

La louve ouvrit. Le gracieux et hardi visage de Raimond parut à la fenêtre.

— Vencz, chuchota-t-elle.

Le troubadour voulut passer par la fenêtre, elle était trop petite.

— Ne vous êtes vous pas encore assez moquée de moi ? s'écria-t-il.

— Prenez patience, reprit-elle, si vous ne pouvez entrer, c'est moi qui irai à vous.

Elle referma le volet et le troubadour descendit de l'arbre. Au bout de peu d'instants, il vit la robe bordée d'hermine de la châtelaine briller derrière le treillis des vignes. Ses pas, comme irrités, crissaient sur le sable. Elle le salua d'un rapide baiser et l'entraîna sous la charmille.

Nul ne la vit, nul ne l'entendit. Seule, la lune,

qui louchait à travers les feuilles de vigne et de rosier, la surprit en effleurant de la changeante lueur de ses rayons d'argent le jet d'eau écumant et l'hermine éblouissante.

Autour des lourdes murailles, régnait un silence profond et, parmi les rosiers, le rossignol chantait son doux chant nuptial.

*
* *

Les hôtes de la châtelaine de Gabaret venaient de prendre le déjeuner en commun et, en hâte, descendaient les marches du perron menant à la cour, où les chevaux piaffaient impatients et, de temps à autre, poussaient des hennissements joyeux.

Une troupe de valets avaient précédé l'assemblée à la prairie, but de la promenade, pour y attendre la noble société avec un beau goûter.

Les cavaliers aidèrent galamment les dames à descendre de leurs gracieux palefrois, puis tout le monde se rendit en procession brillante, à travers les prés diaprés, dans la forêt mugissante. Ils suivirent un étroit sentier, plaisantant et devisant, écoutant çà et là le bruit monotone du pic ta-

pant les troncs d'arbre de son bec, ou le cri mélancolique du butor. Quand les branches barraient la route, Loba qui chevauchait en tête, les cassait et les jetait en plaisantant à la figure de son troubadour, lequel les rejetait à quelque autre derrière lui, et rires et facéties se propageaient jusqu'au bout du cortège. Parfois, on apercevait sur un tronc obscur, un petit écureuil rouge toisant de ses yeux noirs étincelants les hôtes inusités. Des aigles planaient dans les airs et quand une légère brise se soulevait, froissant les cimes des pins, des hêtres et des chênes, une odeur réconfortante de résine se répandait ; de l'herbe verte et mouvante, montait comme un arome d'encens.

Vers midi, on atteignit la clairière entourée de la muraille verdoyante des arbres et recouverte d'un tapis de hautes herbes que paraient de broderie les fleurs multicolores, formant une salle idéale sous la coupole de saphir.

Au bout de la clairière, les valets de Loba avaient dressé une immense tente en toile verte, dont la nuance s'appareillait à la couleur de la forêt. Des cordes vertes retenaient ce toit aérien à de petits piquets enfoncés dans le sol, tandis qu'à la clé de

voûte, un aigle d'or aux ailes éployées paraissait tenir dans ses serres les plis de la toile. L'intérieur de la tente était jonché de verdure et de fleurs, et, le long des parois, de moelleux coussins s'étalaient sur des tapis, en forme de divans.

Seigneurs et dames descendirent de leurs montures qu'ils remirent aux mains des écuyers, qui les emmenèrent, tandis que la joyeuse société se dispersait dans les taillis par couples, ainsi que le permettait l'usage. Ceux qui eurent la chance de rencontrer une source, s'y installèrent, cueillant des fleurs et puisant de l'eau dans le creux de leurs mains, bavardant et faisant la cour ou se la laissant faire.

D'autres se contentaient d'un tronc d'arbre moussu, qu'ils partageaient avec les fourmis empressées et les lézards à reflets verts. D'autres encore, cherchaient l'ombre sous les buissons de mûres sauvages, ou se balançaient sur quelque branche de sapin courbée à terre par l'orage.

Quand on se fut retrouvé sous la tente fraîche où un abondant repas était servi, on but à la gloire des dames, en des coupes d'or. Puis on prit place sur les coussins, et ceux qui ne préféraient pas rêver ou écouter, contaient quelque nouvelle es-

piègle et pimentée, dans la manière de celles qu'a rassemblées Boccace dans le *Decaméron*, chantaient un lai ou jouaient un air favori. Finalement, Diane d'Obilot proposa de danser. Les dames choisirent leurs cavaliers, des couples se formèrent et, se tenant les mains, organisèrent une ronde qui occupa la clairière presque en entier.

Raimond, qui évitait Loba autant que cela lui était possible, tenait le luth, Faidit la viole et le jongleur de Raimond, Vadriquet, la harpe. Toute l'assemblée chanta les paroles d'après la mélodie et, après avoir tourné en rond, se divisa en couples. La ronde, se reformant, ondula en figures diverses, autour de la prairie. C'était plutôt un gracieux balancement et des pas marchés, que des bonds et un tourbillonnement, qu'on ne voyait guère alors que sous les arbres villageois.

Loba dansait avec le comte Godefroy de Roussillon, sans perdre de vue un seul instant Raimond. Elle remarqua qu'il s'approchait aussi souvent que l'occasion s'en présentait, de Diane d'Obilot, sans s'interrompre de jouer et que, tout en suivant la mesure et dansant follement, il lui glissait à voix basse des paroles qu'elle accueillait d'un sourire encourageant.

A l'aube, au premier chant de l'alouette, il avait pris congé de la louve, enivré, en apparence, du bonheur de nommer sienne la plus belle des femmes. Et maintenant, il évitait de lui parler, voire même de la regarder, et recherchait ostensiblement une autre dame, sa meilleure amie !

Loba en fut d'abord surprise, puis indignée, son orgueil indompté se rebiffa sous l'affront. Les autres spectateurs avaient remarqué, comme elle, l'étrange conduite du troubadour, la louve se sentait observée par cent regards curieux, peut-être ironiques, et se trouva au plus haut point blessée, et provoquée de manière humiliante. Elle tremblait de rage, mais sut se contenir et cueillir des roses là où sa main eût préféré prendre un poignard et verser du sang.

Ce qui l'irritait le plus était de ne rien comprendre au changement de Raimond.

Peu d'heures auparavant, il était esclave à ses pieds ; il la dédaignait à présent, comme une servante. C'en était trop pour le sang bouillant de la louve. Brusquement, elle sortit de la ronde et, selon la mode du temps, se mit à cueillir des fleurs et à les tresser en couronne. Aussitôt, seigneurs et dames suivirent son exemple ; mais elle, plus

alerte que tous, poussée par le désir de se venger ouvertement de l'affront, se sentait des ailes aux doigts. En quelques minutes, elle avait terminé sa couronne et s'approcha de Raimond qui, s'inclinant avec un sourire moitié confus moitié moqueur, s'attendait à recevoir l'hommage. Mais Loba, le toisant, marcha droit à Roussillon et posa sur ses longues boucles noires, la magnifique couronne. Le jeune homme, ravi, mit un genou en terre et baisa, reconnaissant, l'ourlet éblouissant de sa robe.

Tous les yeux se tournèrent vers Raimond dont les lèvres avaient pâli. Mais il reprit contenance et, fredonnant un air gai, continua de tresser la guirlande commmencée.

Déjà, toutes les jeunes dames avaient paré leurs chevaliers et étaient,elles-mêmes,fleuries,quand le troubadour, qui depuis longtemps avait terminé sa couronne, la tenait encore à la main.

— Eh bien, Raimond, fit Loba d'un air de défi, toutes les dames sont parées, je ne vois plus de chevelure libre pour recevoir votre couronne. Essayez votre chance, déposez-la à mes pieds, peut-être daignerai-je la ramasser?

Le troubadour se sentit pris d'un vertige. Il lui

sembla que le sol manquait sous ses pieds et que le firmament se couvrait. Mais son visage n'exprima qu'un sourire insolent et railleur.

— Un poète, commença-t-il gaîment, ne saurait offrir sa couronne aussi simplement. Les fleurs qu'il enlace autour de sa belle, sont de nature particulière, un parfum immortel y demeure fixé et elles ne se fanent jamais. C'est pourquoi je veux, avant de rendre hommage à une dame que tout le monde connaît, vous raconter une histoire.

— Une nouvelle ? questionna Diane d'Obilot.

— Plutôt un conte, répondit Raimond, ou ce que vous voudrez l'appeler.

Toute la société prit place sur le gazon et Raimond de Miraval prit la parole.

— Il y avait une fois une petite violette de nuit, une modeste et silencieuse fleurette, dont l'âme exhalait un parfum exquis. Elle avait poussé dans un coin isolé, à l'écart des autres filles du printemps ; mais elle levait les yeux, tout comme les autres, vers le soleil, quand le fier et brillant roi du jour apparaissait au firmament. Puis, lorsque son char d'or s'engloutissait dans l'Océan, elle fermait, comme les autres, sa corolle, et balançait ses pétales en un rêve odorant. Et le soleil semblait, de

préférence, aimer la petite au suave parfum. Il lui jetait la caresse de ses rayons les plus ardents et s'entretenait secrètement avec elle, jusqu'à ce que la fleur, éprise d'amour insensé, se mit à espérer et que son âme monta vers l'astre vermeil, en un parfum enivrant. Il arriva qu'un jour l'ortie, qui se tenait méprisée à l'ombre, dit à la violette : « Tu crois que le soleil t'aime ? Le soleil aime le rouge gueule-de-loup, qui fleurit en pleine prairie, princesse des fleurs ; avec toi, il ne fait que s'amuser, comme avec tant d'autres. » Et la violette reconnut que c'était la vérité. Elle quitta son modeste abri et se retira plus loin, dans l'ombre de la profonde forêt, où jamais le regard du soleil ne pénètre. Elle ferma tristement son calice et y ensevelit son doux parfum. Les choses en étaient là, quand vint la nuit.

» Alors que toutes ses sœurs dormaient, la violette entr'ouvit ses pétales. Le soleil était couché. Un silence profond régnait tout alentour. Soudain, une douce lumière se répandit et la lune monta, dans toute sa splendeur argentée. La violette tressaillit et s'effraya, mais la douce sœur de l'orgueilleux soleil la salua à travers les branches, de son sourire le plus tendre, et lui dit :

» — Tu es la seule fleur qui me salue. Je te remercie, et merci aussi de l'encens mystique que tu m'envoies.

» Et la petite violette cessa d'être triste. Elle vit bien que la lune n'est point aussi brillante que son frère étincelant ; mais, aussi, sa lumière ne brûlait point, elle tombait, comme une rosée bienfaisante, sur son calice, et son regard fidèle et plein de promesse ne favorisait aucune autre fleur, quelque nombreuses qu'elles fussent, dans la forêt et sur les prés.

» Et il advint que la violette voua son service et son amour à la lune et dit, à jamais, adieu au soleil. »

— Quelle ravissante fable, s'écria l'espiègle Catherine de Roussillon, mais quel rapport entre elle et votre couronne, Raimond ?

— Ma couronne ? je l'avais presque oubliée. Merci, gracieuse dame, de me la rappeler, et, — brusquement, il s'approcha de Diane d'Obilot et déposa la couronne à ses pieds. Diane la prit, tandis que le sang affluait aux joues de la louve.

— Et cela signifie ? demanda Diane, laquelle, instruite par Loba, comprenait parfaitement l'hommage du chanteur.

— Cela signifie, belle dame, répondit le troubadour en pliant le genou, que Raimond de Miraval dépose à vos pieds toutes les fleurs de son chant, les douces et flatteuses comme les belliqueuses et mortelles, et vous prie d'agréer ses services.

Loba vit Diane, avec un mouvement de surprise joyeuse, tendre sa main au troubadour et le relever. Elle-même monta en selle et partit, en un sauvage galop de Walkyrie, dans la direction de son burg.

Pendant que, la nuit, derrière les lourdes murailles, tout le monde dormait et que le rossignol sanglotait dans les rosiers, la sauvage louve, assise à sa fenêtre, la tête appuyée sur sa main, pleurait.

*
* *

Comblé de présents, Faidit quitta le château de Gabaret, chevauchant aux côtés de sa femme et se dirigeant du côté où le jongleur de Peire Vidal les attendait. De son fol ami, il n'avait pas eu la moindre nouvelle depuis le jour de sa disparition subite de la demeure de Loba. Il n'en fut que plus enchanté de retrouver son âne bien gardé,

entre les mains de Guillaume. Celui-ei ne sut rien lui dire de son maître, sinon qu'il errait dans les montagnes, « sans doute, remarqua le jovial musicien, pour y faire pénitenee et se nourrir d'herbes et de raeines, pendant que lui-même réeompensait ses bonnes aetions en les arrosant d'un vin pétillant. » Le ehemineau-poète, avant de poursuivre sa route aceompagné de sa truande, restitua honnêtement les beaux habits et les ehevaux, reprenant en éehange, ses haillons et son baudet.

Seule, Delphine retint la tunique de velours bleu bordée de petit-gris, et manda en retour à Vidal, un message de joie. Le gai jongleur pareourut, le jour même, la montagne en tous sens, s'arrêtant parfois sur les hauteurs, pour erier de toutes ses forees : « Vidal ! grand fou ! »

Et l'écho répondait : « Grand fou ! »

Enfin, vers le soir, Guillaume déeouvrit son maître assis près d'un torrent qui se préeipitait avee fracas hors des roehers. Il parut ne point le voir et s'oecupait à arraeher du lierre et à en former des anneaux qu'il entrelaçait en ehaînes. Il en était ehargé, comme un prisonnier, du haut en bas.

— Que faites-vous là, Monseigneur ? commença le jongleur.

Vidal leva les yeux et se tut.

— Que signifie ce jeu d'enfant ? poursuivit le musicien.

— Je porte les chaînes de la louve.

— Allégorie ou folie ? railla le jongleur. Vous voilà là, accroupi comme un hibou, et manquez en plein jour votre bonheur.

— Mon bonheur ? répéta Vidal, parles-tu de la superbe Loba ? Tu sais qu'en dehors d'elle, je ne connais point de bonheur.

— Si je le sais ! C'est bien pour cela que je vous cherche depuis ce matin, dans toutes sortes de cachettes et de cavernes de fauves. Raimond a quitté Gabaret et, devinez avec qui : Diane d'Obilot !

Il a donné son congé à Loba.

— C'est impossible ! s'écria Vidal rayonnant.

— Peut-être après tout est-ce elle qui le lui donne, poursuivit le jongleur ; quoi qu'il en soit, ils sont brouillés, Loba est libre et vous ferez bien de renoncer à votre vie de pénitent, de vous habiller proprement et de vous rendre avec moi à l'antre de la louve.

— J'irai, décida Vidal, et cela sur-le-champ ; mais non point, comme tu crois, dans l'attirail d'un troubadour, sous un modeste déguisement.

— Encore une mascarade ?

— Silence, hardi compère, j'ai en ces sortes d'affaires plus d'expérience que toi.

Le troubadour se leva de son siège mousseux et prit les devants. Guillaume le suivait en fredonnant d'un air narquois sa chanson de prédilection :

D'amour la nature est telle...

Au château de Gabaret, Loba était assise à l'embrasure de sa fenêtre et laissait errer sa vue sur les montagnes, derrière lesquelles le soleil avait depuis longtemps disparu. Les pointes aiguës des cimes se détachaient en ombres chinoises sur le fond d'un ciel orange. Le pied de la châtelaine pesait sur la planchette d'un rouet rustique et ses doigts tenaient le chanvre rugueux ; mais elle ne filait point, elle était plongée en de tristes et errantes pensées. Elle resta ainsi sans mouvement jusqu'à ce que la dernière lueur du jour se fût éteinte

et que les chauves-souris se missent à tirer leurs bordées silencieuses entre les murailles grises. Alors seulement, elle se leva, alluma l'un des cierges du candélabre en argent repoussé, que son mari avait rapporté d'Italie, tira d'un meuble un encrier, une plume et du papier et, s'asseyant à la table devant la cheminée, commença à écrire... Elle était assise sur un coffre en bois à haut dossier, recouvert de coussins et de tapis qui en faisaient un siège fort confortable ; ses pieds reposaient sur la moelleuse peau de loup.

Elle écrivait lentement, pesant chaque lettre, car, en ce temps, les paroles des dames ne coulaient pas encore facilement de la plume sur le docile papier. Pourtant, dans le courant de la soirée, elle réussit à formuler tout ce qu'elle avait à dire, sur les quatre grandes pages in-quarto qu'elle avait à sa disposition. En les relisant, elle se sentit grandement satisfaite et croyait s'entretenir avec le destinataire en personne, car, sans le savoir, elle lisait tout haut, en accentuant les mots expressifs qu'elle avait dessinés, pour les mettre en valeur, avec de l'encre rouge, et s'échauffa au point qu'elle termina sa lecture en un éclat de rire.

La missive, entourée d'une feuille blanche, fut

pliée, scellée et enveloppée, par surcroît de précaution, dans de la soie rouge. La châtelaine remit le paquet à un page botté et éperonné, avec l'ordre de le délivrer dans le moins de temps possible, au comte de Foix.

Avant de s'endormir sous son ciel de lit somptueux, porté par quatre dieux païens, parmi ses moelleux duvets d'hermine blanche, elle imagina le ravissement du Comte lisant son épître, et comme son tardif aveu d'amour et sa prière de revenir en hâte auprès d'elle, le transporteraient de bonheur et lui donneraient des ailes.

A son réveil, on lui annonça l'arrivée d'un marchand chargé de précieuses marchandises. Bien que sa curiosité fût excité, elle se rendit d'abord à sa salle de bain, et puis, seulement, fit mander le marchand auprès d'elle. Elle le reçut, assise sur un fauteuil de soie verte et entourée de ses servantes, et se mit à examiner les étoffes.

Le marchand, vêtu de drap gris, le visage, bruni par les intempéries, encadré d'une barbe blanche, déploya devant elle ses magnificences : du velours de soie, des pantoufles brodées d'or et de pierres par les inventifs Vénitiens, et des fourrures précieuses telles que les hommes de l'Occi-

dent en trouvent aux foires de Moscou et de Nijni-Novgorod.

Loba venait de choisir un coupon de soie blanche, qui glissa comme un rayon de lune sur l'aune de fer du négociant, et une jolie paire de babouches vertes, et sa main caressait les souples peaux d'hermine ficelées en paquet à ses pieds, quand, soudain, l'homme se pencha vers elle.

— Qu'avez-vous besoin de cela ? Votre corps lui-même est une hermine éblouissante.

La louve jeta un coup d'œil sur le marchand.

— Vidal ! murmura-t-elle.

— Lui-même, reprit le troubadour, qui vient humblement à vous, ne demandant qu'à être le tabouret de vos pieds.

— On nous observe, remarqua Loba, ce n'est pas un endroit pour nous parler.

— Dites-moi seulement de ne pas désespérer.

— Vous pouvez même espérer, murmura-t-elle en continuant à regarder les marchandises.

Les jours suivants, la châtelaine évita de se retrouver avec Vidal, bien qu'il essayât, sous divers prétextes, de pénétrer dans le château.

Elle attendait Foix. Mais elle l'attendit en vain.

Le messager avait porté la lettre, le Comte l'avait

saisie en la couvrant d'impétueux baisers. Il envoya, en retour, ses hommages les plus respectueux à Loba ; mais le soleil se leva et se coucha sans qu'il parût au château.

La louve finit par perdre patience avec cet adorateur maladroit et envoya quérir Vidal. Celui-ci était reparti, avec son âne chargé de merveilles, et la fougueuse louve se reprochait déjà son indécision, lorsqu'à l'entrée de la nuit, une flèche lui parvint par la fenêtre ouverte, portant quelques mots d'une écriture bien connue. Elle s'assit auprès des cierges allumés et lut les serments embrasés d'amour, les folles promesses d'une imagination surchauffée et, enfin, la prière d'accorder un rendez-vous à son serviteur.

Un sourire de satisfaction épanouit les lèvres roses et sensuelles de la louve, puis elle s'appuya sur son bras et réfléchit. Elle avait trouvé ce qu'elle cherchait, un protecteur, un vengeur ; mais elle n'aimait point Vidal. Elle aimait le comte de Foix.

Des doutes surgissaient dans son âme inquiète et les pensées se croisaient dans son cerveau agité.

Fort opportunément, une profonde et sonore

voix d'homme porta à ce moment à son oreille, une chanson de Vidal qu'elle se rappelait bien :

Ce qu'en toute occasion j'accomplis,
A elle je le dois, qui m'enseigna la connaissance.
C'est pourquoi je la chante,
Les choses que je sens et qui me pénètrent le cœur,
Je les dois à ses beaux traits.

Loba se leva et, se penchant à la fenêtre, cria :

— Est-ce vous ?

— Oui, ma suzeraine, fit la voix du troubadour.

Loba griffonna en hâte quelques mots sur une feuille de parchemin, la piqua d'une épingle, y passa un long fil et fit glisser la feuille au bas de la muraille. Elle sentit quelqu'un la saisir et rompre le fil, et referma la fenêtre.

Vidal, en ouvrant le billet, lut les mots suivants :

« Demain, après la messe, auprès de l'image du Crucifié sur la lisière du bois. »

***

De grand matin, Vidal, le luth sur l'épaule, l'épée aux côtés, parcourait la montagne et la forêt de

Gabaret. Les arbres frémissaient de temps à autre sous la brise fraîche et répandaient sur l'herbe autour d'eux, de claires gouttes de rosée, étincelant au soleil comme une pluie de diamants. Des merles noirs à becs jaunes, traversaient en courant le chemin. Sur les cimes, retentissait le gai sifflet des pinsons. Au loin, un bûcheron cognait un tronc d'arbre, et un pic, suivant la mesure, du bec, semblait parodier ses coups. Vidal allait toujours plus avant dans la solitude, une délicieuse et douce agitation amoureuse le poussait. Traversant une gorge entre deux hauts rochers, il perçut, dans un trou, le hululement d'une petite chouette et, peu après, le hurlement d'un loup appelant sa louve.

Le poète montait toujours. Pendant longtemps il chemina parmi les arbustes, sous lesquels luisaient des clochettes bleues et des baies rouges. Enfin, il atteignit la coupole d'une colline élevée et aborda une prairie d'un vert savoureux, piquée de fleurettes multicolores. Un torrent mugissant la traversait en se jetant dans la vallée; des deux côtés, des brebis paissaient, des agneaux blancs et noirs, tous bien nourris et la laine brillante.

Un grand chien, au poil ébouriffé, les surveillait et clignait des yeux vers le troubadour, avec un regard défiant de loup, tandis que le pâtre, un jeune et joli gamin à cheveux roux, dormait sur les genoux de sa bergère. Quand celle-ci aperçut l'étranger brillamment vêtu, elle asséna un coup de poing à son ami, en lui criant aux oreilles :

— Lève-toi, eh ! Folquet, il y a quelqu'un.

— Qui? un loup? demanda l'autre tout engourdi.

— Non, point de loup, mais un homme.

— Si ce n'est pas un loup, je me rendors, opina Folquet.

Mais la jolie bergère le tira si longtemps par ses boucles embroussaillées, qu'il finit par se dresser sur ses genoux et, après s'être convenablement étiré, par bondir sur ses pieds.

— C'est un beau cavalier qui vient à nous, lui dit tout bas la bergère. Il faut le saluer.

— Oui, c'est ce que nous allons faire, repartit Folquet en brandissant sa houlette, dont la ressemblance avec une crosse d'évêque ne pouvait être niée.

Sur ces entrefaites, Vidal s'était rapproché, sa-

lué par le grand chien roux avec des aboiements furieux.

— Eh Judas ! eh ! cria le pâtre, ici, Judas !

L'animal obéit à l'appel, mais il continua à gronger et à montrer les dents, se postant devant son maître qui, un bras autour de son amie, considérait le troubadour avec curiosité. Vidal, de son côté, contemplait avec plaisir le joli groupe, évoquant de façon vivante l'âge d'or des Grecs. Même un œil blasé n'eût pu découvrir une ombre de vulgarité ou de laideur en ces deux enfants.

Folquet portait crânement sur ses épaules une tête à boucles blondes, de Bacchus adolescent, que la bergère avait gracieusement ornée de feuilles de chêne ; ses pieds étaient chaussés de sandales brunes ; le reste de ses vêtements se réduisait à une peau de mouton en forme de vareuse sans manche, laissant bras et jambes à découvert. Il ressemblait, dans son allure, avec son long bâton à crosse, à un saint Jean-Baptiste dans le désert, tandis que son amie, qui portait une courte cotte d'un brun roux descendant aux chevilles, en guise de corsage une peau d'agneau blanc et, dans ses cheveux noirs flottants, des fleurs blanches et bleues, rappelait Théocrite.

— Sans doute, vous vous aimez bien et vous êtes heureux, leur dit Peire Vidal. Comment vous appelez-vous ?

— J'ai nom Folquet et celle-là s'appelle Adalasie, répondit le pâtre sans se laisser intimider. Pour l'amour, ça peut aller, mais pour ce qui est du bonheur, ça ne va guère, bien que je me donne toute la peine du monde pour lever un trésor ou, au moins, déterrer quelques florins d'or romain.

Vidal hocha la tête.

— Qui possède le bonheur ne l'estime jamais à sa valeur. Vous ignorez le trésor que vous portez en vous.

Les deux enfants de la forêt se regardèrent avec stupéfaction, un rire bête passa sur le joli visage de Folquet, et Adalasie prit un air plus niais encore.

— Oui, peut-être ben, si cela vous plaît, sire chevalier, fut tout ce que le jeune garçon trouva à répondre.

— Je ne suis pas chevalier, repartit Vidal.

— Quoi donc alors ? Vous avez pourtant une épée.

— Je suis troubadour.

— Ah oui, c'est ainsi qu'on nomme les chan-

teurs et les musiciens qui demeurent avec les riches seigneurs et les belles dames dans les châteaux.

— Ah vous avez aussi un luth ! s'écria Adalasie. Jouez-nous quelque chose, nous danserons.

Vidal ne se le fit pas dire deux fois. Il s'assit au bord d'un ruisseau, parmi les fleurs, et joua des rondes populaires. On eût cru entendre de gais chalumeaux et des cornemuses souffler en même temps. Les deux enfants tournèrent en rond et, de temps en temps, Folquet poussait un cri joyeux, comme une alouette s'élevant des champs vers le ciel bleu.

Tout à coup, une étrange figure sortit du fourré qui encadrait la prairie ; un vieillard décharné, vêtu de haillons bruns, à la barbe et aux cheveux incultes, s'appuyait sur un tronc d'arbre déraciné auxquels des feuilles étaient restées. Il tenait à la main un petit panier en écorce, rempli d'herbes et de racines, de baies et de champignons. Il s'arrêta pendant quelques instants et regarda le couple danser.

— Pensez au néant de toute chose terrestre, commença-t-il d'une voix rauque, et ne provoquez pas le jugement par votre turbulence et votre joie

profane. Le diable est puissant en nous et son règne sur terre n'a point de limites.

Le sombre avertissement sépara les jeunes insouciants ; ils se tinrent confus, les yeux baissés, et le luth de Vidal se tut également.

— Qui est celui-ci ? interrogea le troubadour. Il n'a pas l'air d'avoir toute sa raison.

— Oh c'est un sage homme, répondit Folquet. Il se nomme Aimeric, habite dans une caverne et expie ses péchés.

— En ce cas, ce n'est point un sage. S'il avait sagement vécu, il n'aurait rien à expier, et s'il expie sans être chargé de péché, il est encore moins raisonnable.

— C'est là ton opinion, enfant du siècle, neveu du diable, cria le pénitent, qui n'avait pas perdu un mot du colloque. Mais ton heure viendra. Toi aussi, tu sentiras les flèches du repentir. Elles te déchireront un jour. Tu parais un savant, un troubadour. Comment t'appelle-t-on ?

— Peire Vidal.

— Je connais tes chants, soupira le vieillard, je les ai chantés souvent, en de superbes salles, quand les coupes tintaient et humectaient les lèvres rouges des femmes. Rentre en toi-même et

fais pénitence pendant qu'il est encore temps. Faites tous pénitence et chargez-vous de la croix.

Il se signa et passa son chemin en marmonnant des prières, tandis que les deux bergers le suivaient des yeux d'un air de crainte.

— J'ai peur de lui, dit enfin Adalasie. Il a le regard enflammé d'un loup.

— Eh bien quoi, je le crains aussi peu qu'un loup, s'écria Folquet, pourvu qu'il en soit un véritable, et pas un loup-garou. Je ne crains rien au monde que les sorcières et les mauvais esprits.

Et il traça le signe de la croix sur son front, sur sa poitrine et sur ses lèvres.

Comme un accompagnement mélodieux, montèrent à ce moment des sons de cloche, de la plaine.

— Elles sonnent la messe à Gabaret, remarqua Adalasie.

— En ce cas, adieu, dit le troubadour en épaulant son instrument et, si Dieu veut, au revoir !

— Que le Seigneur vous protège, jongleur !

— Et vous aussi.

Vidal se hâta à travers le taillis, et se trouva, longtemps avant la dame de ses pensées, devant

le Christ grossièrement sculpté dans la pierre, à l'orée du bois où elle l'avait prié de l'attendre. Lorsqu'enfin, le blanc palefroi arriva au galop sur la plaine verte et que Vidal vit le manteau, messager de bonheur, flotter au vent, son cœur battit comme celui d'un adolescent dont le premier Printemps d'amour accélère le pouls.

Loba le salua de loin, puis étant, avec son aide, descendue de cheval, elle retira son gant et lui tendit sa main nue, qu'il baisa ardemment.

— Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, Peire Vidal, commença la châtelaine en s'asseyant d'un mouvement gracieux parmi les fleurs, pendant que le troubadour attachait les brides du cheval à une branche d'arbre.

— Toute une éternité, repartit Vidal. J'ai le sentiment d'avoir été mort, étendu durant de longues années dans un tombeau, et que votre regard me rappelle à la vie.

— Et qu'est-ce qui vous ramène ?

— L'amour, noble dame, répondit le troubadour. Vous devez vous souvenir que je quittai la maison de votre père, le cœur percé d'une flèche. J'errai à l'étranger dans l'espoir de vous oublier ; mais

c'était impossible, et me voici de nouveau, dans toute mon ancienne détresse, vous implorant : rendez-moi la raison !

— Mais, êtes-vous bien sûr, aussi, que c'est l'amour de moi qui vous tourmente ? questionna Loba en le considérant avec attention.

Vidal saisit son luth et commença à chanter, de sa belle et émouvante voix :

Ce que je chante, co que jo fais
A elle je le dois qui m'enseigna la connaissanco.
C'est pourquoi jo suis heureux.
Ce que je réussis de beau,
Et tout ce qui ravit mon âme,
Je le dois à ses beaux traits.

— Oui, Loba, j'imagine souvent que vous m'avez versé un breuvage magique, tant je suis à vous. Mais, quand je vois, comme en ce moment, votre visage suave comme la lune, votre corps blanc qui humilie le lys, la blanche neige de votre sein, vos mains semblables à l'hermine, je me sens devenir l'escabeau de vos pieds.

— Au temps où vous nous quittiez, dit Loba, j'é-

tais une petite fille sauvage et irréfléchie ; aujourd'hui, je sais apprécier votre valeur.

« Que me demandez-vous ?

— Rien, sinon de me laisser à vos pieds.

Et Vidal, se précipitant aux genoux de la cruelle, recommença, en s'accompagnant de son luth,

Noble dame, je n'en demande pas plus
Sinon que vous souffriez mes soins,
Et quel que soit mon avantage,
Je vous servirai en vassal
Dévoué, joyeux, fidèle et content,
Car jamais ne seriez loup ni lion
Pour m'occire sans nécessité.

— Qui sait ? fit Loba en souriant. Vous avez oublié la louve.

— De ta main, la mort même serait un bienfait, s'écria Vidal les yeux illuminés.

— Bien, fit la louve, je vous prends donc à mon service. Mais je tiens à vous mettre à l'épreuve. Si vous la soutenez, mais alors seulement, vous recevrez le plus haut, le plus doux salaire d'amour.

*
* *

Deux semaines s'étaient écoulées depuis que Loba avait envoyé son page au comte de Foix. Elle se tenait dans la grande salle, entourée de ses femmes occupées à filer, broder et tricoter, et feuilletait un livre de chansons, lorsque le comte, vêtu avec goût et magnificence, entra et se jeta à ses pieds.

La louve, en le voyant, se mit à trembler, et demeura longtemps silencieuse. Enfin, elle le releva et le pria de s'asseoir.

— Vous vous êtes fait attendre longtemps, noble seigneur, dit-elle.

— Pardonnez-moi, très gracieuse dame, mais, vous le savez, je suis expert en l'art de manier l'épée et la lance, la flèche et l'arc, le poignard et la massue, non la plume. Quand je reçus votre lettre, mon clerc était absent. En conséquence, je la portai nuit et jour sur mon cœur, sans parvenir à la déchiffrer. Elle m'accompagna au tournoi de Ventadour et fut percée d'une pointe de lance sur ma poitrine.

Le vaillant tira le parchemin troué et le tendit

à sa dame. Il y eut encore un long silence. Enfin, Loba se leva et descendit au jardin, faisant signe à Foix de la suivre.

— Vous venez trop tard, lui dit-elle. J'étais libre quand je vous ai écrit. Vous m'avez laissée sans réponse et cela m'a blessée. Aujourd'hui, je ne m'appartiens plus tout à fait.

— Vous m'offensez, murmura le Comte.

— C'est moi qui suis l'offensée, s'écria Loba, car je vous aime. Oui, je n'en ai jamais aimé un autre. Vous appartenir eût été, pour moi, la félicité suprême, vous-même avez compromis notre bonheur.

— Grâce, grâce et pardon ! supplia le Comte en tombant à genoux.

— Je me suis engagée, fit la louve en réfléchissant. Peire Vidal, le troubadour dont la gloire est dans toutes les bouches au delà des Alpes, prétend à ma faveur.

— Un chevalier devra céder la place à un chanteur ?

— Nous verrons cela. Je me suis réservée le droit de mettre Vidal à l'épreuve. Aidez-moi à l'empêcher de la soutenir et je suis à vous.

— Est-ce une plaisanterie ? questionna Foix méfiant.

— C'est mon sérieux, mon plus grand sérieux, comme gage je vous donne un baiser.

D'un brusque mouvement, elle effleura ses lèvres, et retourna précipitamment vers ses femmes.

L'après-midi, Vidal arriva en un magnifique attirail, accompagné de son jongleur, et demanda audience. Loba le reçut dans sa chambre, l'invitant à s'asseoir auprès d'elle, sur des coussins, devant la cheminée. Vidal lui parla amour et Loba l'écouta avec une patience dont seule une femme coquette, en pareille circonstance, est capable.

— Permettez-moi, fit-il en terminant, de commencer mon service. Traitez-moi comme le dernier de vos valets, mais laissez-moi le bonheur de votre présence.

— Vous prétendez m'aimer, repartit la cruelle en allant droit à son but, mais possédez-vous le courage qu'il faut pour oser prétendre à mes faveurs?

— Mettez-moi à l'épreuve.

— C'est mon intention. Vous connaissez mes manières sauvages. Il est temps encore de vous retirer. Un loup seul peut prétendre à la louve.

— Je suis prêt à tout, déclara le troubadour.

— En ce cas, dit Loba d'un ton ferme et mena-

çant, j'exige que pendant une semaine entière, vous renonciez à la forme humaine et, en mon honneur, vous transformiez en loup, évitant les demeures des hommes et cherchant la solitude, un loup parmi les loups, afin que se réalise, en vérité, ma parole : un loup seul peut prétendre à la louve.

— Vos ordres seront exécutés, dit le troubadour en se levant, et, pour que vous vous rendiez compte par vous-même, de la docilité de votre serviteur, le loup, ce soir même, saluera la louve.

Vidal quitta en hâte le manoir y laissant son jongleur avec les chevaux, et alla à la forêt. De misérables chaumières de cultivateurs et quelques huttes de pâtres s'y trouvaient disséminées, sans cependant former un village. Il alla de porte en porte, demandant à ces hommes vigoureux s'ils possédaient une peau de loup et s'ils voulaient la lui céder. Après de nombreuses et vaines tentatives, il rencontra un vieux pâtre, qui avait livré plus d'un combat meurtrier contre les fauves de la montagne et qui, tout récemment, avait abattu d'un coup de massue, un loup d'une dimension peu ordinaire qui était venu s'attaquer à son troupeau. Privol, c'était le nom du vieillard, après un instant d'hésitation, alla chercher la fourrure su-

perbe de maître Isengrin et Vidal en opéra l'achat moyennant quelques piécettes de menue monnaie. Puis il se dévêtit dans la hutte même du vieux, ôta ses magnifiques habits et se fit coudre dans la peau de l'animal. Quand Privol eut terminé son étrange besogne, il considéra le troubadour en se tenant les côtes, tant il riait.

— Si, jamais, dit-il, je vous rencontre ainsi, noble seigneur, par saint Pierre, je vous octroie un tel coup de massue, que rien en ce monde ne pourra plus vous faire de mal.

— J'ai donc l'air d'un vrai loup? questionna Vidal en paradant devant le vieux avec une évidente satisfaction.

— Absolument, confirma Privol. Maintenant, essayez un peu de marcher à quatre pattes et de hurler comme un loup hurle.

Vidal ne se le fit pas redire. Il se laissa tomber sur les mains et fit mille tours dans la cabane. Puis, s'asseyant sur son derrière, il commença à hurler lamentablement, à la grande joie du berger. Privol, qui connaissait parfaitement les us et coutumes de la gente louve, se mit à imiter à son tour, de manière à s'y méprendre, l'appel des loups dans la forêt, et Vidal s'exerça à apprendre de lui.

Tous deux en arrivèrent à former un épouvantable duo, qui fit se dresser les cheveux de tous ceux qui l'entendirent et, bientôt, les chiens du voisinage unirent leurs voix à ce concert. A la tombée de la nuit, le troubadour vêtu en loup quitta l'abri que lui offrait la cabane de Privol. Il marcha debout, en se hâtant, jusqu'à ce qu'il eût atteint le fourré, redoutant, malgré tout, de tomber entre les mains des bergers ou sous les crocs de leurs chiens. Dans la forêt, les ténèbres étaient si complètes que le faux maître Isengrin heurta à plusieurs reprises sa tête contre les troncs. Il dut bientôt renoncer à pénétrer plus avant et s'assit sur la mousse humide, où il resta jusqu'à ce que la lune parut au-dessus des cimes rocheuses, inondant la montagne et la plaine et jusqu'aux gorges les plus profondes et humides, de sa lumière argentée.

Par de belles nuits, les bergers aiment à rester dehors avec leurs troupeaux. A Gabaret, des chants joyeux saluèrent, de toutes parts, l'ascension de l'astre d'argent. Tout à coup, Vidal perçut près de lui un bruit de voix claires, semblant appartenir à des jeunes filles. Poussé par la curiosité, il avança et vit une clairière sur laquelle une dou-

zaine de bergers campaient autour d'un feu, tandis que leurs moutons paissaient non loin de là. Oubliant complètement son masque lupin, il sortit du fourré et entra dans le cercle, avec son élégance accoutumée. Les gardiens ne l'aperçurent que lorsqu'il se trouva devant le feu, Pris d'une terreur indicible, ils se mirent tous à la fois à crier, et, tombant les uns sur les autres, dégringolèrent le long du talus. Vidal en rit de bon cœur. Enchanté du succès obtenu, il continua sa route. Son intention était de rendre visite à Folquet et à Adalasie. C'est pourquoi, il monta au plateau où il les avait rencontrés. Ils s'y trouvaient, en effet, campés avec leurs moutons et occupés autour d'un feu, à préparer leur repas.

Cette fois, Vidal approcha lentement en marchant à quatre pattes et s'arrêta de l'autre côté du ruisseau, sur une pente que la lumière crue de la flamme et celle, plus douce, de la lune éclairaient également. Folquet soufflait dans un chalumeau et exécutait des bonds qui eussent fait honneur aux jambes d'un chèvre-pied, tandis que la jolie bergère était active auprès du foyer.

Soudain, Judas, le grand chien de Folquet, se mit à aboyer, et le pâtre, levant les yeux, cria :

— Un loup ! un loup ! Vas-y Judas !

Le roux et belliqueux Judas se jeta aussitôt sur Vidal, avec des aboiements rauques, dans l'intention bien évidente d'écharper le pseudo-loup ; mais, le troubadour s'étant redressé, Judas poussa un gémissement plaintif et se retira craintivement

Folquet, qui suivait le chien, s'arrêta et se signa.

— Regarde donc, Adalasie, le loup se tient debout sur deux pieds, comme un homme.

— N'y va pas, cria Adalasie terrifiée, c'est peut-être un loup-garou.

— Ne me reconnaissez-vous pas, mes enfants ? commença Vidal.

— Jésus, Marie, il parle ! cria Folquet.

Tous deux tombèrent à genoux et se mirent à prier avec ferveur. Le faux Isengrin jugea prudent de profiter de ce moment pour opérer sa retraite. Prenant pour guide les rayons de la lune, il monta plus haut, à travers crevasses et fourrés, et finit par découvrir l'ermite, assis sur une pierre et lisant dans un grand livre à la lueur de la lune.

Aussitôt, Vidal se laissant tomber à quatre pattes, entonna un hurlement effroyable.

L'ermite bondit de son siège pierreux et saisit une massue digne d'Hercule, dans l'intention de se

défendre. Vidal partit d'un éclat de rire, qui se répercuta, lugubre, contre les parois des rochers.

— Ah c'est ainsi? railla le saint homme, tu t'allies à l'enfer pour venir me tenter? C'est bon. Tu me trouveras veillant, que tu te présentes sous la forme d'une bête ou sous celle d'une femme séduisante à regarder.

Il courut à la caverne et en revint, tenant d'une main un bénitier et, de l'autre, un puissant goupillon.

Vidal salua ces préparatifs d'un nouvel accès d'hilarité. Puis, quand le pieux Aimeric l'eut aspergé d'une bonne quantité d'eau bénite, il lui dit de sa voix naturelle :

— Regardez-moi donc. Je suis Peire Vidal, le troubadour.

— C'est toi, Peire Vidal? fit l'ermite. Vois comme la main de Dieu, ainsi que je te l'avais prédit, s'est vite abattue sur toi! Ainsi le ciel t'a châtié de ta vie de péchés et t'a transformé en une bête de la forêt?

— Finissez-en avec vos billevesées, repartit le troubadour en se dressant sur ses deux genoux. Je suis toujours le même et personne d'autre ne m'a transformé que Privol, le pâtre, par qui je

me suis laissé coudre dans cette peau de loup, sur les ordres de la louve de Penautier, pour errer, en son honneur et à sa gloire, sur les monts de Gabaret, jusqu'à ce que, touchée par mon amour et mon humilité, elle m'accorde la suprême récompense d'amour.

— Vous recherchez les joies vaines de l'amour et vous parlez d'humilité ! Vidal ! Vidal ! rentre en toi-même, il en est temps encore !

— Il me semble plutôt qu'il serait temps de manger et de boire quelque chose, s'écria le troubadour.

— Chez moi, l'on ne trouve point de délicatesse.

— Vous avez bien un petit morceau de viande et une gorgée de vin.

Ce fut au tour d'Aimeric à éclater de rire.

— Oui-dà, le vin que notre bon seigneur fait couler du rocher, grommela-t-il en souriant, et des baies qui, sur son ordre, poussent dans la forêt. Ils sont à ta disposition.

Vidal soupira.

— Maigre pitance ! Mais la faim me tenaille. Donnez donc !

Tandis que l'ermite entrait dans sa caverne chercher une corbeille de fraises et de mûres

sauvages, Vidal s'assit sur la pierre sylvestre et ouvrit le livre dans lequel son hôte avait lu. C'étaient les Saintes Ecritures.

— Y comprenez-vous quelque chose ? demanda Aimeric en lui tendant les mûres, après avoir puisé de l'eau dans un petit sac en cuir servant de gobelet.

— Oh, je les connais, toutes les saintes aventures, répondit le troubadour, l'histoire du pauvre Job et de la belle Judith, le livre de Ruth et le cantique de Salomon.

— Vous êtes un incorrigible railleur, murmura Aimeric, mais vous, aussi, serez assailli un jour par quelque chose comme du repentir. Faites pénitence, il en est temps.

En disant ces mots, l'ermite tira de sa ceinture une discipline à manche court et la tendit à Vidal.

— Châtiez votre chair, cela vous fera du bien.

— Grand merci, repartit le troubadour en faisant disparaître les petites baies dans sa gueule de loup et en y faisant couler une gorgée d'eau claire ; si je dois absolument me mortifier, je préfère encore être tourmenté par une jolie femme.

Aimeric, qui s'était assis à côté de Vidal sur la pierre, soupira profondément.

— Comment s'appelle votre dame ?

— Loba, châtelaine de Gabaret,

— Oh alors, en effet, vous êtes plus à plaindre que sous la discipline, et le ciel considérera votre service auprès de la belle louve comme une expiation parfaite.

— Et vous ? demanda Vidal en se tournant vers son hôte, un grand péché vous accable-t-il, que vous preniez sur vous une si lourde croix ?

— Je ne puis l'affirmer, quoiqu'à vrai dire, qui donc est libre de tout péché ? Le sang injustement répandu ne souille pas mes mains, si vous voulez, et ni le bien étranger ni la vie d'autrui ne chargent ma conscience ; la connaissance du néant de toute chose m'a amené à renoncer aux vanités, à ne vivre qu'au service du Créateur et à vouer mes forces à son culte. Regardez-moi, je suis chevalier et j'ai été, comme vous, chanteur. Mon nom est Aimeric de Rivalin. Près de la Loire, s'élève fièrement mon château. J'ai rompu mainte lance au jeu frivole des tournois et sur les champs de bataille. J'ai rendu hommage aux dames et la plus belle a partagé ma couche nuptiale, une femme semblable à la fiancée du cantique dont le saint roi Salomon dit que ses

jambes étaient des colonnes de marbre et ses seins des tours d'ivoire. Il arriva qu'en me rendant au tournoi, le matin, je traversai, au clair soleil, une prairie resplendissante où s'épanouissaient les plus merveilleuses fleurs, et traversée par de joyeux ruisseaux. Une tristesse infinie s'empara de moi, je pensai au peu de temps qui s'écoulerait avant que la parure de fleurs ne soit fanée, et je compris d'un coup combien éphémère est tout ce qui fleurit en ce monde autour de nous. Je pleurai amèrement et une angoisse profonde me saisit. Alors, descendant de mon destrier, je quittai mes nobles atours, je renvoyai mes gens chez mon épouse lui porter la nouvelle, et me rendis dans la solitude pour faire pénitence.

— Et vous vous sentez heureux ?

— Je le suis.

Les deux hommes restèrent longtemps assis l'un près de l'autre en silence, puis Vidal s'éloigna.

Vers minuit, des hurlements lamentables tirèrent la châtelaine de Gabaret de son sommeil.

En hâte, elle jeta sur ses épaules la peau de loup étendue sur son lit, la tête velue de la bête posant sur sa chevelure d'or. Ainsi, transformée elle-même en louve, elle monta à la tour pour regarder.

Sur une verte colline, en face de l'aile du château habitée par les hommes, elle aperçut la forme d'un gigantesque loup qui, la voyant, se mit à geindre amoureusement.

La louve partit d'un clair éclat de rire et fit flotter au vent le pan de son voile, en guise de salut.

Le loup se dressa aussitôt sur ses jambes et lui fit galamment la révérence.

Le lendemain, après la messe, des fanfares de chasse retentirent gaîment dans la cour du château. La louve, accompagnée du comte de Foix et d'une suite brillante de seigneurs et de nobles dames, sortait pour faire la chasse au loup Peire Vidal. La cruelle Loba s'était décidée à soumettre son pauvre adorateur à la plus dure épreuve, en le faisant traquer par ses chiens, et à ne lui faire grâce que lorsqu'il se croirait perdu.

Le jongleur de Vidal ayant eu vent des intentions de la châtelaine peu d'instants avant le départ de celle-ci, accourut hors d'haleine annoncer à son maître réfugié dans la cabane de Privol, qu'on allait le chasser comme un vrai loup et le poursuivre avec des chiens.

— Oh je connais Loba, repartit Vidal, elle veut me mettre à l'épreuve. Mais elle a trouvé son

homme. Pour l'amour d'elle, je me laisserai volontiers déchirer, mettre en morceaux et même tuer sur-le-champ, si cela peut lui faire plaisir.

— Vous êtes un incorrigible fou, s'écria Guillaume, tirez-vous-en comme vous pourrez.

Déjà la sonnerie des cors se rapprochait, accompagnée d'aboiements sourds et menaçants. Vidal jugea plus prudent d'abandonner la hutte du pâtre et de chercher un abri sûr dans la montagne. Dans ses pérégrinations de la veille, il avait découvert, non loin de l'ermite, une deuxième grotte possédant une double issue. C'est là qu'il se retira. Il en boucha les entrées aussi vite qu'il le put, avec des branches sèches, des feuilles, de la mousse et des pierres. Les cors se rapprochaient toujours, ainsi que l'aboiement des lévriers chargés de lever la bête et de la ramener vers la plaine, où les chasseurs attendaient sur leurs chevaux.

A plusieurs reprises, Vidal perçut le souffle de chiens passant à fond de train.

Il retint sa respiration et appliqua son oreille au sol, afin de mieux les entendre.

Les chiens cherchaïent en vain depuis une heure, quand Loba s'écria :

—Nous pourrions attendre longtemps. Comment

les chiens le découvriraient-ils ? Ils sont dressés à la recherche de toutes sortes de gibier, non à celle des fous amoureux.

La noble société partit d'un joyeux éclat de rire.

— Le mieux serait, proposa Foix, de descendre de cheval et d'aller nous-mêmes dans la montagne à la recherche de ce rare animal.

Sa proposition ayant été bien accueillie, les chasseurs se partagèrent en deux camps. Les uns restèrent à l'affût au bord de la forêt, tandis que la louve, Catherine de Roussillon, Anne de Montpellier, Foix et le comte de Ventadour pénétraient à pied dans le fourré et, le javelot de chasse à la main, battaient les taillis. Bientôt les chiens et les veneurs se joignirent à eux et tous ensemble escaladèrent les rochers jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent au haut de la montagne, Loba, en tête, sa chevelure d'or flottant au vent, sa robe de velours vert doublée de fourrure sombre, retroussée. Ce fut elle, aussi, qui la première découvrit la grotte où Vidal gisait étendu sur le sol et tremblant de tous ses membres.

— Faites entrer les chiens, commanda-t-elle, je gage qu'il est là.

Les valets déblayèrent les pierres et les branches,

et déjà les chiens se glissaient à l'intérieur. Le pseudo-loup jugea prudent de ne pas rester plus longtemps dans sa cachette, ayant reconnu la voix de sa dame et sachant qu'il trouverait grâce devant elle plutôt que devant ses chiens. Donc, pendant que ceux-ci pénétraient dans la caverne par l'une des entrées, il s'échappait par l'autre et tentait de s'évader en gagnant la prairie derrière le fourré. Ce fut peine perdue. Le regard d'aigle de Loba le découvrit aussitôt, et de sa voix impérieuse, elle lança les chiens à ses trousses. Il courut à quatre pattes aussi vite qu'il put, les bêtes sanguinaires l'atteignirent en quelques bonds et lui firent sentir leurs crocs.

Heureusement, ils déchirèrent, pour commencer, l'épaisse peau de loup, et saisirent Vidal par ses fausses oreilles, pour l'offrir selon les règles au coup de grâce des chasseurs. Foix les avait rejoints et s'apprêtait à lui enfoncer son épée dans le corps, quand le bras vigoureux de la louve lui arracha l'arme des mains. Sa voix rappela les chiens, qui avaient assailli de tous les côtés à la fois le malheureux troubadour et lamentablement arrangé.

Un regard d'une inexorable sévérité commanda au Comte d'avoir à la quitter immédiatement, elle

et ses domaines. En vain essaya-t-il d'excuser l'acte auquel l'amour et la jalousie l'avaient entraîné. Loba lui tourna brusquement le dos et, prenant le bras du comte de Ventadour, s'en retourna vers la plaine. Toute la société prit le même chemin, à l'exception du malheureux Foix, qui se perdit dans les taillis.

Le pauvre troubadour fut laissé sur le terrain. Nul ne s'occupa de lui, et moins que personne, sa cruelle dame.

Vidal resta ainsi jusqu'au soir, saignant de plusieurs blessures. Alors passèrent Folquet et sa bergère, avec leurs moutons et leur chien, et le malheureux risqua d'être achevé. Judas l'empoigna de ses crocs aigus et ne le lâcha que lorsqu'i se mit à parler.

— Le loup-garou, cria la jolie bergère, tue-le, Folquet, tue-le.

Et, comme il hésitait, elle prit le bâton qu'il tenait à la main, posa résolument le pied sur le pauvre Vidal et le frappa de toutes ses forces. Cela rendit courage à Judas, qui se jeta sur le faux-loup avec des hurlements.

— Je ne suis pas un loup, cria le troubadour, et moins encore un loup-garou, gémit-il, je suis

Peire Vidal, le chanteur, qui vous a fait danser avec son luth.

— Tout le monde peut prétendre cela, dit Adalasie. Attends un peu, je vais t'apprendre à effrayer les paisibles humains. Je saurai bien te faire détaler.

Elle continuait de le frapper sans pitié, quand Folquet la saisit par le bras.

— Tu entends, Adalasie, il parle avec une voix humaine, c'est donc vraiment un loup-garou. Il est blessé et nous pourrions facilement l'achever. Mais alors il ressusciterait à minuit et viendrait nous étrangler. Aussi vaut-il mieux l'épargner, s'il promet de ne point nous faire de mal.

— Jure, commença la bergère qui, dans sa courte peau d'agneau, ressemblait à une amazone scythe, le pied posé sur l'ennemi abattu qu'elle écrasait sur le sol, jure par ton maître, seigneur Satan.

— Je jure, répondit Vidal, mais venez à mon aide, car je suis, comme vous, un malheureux mortel.

La bergère retira enfin son pied de dessus le blessé et se concerta avec Folquet. Par bonheur, Privol passait à ce moment sur le chemin, conduisant son troupeau.

— Privol, cher ami, cria le troubadour, dites-leur, je vous prie, que je ne suis pas un loup-garou, mais Peire Vidal, le chanteur.

Le pâtre, en apercevant le vieil adorateur de la louve, partit d'abord d'un formidable éclat de rire. Mais dès qu'il se fut rendu compte de son état lamentable, il expliqua les choses au jeune couple dont l'ardeur belliqueuse et sanguinaire se transforma en profonde pitié. Adalasie alla quérir de l'eau, posa la tête du blessé sur ses genoux et baigna ses plaies. Pendant ce temps, les deux bergers faisaient, avec des branches, une civière. Ils y étendirent Vidal et le portèrent à la grotte de l'ermite, renommé comme guérisseur, dans toute la montagne.

Lorsqu'ils eurent déposé leur fardeau à l'entrée de la caverne, Aimeric en sortit et leur dit :

— Portez-le à l'intérieur.

Il avait préparé dans son antre, avec de la mousse et des herbes, une deuxième couche.

— Je m'y attendais, soupira-t-il en débarrassant Vidal de la peau de loup, il n'est point d'herbes ni de racines contre l'amour. Du moins, je n'en connais point, pourtant je connais toutes les plantes

que le Seigneur fait croître pour l'utilité et le bien des humains.

Il continua à gronder de la sorte jusqu'à ce qu'il eût tout mis en ordre. Puis il congédia d'un signe les bergers, et, bientôt, un sommeil bienfaisant enveloppa les sens du malheureux troubadour.

Le pieux pénitent passant la nuit à veiller et à prier à son chevet, entendit de temps à autre une voix claire et moqueuse troubler le silence solennel :

D'amour la nature est telle,
Qu'il rend plus sage l'homme sage
Et plus fol l'insensé.

C'était Guillaume, le jongleur, qui cherchait son maître.

*
* *

Dans la cour du château de Limoux, de longues sonneries de trompettes conviaient accusateurs et accusés devant la cour d'amour qui, selon la gracieuse coutume de Provence, devait juger leurs différends. Sous le haut tilleul, une tribune couverte de tapis avait été dressée pour les sept sièges réservés aux juges devant une table tendue de drap

rouge, sur laquelle l'arbre vénérable étendait ses frondaisons épaisses formant un magnifique baldaquin. A droite, sur une estrade, se trouvaient un siège et une table pour l'accusateur, à gauche, pour le défenseur, en face, les bancs des accusés et des plaignants. Le tout entouré de palissades. Deux valets masqués faisaient la garde.

A la seconde sonnerie, les juges firent leur entrée. C'étaient sept nobles dames, célèbres par leur esprit et leur beauté. Elles étaient habillées de longues robes traînantes en velours pourpre doublé d'hermine, et portaient des guirlandes de roses sur leur tête. Accusateurs, accusés et défenseurs étaient également de jeunes et ravissantes dames, et quatre dames remplissaient les fonctions d'huissier.

Une foule compacte, parmi laquelle on distinguait les hautes tailles des seigneurs du voisinage et les élégantes silhouettes de nobles châtelaines, entourait l'enceinte. Après que juges, accusateurs et défenseurs eurent pris place, une troisième sonnerie de trompette invita les plaignants à se faire entendre.

Avec une lente et hautaine majesté, Loba avança la première, s'inclina devant la cour et

prit place au banc des accusateurs. Après elle, Peire Vidal, le troubadour, fit un salut respectueux et s'assit à ses côtés.

En dernier, parut Raimond de Miraval, le troubadour. Il plia, en qualité d'accusé, un genou devant les juges et alla seul prendre place au banc de droite. Personne d'autre ne comparut ce jour-là.

La belle Marguerite de Montaudon, qui présidait le tribunal, ouvrit la séance en donnant la parole à Eléonore de Cabestaing parlant au nom de l'accusatrice.

— Très haute et équitable cour d'amour, commença-t-elle, j'élève, au nom de la noble Loba de Penautier, une accusation des plus graves contre Raimond de Miraval, le troubadour. Celui-ci vint dans la demeure de ma cliente, fasciné par sa beauté et par son esprit, lui jurer amour et fidélité et la prier humblement d'agréer son service. Elle fut si clémente de lui accorder cette faveur. Pendant cinq ans entiers, il la servit et elle lui permit de demeurer auprès d'elle. Elle lui fut, en toutes circonstances,une suzeraine indulgente et débonnaire et alla si loin, dans sa condescendance, qu'elle lui accorda un baiser. Après cinq ans, le traître la quitta sans l'ombre d'une raison, et, depuis, rend

déloyalement hommage à une autre, la magnifiant dans ses chants et se raillant de Loba. Je requiers donc, au nom de celle-ci, la condamnation de Raimond de Miraval, et un châtiment proportionné à son crime contre les saintes lois d'amour.

— Raimond de Miraval, qu'avez-vous à répondre ? prononça la belle Montaudon en se tournant vers lui.

L'accusé se leva, s'apprêtant à parler, mais son avocate, la sage Alice de Montpellier, lui fit signe de se rasseoir et prit la parole.

— Raimond de Miraval, commença-t-elle, ne nie point qu'il eût rendu hommage à la belle Loba de Penautier et qu'elle l'eût accueilli avec bonté pendant cinq ans entiers, en bienveillante dame et suzeraine. Il avoue également avoir quitté sa dame et s'être raillé d'elle dans ses chants, en glorifiant Diane d'Obilot.

» Mais ces choses, point ne les fit par esprit de traîtrise ou inconstance volage, mais afin de prendre vengeance de Loba, qui l'avait trompé la première de la manière la plus inexcusable, pendant cinq ans.

Parmi les juges et parmi l'auditoire, il se produisit une vive animation. La sage Alice remarqua

le mouvement avec plaisir et s'arrêta un instant, pour reprendre plus haut :

— Après que Raimond eût humblement servi, pendant cinq ans, la belle Loba de Penautier et que, pour tout son amour, il n'eût reçu d'elle qu'un seul et unique baiser, le hasard lui révéla que, si Loba le favorisait ouvertement, elle en aimait un autre en secret. On est donc en droit de se demander lequel des deux a le plus manqué à l'amour et à l'honneur, de Raimond, qui, se voyant trompé, a quitté Loba, ou de Loba qui, simulant un amour pour Raimond, le trahissait à tout instant, en chacune de ses pensées et chaque battement de son cœur.

Quand Alice de Montpellier eût fini, il y eut une courte pause. La belle Marguerite de Montaudon se leva et se retira avec les juges, dans une salle du château, pour délibérer. Après quelques moments, la cour d'amour revint et Marguerite prononça la sentence que l'accusé et l'accusatrice écoutèrent debout.

— Comme d'aucune part il n'a été fait d'objection contre les accusations formulées de part et d'autre, tout ce qui a été avancé devant être admis comme exact, la cour reconnaît une culpabilité égale à

Loba de Penautier et à Raimond de Miraval, car tous deux ont enfreint les lois d'amour, la fidélité de l'âme étant au moins aussi estimable et précieuse que la charnelle.

» De plus, la cour d'amour reconnaît Raimond coupable d'avoir persiflé et raillé dans ses chants une dame qui lui avait témoigné des bontés, ce qui, en toute circonstance, est blâmable et contraire à la chevalerie. En conséquence, la cour d'amour condamne Loba de Penautier et Raimond à faire amende honorable à genou, en exprimant leur repentir et implorant leur pardon.

» Enfin, elle condamne le même Raimond de Miraval qui, par basse vengeance, a offensé tout le sexe, à être fustigé de la main de deux dames avec des branches de rosiers.

Sur un signe de la belle et équitable Marguerite, Loba et Raimond s'agenouillèrent en même temps et répétèrent l'amende honorable que la présidente leur dicta.

Quand cela fut fait, ils se relevèrent, et deux pages masqués, vêtus de rouge, s'approchèrent de Raimond, le dénudèrent jusqu'aux hanches et lui lièrent les mains sur le dos avec un cordon de soie rouge.

Deux dames charmantes, les manches retroussées et tenant, chacune, à la main, une branche de roses abondamment garnie d'épines, s'avancèrent et commencèrent à le frapper. Chaque coup des jolies et odorantes verges imprimait une marque sur le dos du condamné, et bientôt son sang coula sous les mains de ses jolis bourreaux. La louve jubilait en assistant au châtiment de l'infidèle et fut déçue lorsque la présidente fit signe d'arrêter.

Marguerite, alors, se tournant vers Peire Vidal, lui demanda la cause de sa comparution.

— J'accuse Loba de Penautier, répondit-il.

La louve sourit et quitta fièrement le banc des accusateurs pour celui des accusés.

— Et que reprochez-vous à cette noble dame?

Eléonore de Gabestaing s'empressa de répondre au nom de Vidal.

— Peire Vidal, dont le nom est connu de toute personne cultivant le chant et la poésie, commença-t-elle, aime la fière Loba de Penautier depuis de nombreuses années avec une inébranlable fidélité. Il rechercha ses faveurs au temps où, jeune fille, elle demeurait encore au château de son père, mais elle accorda sa main au seigneur de Gabaret.

» Sur ce, Peire Vidal parcourut le vaste monde,

errant par toutes les contrées du Seigneur, dans l'espoir d'oublier Loba ; mais il n'y réussit point. Il revint, le cœur brûlant, comme il était parti, et se jeta aux pieds de la dédaigneuse, implorant d'elle la faveur de devenir son esclave. Loba accepta son service et décida de mettre son amour à l'épreuve, lui promettant, en cas de succès, le plus doux prix de l'amour.

» Sur son ordre, Peire Vidal se laissa coudre dans une peau de loup. La cruelle le fit poursuivre par sa meute et, lorsqu'il fut tombé à ses pieds, saignant par d'innombrables blessures, elle l'abandonna sans miséricorde à son sort. Cependant, loin de la maudire, Peire Vidal l'adore comme avant, prêt à donner sa vie pour elle à tout moment. En conséquence, je demande à la cour s'il a loyalement soutenu l'épreuve, si son amour et sa fidélité ne sont point libres de tout blâme et de toute tache, et s'il ne mérite pas le prix que Loba lui a assuré, et qu'elle lui refuse encore ?

— Vous n'avez rien à objecter, noble Loba ? demanda Marguerite.

— Rien, répondit la louve.

La cour délibéra pour la seconde fois, et la belle et équitable Marguerite prononça la sentence :

— Etant reconnu par la cour que Peire Vidal a fait la preuve parfaite de son amour, Loba de Penautier a le devoir de lui donner la récompense promise et que la rare fidélité et le dévouement du chanteur lui ont méritée.

La louve sourit. Souriante, elle avança vers Peire Vidal et lui tendit, devant tous, ses lèvres roses à baiser.

Le même jour, quatre jeunes filles, vêtues de soie blanche et couronnées de roses, conduisirent le troubadour à la chambre de la louve, qui trônait comme une sultane, entourée d'hermine, sur des coussins de soie.

—Prenez, lui dit-elle, ce qui depuis longtemps vous appartient, dit la jeune femme avec un rayonnant et bienveillant sourire. Je suis vôtre pour toujours.

— Non pas, ma suzeraîne, repartit le troubadour, qui se laissa tomber à genoux en un geste d'adoration, tu ne m'aimes pas, tu en aimes un autre ; or, l'amour seul peut exiger de l'amour l'enchantement suprême de la vie.

— Tu te trompes, Peire Vidal, s'écria la louve, l'homme que j'aimais a perdu mon amour au moment même où te voyant sans défense, il s'apprêtait à te tuer sournoisement. Je ne l'aime plus ; c'est toi

que j'aime de toute mon âme et avec la passion dont la louve seule est capable. Tu es mien, aucune puissance au monde ne peut t'arracher à moi.

En un mouvement de sauvage tendresse, elle jeta ses bras autour de lui et l'attira sur son sein impérial.

A ce moment, retentit au pied de la colline, le son d'un pieux cantique. Une troupe d'hommes, aux armes étincelantes, l'étendard des croisés flottant au vent, à leur tête, le comte de Foix, la croix rouge brodée sur ses armes, passaient.

Et, tandis que la belle louve souriait à son esclave qui lui baisait les pieds, les croisés, en bas, chantaient :

Aucun héros ne passe pour noble en ces temps,
S'il ne vole au secours de la Croix,
Paré de ses armes et de sa vaillance,
On conquiert honneur et gloire en paradis.

UN NOUVEAU LÉANDRE
(1707)

UN NOUVEAU LÉANDRE
(1707)

Vers la fin d'octobre 1707, les généraux Vendôme et Malborough faisant campagne l'un contre l'autre dans les Pays-Bas, avaient fait prendre à leurs armées leurs quartiers d'hiver. La campagne de 1707 n'avait pas apporté aux alliés des avantages appréciables. Louis XIV, qui venait d'inaugurer avec peu de bonheur et sans grande chance de succès la guerre de succession d'Espagne, et d'essuyer les mauvaises journées de Hoechstedt, Ramillies et Turin, s'en montra satisfait comme d'un heureux résultat qu'il célébra en une série de fêtes. Bien entendu, parmi les réjouissances, ne pouvait manquer un spectacle militaire, le 10 novembre, eut lieu une grande revue.

Des milliers de personnes accoururent, pour voir les troupes dont une partie revenaient des Flandres. La cour semblait au grand complet, déployant toute la magnificence dont Louis XIV s'entendait à entourer la majesté royale.

Parmi les grandes dames richement parées qui assistaient dans leur carrosse, comme dans des loges de théâtre, au défilé, Agrippine, duchesse de Vaudemont, prenait le premier rang par sa beauté. Veuve à 23 ans et possédant de grandes richesses, elle était douée d'une séduction et d'une grâce divines et avait l'esprit orné des connaissances littéraires qui, en ce temps de goût classique, étaient indispensables. Admirateurs et prétendants ne pouvaient guère lui manquer. Parmi eux, le maréchal de Boufflers et le duc de Bourgogne se montraient les plus assidus.

Lorsque le régiment de Navarre vint à passer, on put remarquer, auprès du drapeau troué de balles, un officier qui, sous ses insignes révélant une vaillance peu ordinaire, portait un uniforme rapiécé et usé. L'accoutrement misérable de l'héroïque soldat, en opposition avec la brillante cohorte des officiers élégamment parés, avait quelque chose de si touchant qu'involontairement,

la duchesse s'enquit de son nom. Bien que le duc de Bourbon, commandant honoraire de l'armée de Vendôme, fût dans l'impossibilité de connaître le nom de chacun de ses officiers, il se trouva à même de satisfaire la curiosité de sa belle amie.

— C'est le capitaine Dubois, dit-il, un brave que toute l'armée connaît.

Le hasard voulut que le capitaine, qui, conscient de son piteux costume, regardait droit devant lui, levât les yeux à ce moment précis, sur la belle jeune femme, et fût vaincu par sa beauté plus vite qu'il n'eût convenu à un si intrépide combattant. Mais que vit-il? que dut-il constater? La duchesse dérobant son visage sous son mouchoir.

— Elle a assez d'éducation pour s'en cacher, mais elle a ri de moi, murmura le capitaine en se mordant les lèvres, et deux larmes de dépit jaillirent de ses yeux.

Rentré chez lui, Dubois déboucla son épée, arracha son uniforme et le lança avec humeur sur un fauteuil. Puis il marcha fiévreusement, de long en large, dans la chambre.

— Que s'est-il passé, capitaine, quelqu'un vous aurait-il offensé? risqua le fidèle Benjamin, vété-

ran de son régiment et qui avait reçu autant de balles que le drapeau.

— On a ri de moi, s'écria Dubois, on a ri, oui ri, mon ami.

— Et qui a osé ? fit Benjamin, dont les joues s'empourprèrent. On va le provoquer, le misérable !

— Hélas, voilà ! Je suis forcé de subir l'offense, continua le capitaine en versant des larmes de honte, c'est une femme qui me l'a infligée et une femme si belle qu'on est obligé de l'aimer.

— Et de quoi a-t-elle ri ?

— De mon uniforme, de mon mauvais uniforme, honnête Benjamin.

— C'est à ne pas y croire, murmura le vieux soldat en tirant la tunique de dessous le fauteuil et en la retournant de tous côtés. Je l'avais pourtant si magnifiquement rapiéciée.

Quelques jours après cet incident, parut dans la modeste demeure du capitaine et en l'absence de celui-ci, un chasseur de grande maison, superbement vêtu et galonné, lequel remit à Benjamin un billet parfumé et une petite valise soigneusement fermée. Le brave Benjamin poussa un soupir de soulagement en voyant revenir son maître. La curiosité l'étouffait.

Tandis que le capitaine ouvrait la lettre, Benjamin s'emparait de la clé qui en était tombée et, ouvrant la valise, en tirait avec une exclamation de joie un superbe uniforme tout neuf.

— Que fais-tu là ? cria le capitaine, tu vas remettre tout de suite ces objets à leur place.

— Ils ne sont pas à nous ? s'étonna le serviteur.

— C'est un nouvel affront, repartit Dubois. Cette lettre vient de la duchesse de Vaudemont, la belle dame qui s'est moquée de moi. Elle m'invite à une chasse à son château, sans doute pour faire de moi la risée de ses hôtes et, pour mettre le comble à ma honte, m'envoie un uniforme neuf.

— Je ne vois point là de honte, repartit l'honnête Benjamin, n'est-ce point la coutume des cavaliers qui servent dans l'armée et surtout de ceux qui sont pauvres, de recevoir du roi, des princes, des princesses et des nobles dames, des cadeaux, voire même de l'argent. J'en conclus que nous ferons bien d'aller à la chasse et de conserver l'uniforme.

— Et moi je te dis que nous n'irons pas à la chasse et que nous rendrons l'uniforme.

Benjamin poussa un profond soupir, emballa

soigneusement les objets, chargea la valise sur son dos et alla la remettre au portier de la duchesse.

— Nous n'acceptons point de présent d'une duchesse, dit-il avec dignité, il faut qu'elle soit pour le moins princesse.

Le même soir, Benjamin était en train de soumettre l'uniforme de son maître à un nouvel examen, lorsque la porte s'ouvrit et une jolie petite personne, une soubrette évidemment, entra sans frapper et demanda le capitaine Dubois.

— Pas chez lui, répondit Benjamin sans broncher.

La petite lui parut aussi dangereuse que la duchesse au vaillant capitaine, et il crut, malgré la jupe courte et les pantoufles rouges à talons de bois, voir celle-ci en personne devant lui.

— Qui donc est-il ?

— Il est le serviteur du meilleur et du plus vaillant officier de Sa Majesté le roi.

— Vraiment ?

— Et elle ?

— Elle a l'honneur de servir la duchesse de Vaudemont.

— Alors c'est autre chose, s'écria Benjamin.

Il posa l'uniforme sur le fauteuil, s'approcha de la jolie enfant, et lui tapant familièrement sur l'épaule :

— Votre maîtresse voudrait capituler ?

— C'est une leçon qu'elle veut vous donner, corrigea la camériste, ton maître est un ours mal léché.

— Pas un mot contre mon maître.

— Nous sommes offensées.

— Nous encore bien plus.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— A cause d'une certaine conduite à la revue et de certains cadeaux, repartit Benjamin sans se départir de son calme diplomatique.

— Pas mal. Revenez-vous d'Afrique ? Vous vous offensez de choses qui enchantent les autres, s'exclama la mignonne soubrette. D'ailleurs, voici notre ultimatum, et maintenant, adieu.

Elle lui remit un billet.

— Au cas où nous nous laisserions fléchir jusqu'à consentir à répondre, comment s'informer de Mademoiselle ?

— Je m'appelle Ninette, et Monsieur ?

— Benjamin Vergot, vétéran au régiment de Navarre.

— Enchantée du plaisir, Monsieur.

— Serviteur, Mademoiselle.

*
* *

Ce fut avec un air absolument nouveau en lui, que Benjamin tendit à son maître la lettre de la belle duchesse.

— De qui ?

— De l'ennemie.

— La dame en question ?

— Oui.

— Pourquoi l'as-tu acceptée ?

— Le parlementaire était par trop joli, mon capitaine.

— Ah !

Le capitaine réfléchit.

— Mais je ne veux point la lire. Que faire ?

— Il faudrait cependant prendre connaissance du contenu, opina Benjamin.

— Je ne suis point curieux, assura le capitaine. Que peut contenir cet écrit ? Des reproches ? De nouveaux affronts ?

— Peut-être mieux que cela. On m'a insinué...

— Ruses de femmes pour que nous la lisions,

interrompit Dubois. Mais nous ne la lirons point.

— Nous ne la lirons point, confirma Benjamin.

— Nous la renverrons.

— Nous la renverrons.

Le capitaine considéra le charmant papier en soupirant et le tendit à Benjamin, qui se rendit aussitôt chez la ravissante Ninette.

— Refusée, dit-il avec un sang-froid imperturbable, et il posa le billet dans les mains de la soubrette.

— Mais... c'est inconcevable ! c'est barbare ! c'est d'un anthropophage ! s'écria la petite. Et quelle excuse, Monsieur ?

— Nous ne faisons point d'excuses.

— La raison d'une conduite aussi peu chevaleresque ?

— Nous ne nous occupons point de raisons.

— Adieu !

— Adieu !

Une semaine se passa. L'affaire semblait réglée, lorsqu'un matin, un camarade du capitaine vint le trouver pour lui demander un service important.

— A votre disposition, répondit Dubois. Est-ce une affaire d'honneur ?

— Oui.

— Le prétexte ?

— Une dame.

— Notre adversaire ?

— Le prince de Soubise.

Dubois revêtit le fameux uniforme qui, à s'en rapporter aux serments de Benjamin avait l'air absolument neuf, ceignit son épée et suivit son ami.

Les seconds décidèrent de l'heure et des armes, et de toutes les circonstances de la rencontre, avec la galanterie et l'amabilité habituelles alors, et se séparèrent en échangeant des protestations de dévouement réciproque.

Le lendemain, les deux partis se retrouvèrent dans les bois de Versailles et se saluèrent de la manière la plus courtoise. Les seconds ayant pris toutes les dispositions utiles, les adversaires se placèrent en face l'un de l'autre et croisèrent le fer.

Ce combat, avec les légers et élastiques fleurets, eût fait, à une personne non initiée, l'effet d'un jeu gracieux. C'était le temps où l'on s'offensait avec esprit, s'attaquait avec amabilité et se tuait avec grâce.

Mais, cette fois, le gazon si fréquemment trempé de sang, devait demeurer immaculé.

Tandis que les adversaires se mesuraient, tantôt l'un tantôt l'autre attaquant ou se retirant, une chaise portée par deux nègres, brilla entre les arbres, une dame se pencha à la portière et, secouant son mouchoir, fit signe d'arrêter. A sa grande frayeur, Dubois reconnut la belle duchesse de Vaudemont.

— C'est donc elle la cause du duel, pensa-t-il. Elle est aussi coquette que sans-cœur.

Pendant ce temps, la jeune femme était descendue de sa chaise et s'interposait entre les combattants :

— Serait-il vrai, Messieurs, que vous vous battiez pour moi ?

Les deux adversaires se turent.

— Je vous prie de me répondre.

Le prince de Soubise s'inclina.

— Eh bien, s'il en est ainsi, poursuivit la duchesse en fronçant ses beaux sourcils, rengaînez sur-le-champ vos épées. Je ne vous ai point donné le droit de vous battre en mon honneur. Je vous ordonne de vous réconcilier ou d'éviter à jamais ma présence.

— Madame, voulut objecter le lieutenant...

— M'obéirez-vous ?

Les adversaires se tendirent la main et déposèrent leurs armes.

— Voilà qui est bien, Messieurs, s'écria la jeune femme avec une amicale inclinaison de tête. Je suis contente de vous, et vous, mon vaillant capitaine, dit-elle en se tournant inopinément vers Dubois, donnez-moi votre bras. J'ai à vous parler.

Tandis que les autres acteurs de cette scène, s'éloignaient, la duchesse suivait, avec Dubois, un étroit sentier conduisant dans la forêt. Ils n'échangèrent pas une parole jusqu'à ce qu'ils eurent atteint une clairière gazonnée, à l'écart de tout témoin. Alors la jeune femme s'arrêtant, quitta subitement le bras du capitaine, le regarda et lui dit avec un ravissant sourire :

— C'est à nous de nous battre, Monsieur, mais, d'abord, répondez-moi : est-ce l'habitude, dans l'armée des Flandres, d'offenser de faibles femmes ?

— Excusez-moi, Madame, balbutia Dubois, mais s'il y a ici un offensé, c'est moi.

— Vous ! Comment ?

— Vous souvenez-vous, duchesse, de la dernière revue ?

— Parfaitement.

— Et de ses incidents?

— Cela dépend desquels.

— Ne vous souvenez-vous pas avoir ri d'un pauvre soldat à l'uniforme rapiécé ? Ce soldat c'était moi, Madame, et voici l'uniforme sous lequel bat un cœur chaud que vous n'avez point vu, mais que vous avez profondément blessé.

— Mon Dieu! s'écria la duchesse avec une frayeur mêlée de joie. Qui donc vous a dit?...

— Je vous ai vu, comme vous mettiez votre mouchoir devant les yeux...

— Oui, capitaine, pour cacher mes larmes.

— Est-il possible ?

— Voyez comme vous m'offensez, je pleurais, le cœur serré de voir un héros dans cet état.

— Aveugle que j'étais, frivole insensé, s'écria Dubois, je me suis conduit comme un gamin, vous ne pouvez me pardonner, commandez-moi de me tuer à vos pieds.

Et le capitaine, en proie à une exaltation chevaleresque, tira son épée et plia le genou, comme un Romain attendant de la Vestale la sentence de vie ou de mort.

— Quelle idée vous prend? fit la duchesse en

lui tendant la main pour le relever, qui vous dit que je sois fâchée ? Au contraire, capitaine... cela... m'a amusée d'être ainsi dédaignée de vous. On me rend tant d'hommages que je commence à en être excédée.

— Quel bonheur, jubila Dubois en pressant la main de la belle jeune femme sur ses lèvres, que ce malentendu soit dissipé. Mais non, point de bonheur, reprit-il. J'étais armé contre vos charmes par mon amour-propre blessé, maintenant il n'est plus de salut. Je vous appartiens, comme le chrétien captif appartient au musulman. Madame, enchaînez-moi, avec les autres, à vos galères.

— Levez-vous, capitaine, repartit la séductrice, et permettez-moi d'abord de veiller un peu à vos besoins. Nous, faibles femmes, nous entendons mieux à ces choses, que vous autres hommes héroïques.

— Comment, Madame, pourrais-je mériter tant de bontés ?

— Et venez me voir, continua la grande dame, souvent, aussi souvent que possible, journellement.

— Et ces Messieurs, qui...

— Je n'ai conféré à aucun un droit sur ma personne. Maintenant, dites-moi votre prénom.

— Hector.

— Le mien, Agrippine. C'est ainsi que vous m'appellerez désormais. Oui, n'est-ce pas ? et moi je vous dirai Hector. Cela n'a que deux syllabes, tandis que Dubois... Quelle étourderie ! Dubois n'en a pas davantage, mais Hector sonne mieux.

— Madame...

— Dites tout de suite Agrippine.

— Agrippine.

— Voilà qui est bien, mon cher Hector. Donnez-moi votre bras. Et maintenant....

— Et maintenant, qui donc osera rire encore de mon uniforme rapiécé ?

*
* *

Le vaillant capitaine allait voir la duchesse tous les jours. Une invisible fée le munissait de tous les objets qui distinguaient alors un homme du monde élégant et, à présent, que Dubois pouvait rivaliser de parure avec les plus brillants cavaliers de l'armée de Louis XIV, on put remarquer

à quel point il les effaçait tous. Il est vrai qu'Agrippine avait découvert ce détail, lors même qu'il portait encore ses hardes rapiécées.

Elle prenait grand plaisir aux entretiens de Dubois et se divertissait parfaitement avec lui. Ils faisaient ensemble tout ce que de jeunes amoureux peuvent faire sans blesser les convenances, d'interminables parties de promenades à cheval, de cartes, de dominos, de dames. Parfois, le capitaine lisait à haute voix, ou Agrippine chantait, ce qu'elle faisait à ravir, en s'accompagnant sur un clavecin dont les touches étaient incrustées de nacre. Ils plaisantaient, riaient, bavardaient, mangeaient ensemble et se taquinaient.

Le monde entier considéra bientôt le capitaine Dubois comme l'amoureux en titre, le futur mari de la duchesse. Mais, en réalité, leur intimité n'avait point fait un pas depuis leur premier entretien dans les bois de Versailles.

Chaque regard, chaque mouvement du capitaine trahissait son adoration pour Agrippine. Qu'avait-il besoin de lui parler d'amour? En sa qualité d'homme d'honneur, pouvait-il en parler sans y rattacher simultanément une demande en ma-

riage ? et comment eût-il osé, lui, le soldat pauvre et sans nom, prétendre à la main de la plus grande dame de la cour ?

Quant à Agrippine, elle avait aimé Dubois dès le premier instant, mais était-ce à elle à le lui dire ? Elle était libre et pouvait, sans se soucier de son nom et de sa situation, s'unir à lui. Mais quel rôle jouerait-elle à partir de ce moment, dans un monde où elle était accoutumée à briller et triompher ? La duchesse de Vaudemont devenant madame Dubois ! Qu'est-ce que Dubois ? demanderait-on. Un officier du roi et un brave. Mais, mon Dieu, il en est tant, de vaillants officiers, dans les armées du roi.

Ainsi la belle Agrippine oscillait entre le dépit que Dubois ne se déclarât point, et la crainte, s'il le faisait, de devoir descendre du piédestal de sa situation.

Vint le carnaval où les fêtes de la cour rassemblaient tout ce qui portait un nom et occupait un rang, et Dubois paraissait toujours également heureux de jouer aux dominos avec Agrippine.

Un soir, la jeune femme, prise d'impatience, jeta pêle-mêle les petits jetons, en s'écriant :

— Pourquoi ne venez-vous pas aux fêtes de la

cour, Hector ? Il faut venir au prochain bal, je veux danser avec vous.

— Si tel est votre ordre, Agrippine.

— C'est mon ordre. Mais il faut que vous soyez beau, Hector, vous devez éclipser tous les cavaliers de la cour. Je vous enverrai Ninette, c'est elle qui vous habillera.

Effectivement, le soir du bal, la petite Ninette parut dans la demeure du capitaine. Benjamin avait fini déjà la toilette complète de son maître et regardait son œuvre avec fierté ; mais, à l'œil exercé de la femme, elle présentait plus d'une imperfection. Ninette se mit à déballer un carton, attacha ici un flot de dentelles, là un nœud de rubans et d'autres précieux colifichets, jusqu'à ce que le capitaine resplendît d'une impeccable élégance.

Quand il traversa, ainsi paré, les brillants salons de Versailles, tous les yeux se tournèrent vers lui. Les dames se demandaient l'une à l'autre le nom du nouveau venu, et les hommes fronçaient les sourcils.

Le duc de Bourbon reconnut aussitôt le vaillant Dubois, s'avança au-devant de lui et le présenta au roi. Louis XIV s'entretint dix longues minutes

avec lui, ce qui produisit une énorme sensation, sensation qui fut portée à son comble quand la belle et admirée duchesse de Vaudemont manda un chambellan pour inviter le capitaine à se rendre auprès d'elle.

Le jeune et beau cavalier s'avança d'un pas gracieux, et un murmure d'admiration passa dans l'assistance. Agrippine rayonnait de plaisir, et Dubois pensa qu'il était plus agréable de défiler devant les baïonnettes des Anglais que devant un aussi grand nombre de beaux regards curieux; mais il n'en laissa rien paraître.

— Que ce serait bon, s'écria Agrippine entraînée par la joie du moment, de passer ainsi toute notre vie l'un auprès de l'autre.

— Oui, Agrippine, repartit le capitaine, c'est un bonheur auquel je n'ose pas penser. Il m'apparaît en rêve pour me tenter et me ramener à la triste réalité.

— Un héros doit forcer le destin.

— Oh, Agrippine, la vie n'est pas un bal où un pauvre officier peut oser toucher la main d'une riche duchesse.

Agrippine se tut. Rentrée chez elle, elle se jeta en pleurant dans un coin de son canapé.

— C'est un lâche, sanglota-t-elle, ou bien il ne m'aime pas.

— Qu'est-il arrivé ? questionna Ninette consternée.

— Il m'a expliqué clairement que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

— Et il n'a point eu tort, s'il tient compte de votre situation, Madame.

— Mais moi, je l'aime, et je suis prête à tout lui sacrifier.

— Et lui ne veut pas de votre sacrifice, parce qu'il vous aime.

— Ah si j'étais seulement une petite bourgeoise.

— Vous êtes la duchesse de Vaudemont, et il n'est même pas de la noblesse, observa Ninette.

» Qui sait, peut-être pourra-t-il se rattraper. Il y aura bientôt du nouveau, et le capitaine aura l'occasion de se distinguer dans une action d'éclat.

— Ou celle de mourir, interrompit Agrippine.

» Ne me parle pas de guerre.

Et, de nouveau, elle sanglota.

Les amoureux recommencèrent leurs promenades et leurs parties de domino, et des semaines passèrent encore sans rien changer à leur situation.

Pendant ce temps, Louis XIV faisait pour la nouvelle campagne les plus incroyables préparatifs, remontant l'armée des Flandres, sous les ordres du duc de Vendôme, jusqu'à un effectif de 100.000 hommes. En Espagne, la bataille l'Almanzo s'était décidée en faveur de la France, le duc de Berwick pouvait quitter la presqu'île et assumer, dans le Bas-Rhin, le commandement d'une armée de 35.000 hommes. A la fin mars, les troupes occupaient toutes les routes. Le régiment de Navarre reçut, comme les autres, l'ordre de mobiliser et de rejoindre l'armée de Vendôme.

Le jour du départ arriva et Dubois ne s'était toujours pas déclaré. Ce fut une heure pénible, quand Agrippine, en compagnie d'une centaine d'autres femmes, accompagna le régiment. Elle chevauchait aux côtés de Dubois et, à tout instant, lui tendait la main, en essuyant des larmes.

D'autres grandes dames suivaient en carrosse, tandis que les femmes et jeunes filles du peuple marchaient confondues dans les rangs des soldats.

Auprès de Benjamin, se voyait Ninette, qui semblait ne l'accompagner que pour donner libre cours à ses récriminations contre un maître barbare.

Il fallut enfin se dire adieu. Dubois, à plusieurs reprises, baisa la main de l'adorée, tout en pleurant à chaudes larmes. Elle s'arracha la première et reprit au galop la route de Versailles.

Il y eut de tristes jours pour la duchesse, et de plus tristes encore pour la soubrette obligée de subir son humeur désespérée.

Agrippine faisait chaque jour serment d'oublier, et éclatait en sanglot aussitôt que l'objet le plus insignifiant, un livre à moitié lu ou un jeton de domino oublié sur le marbre de la cheminée, rappelait l'absent à son souvenir.

Ninette finit par perdre patience.

— Combien de temps pensez-vous tenir cette conduite de petite fille? demanda-t-elle à Agrippine, du ton résolu qui lui était habituel.

— Sans doute jusqu'à son retour.

— Vous n'êtes pas sage, Madame, dit la maligne chatte, le capitaine est en campagne, il ne reviendra pas avant l'hiver. Mais qu'est-ce qui vous empêche, puisque vous l'aimez tant que ça, d'aller le rejoindre? N'est-il point de mode, en été, de se rendre au camp, comme on irait à une station balnéaire? Il n'y a pas jusqu'aux comédiens qui ne suivent l'armée, dressant leurs tréteaux au mi-

lieu des tentes, des canons et des pyramides de fusils. Faisons donc nos paquets et suivons le capitaine ; on s'amuse beaucoup dans le camp, à ce que raconte Benjamin.

Agrippine partit d'un clair et joyeux éclat de rire. Séance tenante, elle décida de partir immédiatement en campagne. Aussitôt les malles furent faites. Accompagnée de deux serviteurs de confiance, d'un gros cocher sur le siège et de Ninette à l'intérieur, la duchesse de Vaudemont roula bientôt, dans son lourd carrosse, sur la route conduisant vers le Nord.

*
* *

Ce fut aux premiers jours d'un mois de mai chaud et ensoleillé, que Benjamin, occupé à cirer les hautes bottes de son maître en fredonnant un air belliqueux, s'arrêta tout à coup comme figé en statue, muet et pétrifié.

— Eh bien, qu'a de si terrible mon aspect qu'on y perde aussitôt parole et mouvement ? railla Ninette.

— C'est donc réellement vous, mademoiselle Ninette ? balbutia Benjamin.

— Oui, maître Benjamin, c'est moi, et ma duchesse est là aussi. Nous avons conquis une chambre, petite à souhait, mais à la guerre comme à la guerre ! Puisque le capitaine s'en est allé en campagne, nous l'avons suivi, nous sommes terriblement éprise de notre maître.

— N'est-on venu que pour le maître ?

— Un peu aussi pour le valet, mais où est le capitaine ? Ma maîtresse ne peut plus attendre de le voir.

Déjà, Dubois, attiré par le timbre de voix bien connu, sortait de sa tente, et lorsqu'il apprit le bonheur qui lui était venu littéralement pendant son sommeil, sans prendre le temps de ceindre son épée, il courut vers son idole. La duchesse fit un grand effort pour sauvegarder sa dignité, mais quand le capitaine parut et se jeta, avec un cri d'extase, à ses pieds, oubliant tout, elle l'attira contre son cœur, le serra passionnément dans ses bras, et, parmi des éclats de rire, le couvrit de larmes et de baisers.

— Ah Hector, vous m'avez fait passer de terribles jours, dit-elle enfin, après s'être ressaisie. Mais tout est oublié. A quoi bon le nier plus longtemps ? je vous aime, je n'aime que

vous, vous seul serez mon mari et pas un autre.

— Mais, Agrippine, cela n'est pas possible, répliqua Dubois, repris par ses anciens scrupules. La duchesse de Vaudemont ne peut devenir la femme d'un simple officier et s'exposer aux railleries...

— Elle peut accorder sa main à un héros.

— Je suis un bon soldat, je ne suis pas un héros.

— Eh bien, accomplissez un acte de héros, s'écria Agrippine inspirée, un acte qui répandra votre nom dans l'Europe entière.

— Quelle idée merveilleuse ! s'écria le capitaine avec un sérieux presque solennel. Maintenant seulement, je vois à quel point vous m'aimez, Agrippine. Vous ne voulez pas nous exposer au ridicule, mais vous ne voulez pas renoncer à moi. Vous provoquez le destin et vous en remettez à moi de franchir l'obstacle qui nous sépare, et de vous conquérir, comme le prix le plus élevé que la vie puisse m'offrir, ou de trouver en une audacieuse entreprise, la plus belle et la plus enviable des morts. Agrippine, je vous remercie.

Mais le destin semblait vouloir se jouer du capitaine. Vendôme campait à Soignies, en face de Mal-

borough, à trois lieues de distance l'un de l'autre, sans qu'ils en vinssent aux mains. C'étaient de continuelles manœuvres en tous sens, d'interminables marches et contre marches, où la jeune duchesse prenait sa part de fatigues. Enfin, le bruit se répandit que Vendôme projetait un coup de main contre la ville de Gand.

Dubois fut le premier qui s'offrit à l'accomplir, mais Gand se rendit, grâce à sa population francophile, sans qu'il y eût un coup de feu à échanger. L'espoir du vaillant amoureux se dissipa dans le brouillard.

Simultanément, les Français occupèrent Bruges sans que Malborough, qui attendait le prince Eugène de Savoie, pût les en empêcher. Vendôme, ensuite, attaqua Oudenarde qu'il investit. Parmi les assiégeants se trouvaient Dubois et la belle Agrippine.

Malborough et le prince Eugène s'étaient réunis. Les deux grands généraux, égaux en génie et en bravoure, sans se soucier des objections du Conseil de Vienne, poussèrent, par une audace sans exemple, leur armée entre Vendôme et la frontière française.

La conséquence de ce mouvement absolument

inattendu fut la bataille d'Oudenarde, qui eut lieu le 11 juin 1708. Les Français, en dépit de leur ardeur guerrière et des miracles de bravoure qu'ils accomplirent, furent défaits par le génie combiné de leurs entremis, et complètement battus. Leur retraite dégénéra en déroute. Si le soleil s'était couché deux heures plus tard, pas un seul homme n'eût échappé. Vendôme perdit 80.000 hommes, parmi lesquels 8.000 prisonniers, et se retira aux environs de Gand derrière le canal de Bruges, où il s'établit en un camp retranché dans une position presque inexpugnable.

Une fois de plus, le capitaine Dubois n'avait eu l'occasion d'accomplir aucun acte héroïque, et en revanche, plus d'une occasion de protéger sa dame contre les poursuites des dragons anglais et des pillards en maraude. Après que les Anglais eurent repoussé les lignes françaises entre Ypres et Wareele, le cœur de la France se trouva ouvert aux alliés, libres d'y pénétrer.

Malborough eut pu provoquer une rapide conclusion en marchant directement sur Paris, mais son opinion fut en minorité au conseil. Il dut se contenter d'envahir le territoire et d'assiéger Lille, la première des forteresses de France et le chef-d'œuvre de Vauban.

Lorsque Vendôme eut vent de cette entreprise, il commença par n'y point croire, et lorsque les Français durent se rendre à l'évidence, ils se raillèrent des envahisseurs, Lille passant pour imprenable.

Au dernier moment, Louis XIV nomma le maréchal de Boufflers, l'un des premiers officiers de France, commandant de la forteresse, et en éleva la garnison à 15.000 hommes. Le siège de cette célèbre place forte occupait l'attention de toute l'Europe, les guerriers et les princes les plus fameux se retrouvèrent devant elle, comme jadis devant Troie.

Le 14 août, la ville était complètement investie. Eugène dirigeait le siège, et Malborough, l'armée chargée de le couvrir. Le 23 août, on ouvrit les tranchées. Le 24 commença la canonnade. Des deux côtés, le feu fut terrible. Assiégeants et assiégés, Français et Anglais, rivalisèrent d'astuce, d'obstination, de ruse, de courage et de dévouement.

Enfin, Vendôme se décida à prendre la chose au sérieux ; même, il commença de s'inquiéter, se réunit, près Gramont, au duc de Berwick revenant du Bas-Rhin, et se dirigea sur Lille avec l'inten-

tion de livrer bataille aux asssiégeants et de délivrer la place.

Mais Malborough alla à sa rencontre, et occupe, entre Péronne et Noyelles, une position si forte que Vendôme n'osa prendre sur lui les risques d'un combat. Il s'arrêta et dépêcha un courrier à Versailles pour demander les ordres du roi.

Le 5 septembre, eut lieu le premier assaut de la ville assiégée. Il se limitait aux ouvrages extérieurs et eut peu de succès, mais la situation de la place n'en devenait pas moins, de jour en jour, plus menacée. Dans ces conditions, il était de la plus grande importance pour Vendôme d'entrer en rapports avec le commandant de la place, de lui faire parvenir, d'une part, des nouvelles de l'armée et, d'autre part, de se rendre compte des besoins de la garnison.

Mais, tous ses efforts en vue d'un échange de dépêches, échouaient, grâce à la vigilance des assiégeants.

L'occasion que le capitaine Dubois avait si impatiemment attendue, se présentait enfin. Se rendant auprès du général, il s'offrit à pénétrer dans la ville. Le moyen dont il se servirait pour y parvenir, devait demeurer un mystère pour tous.

Vendôme lui donna les instructions utiles et le congédia, profondément ému.

Quand l'audacieux capitaine fit part à la duchesse, de son entreprise, elle le regarda d'abord comme si elle ne comprenait point ; puis elle éclata en des sanglots convulsifs et, entourant le jeune homme de ses bras, le supplia d'y renoncer.

— J'aime mieux supporter tous les ridicules, s'écria-t-elle, que de vous voir courir un pareil danger.

— Dubois demeura inébranlable.

— Le sort décidera, dit-il avec élan, si le pauvre capitaine est digne de nommer sienne la duchesse de Vaudemont.

En vain, Agrippine lui offrit de le conduire séance tenante à l'autel, en vain, elle se jeta à ses genoux.

Il lui fit ses adieux, comme un homme se trouvant sur son lit de mort, et quitta le camp, la nuit même, accompagné de Benjamin.

*
* *

C'est par une obscurité douteuse, que le capitaine Dubois entreprit sa périlleuse aventure. Quelques étoiles seulement se montraient au

sombre firmament que parcouraient, rapides, de grands nuages laiteux. Maître et serviteur cheminaient côte à côte en silence, non sur la grande route ni sur l'un des nombreux sentiers battus, mais droit à travers les champs, les prairies, les haies et les palissades, tantôt passant à gué un ruisseau, tantôt enfonçant jusqu'à mi-jambes dans un marais. De cette manière, ils étaient assurés de ne rencontrer personne et de se trouver toujours à proximité de quelque objet pouvant leur servir d'abri et leur permettre de se dissimuler.

Ils parvinrent sans encombre jusqu'à un large canal dont les bords étaient garnis de broussailles. C'est là que le capitaine prit congé de son serviteur, le chargeant de son plus affectueux message pour Agrippine. Puis il commença de se déshabiller. Benjamin le regarda quelque temps avec stupéfaction.

— Que voulez-vous faire? questionna-t-il enfin. Comment pensez-vous atteindre Lille?

— Très simplement, répondit Dubois avec un sourire, en descendant à la nage le fleuve qui traverse la ville et en suivant auparavant les canaux qui y conduisent.

— Mais comment échapperez-vous aux senti-

nelles ennemies qui, certainement, surveillent rigoureusement les deux bords.

— Tout aussi simplement, en plongeant sous l'eau. Tu sais que, comme nageur et plongeur, je cherche encore mon égal.

— Que Dieu soit loué qu'il en soit ainsi, murmura Benjamin, mais ce que vous projetez, aucun être humain n'est capable de l'accomplir.

— Mon intention est, précisément, d'accomplir un acte dépassant les forces humaines.

— Vous succomberez, vous ne pouvez que vous perdre, implora Benjamin cherchant en vain à étouffer ses larmes. Au moins, emmenez-moi !

— Ce serait notre perte à tous deux, objecta Dubois, seul, j'ai quelque chance de passer inaperçu. Adieu !

Dubois dissimula ses vêtements sous un épais buisson, posa une grosse pierre dessus et plongea dans le canal. Benjamin le suivit tristement du regard, puis reprit, lentement et le cœur brisé, le chemin du retour.

Après avoir descendu le canal, le capitaine se trouva à peine à dix pas des avant-postes anglais. Il modéra ses mouvements et, se laissant aller au fil de l'eau, passa heureusement inaperçu. A

l'Orient, le ciel blanchissait, les oiseaux commençaient à se mouvoir sous les branches des arbres qui, çà et là, bordaient le canal. Les voix du matin s'éveillaient l'une après l'autre : le chant enroué d'un coq, le piaillement d'un moineau, l'aboiement d'un chien irrité, puis le clapotis d'un moulin et, au loin, les cloches d'un village.

Tout à coup, un bruit de sabots, un piétinement de chevaux et des voix humaines se firent entendre. Un détachement de cavaliers ennemis se dirigeaient vers le canal, pour y abreuver leurs montures. Dubois se vit perdu. Il parvint néanmoins à atteindre la rive et à se cacher sous l'épais feuillage d'un saule qui baignait ses branches dans l'eau. Retenant son haleine, il avait réussi à se dissimuler pendant quelque temps, quand, tout à coup, un cheval échappé vint s'arrêter près de lui. Bientôt un cavalier le rejoignait.

Le plus léger mouvement de Dubois, un seul regard du cavalier eussent suffi à révéler sa présence, mais le dragon n'eut d'attention que pour le cheval qu'il rattrapa et ramena à la berge.

Quelques instants plus tard, la troupe s'étant éloignée, Dubois, après ce court repos, put reprendre son dangereux chemin. Quatre femmes

lavaient du linge au bord de l'eau. L'une d'elles, apercevant le nageur, cria :

— Tiens, en voilà un qui se baigne.

Ses compagnes regardèrent et se mirent à rire, tandis que le capitaine, redoublant d'énergie, activait son mouvement.

Après avoir longé sept canaux, il atteignit enfin la Deule, à l'endroit même où elle coupait les lignes ennemies.

Il plongea et nagea sous l'eau, favorisé par la rapidité du courant, pendant un espace de temps incroyable, au beau milieu du camp ennemi, échappant complètement à l'observation des sentinelles.

Sain et sauf, mais exténué de fatigue, il pénétra dans l'intérieur de la ville.

— Un homme à la nage, dit un soldat à son voisin, voyant Dubois approcher du bord.

— D'où peut-il bien venir?

— Un messager de Vendôme, suggéra un troisième, il n'y a pas de doute.

En un instant, une centaine d'officiers et de soldats de la garnison s'étaient rassemblés autour du nageur, lequel, à peine sorti de l'eau et tout hors d'haleine, dut répondre à cent questions à la fois.

Dès la première nouvelle du singulier événement le maréchal de Boufflers accourut en personne. Il fit offrir au capitaine ses propres vêtements, lui fit donner du vin et des aliments. Dubois raconta alors son incroyable coup d'audace. De bruyantes acclamations accompagnèrent son récit. Les officiers le prirent sur leurs épaules et le portèrent, entourés d'une foule sans cesse grossissante, jusqu'à la demeure du maréchal où le héros put enfin prendre quelque repos.

Lorsqu'il se sentit suffisamment réconforté, le maréchal lui fit faire le tour des fortifications, ainsi que des travaux qu'on avait élevés derrière les brèches. Il prit une connaissance exacte de la situation des assiégés ; puis il se prépara par un sommeil de quelques heures, à son retour.

Le 15 septembre, à l'heure du crépuscule, il se remit en route, emportant dans sa bouche une lettre entourée de cire. Le maréchal et nombre d'officiers l'accompagnèrent à l'endroit où il avait opéré son atterrissement. Là, il se dévêtit et à nouveau se jeta à la nage. Cette fois encore, bien qu'il fût protégé par l'obscurité, il plongea aux passages dangereux et gagna heureusement l'endroit où il avait laissé ses habits.

Il venait de les retirer de leur cachette et commençait à les revêtir, lorsqu'un homme sortit précipitamment de la broussaille et tomba à ses pieds.

C'était Benjamin, riant et pleurant à la fois, et qui ne pouvait parler. Dubois acheva de s'habiller avec son aide, et but un coup à la gourde de campagne que le fidèle avait eu la prévoyance de remplir d'un vin excitant. Puis il s'assit sur une pierre.

Lorsqu'il se releva pour se hâter vers le camp, une voix, de l'autre bord du canal, lui cria en langue allemande :

— Qui va là ?

Dubois, sans répondre, pressa le pas, suivi de Benjamin. Une balle siffla. Puis une seconde et un coup de feu retentit à leurs oreilles.

Le dernier obstacle était surmonté.

Au camp français, l'héroïque soldat reçut un accueil qui le toucha jusqu'aux larmes. Toutes les tentes se vidèrent, quelques officiers le prirent sur leurs épaules, d'autres brandissaient leurs armes, des milliers de voix criaient :

— Vive Dubois !

Vendôme vint au-devant de lui avec tout son

état-major et le serra dans ses bras. Ramené dans la tente du général, le capitaine lui rendit compte de sa mission et lui remit le message de Boufflers. Vendôme n'avait pas fini de le lire qu'Agrippine, oublieuse de toutes les convenances, se précipitait avec un cri de joie sur Dubois, qu'elle entoura de ses bras. Puis, se retournant :

— Duc, dit-elle, voici mon fiancé.

— Vous ne pouviez en choisir un plus digne.

*
* *

— Il est là. Il a échappé à tous les dangers !

Avec ces mots, l'excellent Benjamin pénétra dans la tente de la duchesse et embrassa Ninette.

— Et maintenant nous épousons sur-le-champ.

— Qui épouse ? bondit la soubrette en essayant de s'arracher aux pattes d'ours du vétéran.

— Le capitaine épouse la duchesse, s'exclama Benjamin, et votre serviteur, la soubrette.

— Pour cela, j'ai aussi un mot à dire, je pense.

— Cent mots, mille mots, si vous voulez, repartit Benjamin en riant et en fermant la bouche de la jolie petite personne avec un impétueux baiser.

*
* *

Jamais encore une entreprise héroïque n'avait tant fait parler, que celle du capitaine Dubois. Amis et ennemis lui payèrent le tribut d'une égale admiration, et, comme c'est en nageant qu'il avait conquis sa bien-aimée, on le surnomma le capitaine Léandre.

Heureusement l'analogie laissait à désirer, car la glorieuse aventure du brave officier eut une heureuse conclusion. Louis XIV l'ennoblit. Il quitta l'armée et se retira avec la belle Agrippine devenue son épouse, au château de Vaudemont, loin des intrigues de la cour de Versailles.

Benjamin, après s'être uni à la jolie Ninette, reçut l'office de portier, dont il s'acquitta avec beaucoup de dignité.

Le siège de Lille, en dépit des efforts de Vendôme, ne fut point favorable aux armes françaises.

Le 22 octobre, Boufflers hissa le drapeau blanc et capitula après soixante jours de résistance.

Il abandonna la forteresse et se retira avec un effectif de 5.000 hommes, dans la citadelle.

Le prince Eugène traita le maréchal avec un respect proportionné à l'admiration que suscitait son héroïque défense de la cité.

Lorsque les conditions pour la capitulation lui furent soumises, il y souscrivit sans les lire.

— Le maréchal de Boufflers, dit-il, ne peut rien demander qu'il n'ait le droit d'exiger et que je ne puisse accorder.

La citadelle se rendit le 11 novembre 1790.

La garnison, pendant toute la durée du siège, n'avait perdu que 12.300 hommes, et les assiégeants, 18.000:

BOVO

(1540)

BOVO

(1540)

Au mois de février 1540, après bien des tentatives infructueuses, le grand amateur d'art, cardinal de Ferrare, était enfin parvenu à attirer à la cour de François Ier le célèbre ciseleur en bronze et autres métaux précieux, Benvenuto Cellini, chargé d'exécuter pour le galant monarque français, une série de travaux artistiques. Pour commencer, le roi demanda les maquettes de douze statues d'argent de grandeur naturelle, destinées à entourer sa table sous forme de lampadaires et représentant six dieux et six déesses. Un vieux château triangulaire adossé aux remparts de la ville, fut attribué à l'artiste, pour lui servir d'atelier et

de demeure. Il s'y installa aussitôt avec tout son personnel et se mit avec ardeur au travail, aidé de ses élèves, pour la plupart des Italiens qui, par fidèle attachement, avaient suivi leur maître en France, et qui formaient, en ces temps de violences où l'épée était inséparable de la palette et du ciseau, en même temps une suite armée.

Parmi eux, le Napolitain Ascanio et un Romain, Paul Nacheroni, se distinguaient par leur force musculaire et leur beauté.

Cellini composa d'abord les maquettes de quatre des divinités commandées : Jupiter, Junon, Apollon et Vulcain. Lorsqu'il les porta à François Ier celui-ci s'en montra ravi. Il pria qu'on en commençât l'exécution par Jupiter, et, à cet effet, fit remettre à Cellini 300 livres d'argent en lingot. La marquise d'Etampes qui, au su de tous, exerçait sur le Roi un empire tel que Charles-Quint lui-même condescendit à lui rendre hommage, se sentit gravement indisposée de ce que l'artiste avait négligé de la consulter et devint, à partir de ce jour, l'ennemie déclarée du maître florentin.

Cela n'empêcha point Benvenuto de continuer tranquillement son travail. Il pétrit de grands mo-

dèles en argile du Jupiter et du Vulcain et entreprit simultanément une colossale statue de Mars. Puis, il se mit en demeure d'exécuter les ordres de son hôte royal en procédant à la fonte du Jupiter en argent. Son travail acharné n'était interrompu que par les repas que maîtres et élèves prenaient en commun et d'où l'entrain joyeux de la jeunesse n'était jamais absent. Le maître qui frisait la quarantaine, rivalisait d'esprit et de folles inventions, avec les jeunes gens.

Le chapelain du château, un jovial petit vieux appelé Pépin, prenait part, autant que la gravité de ses fonctions le permettait, aux occupations et amusements des artistes. Il leur avait ouvert la grande salle de danse qui n'avait plus servi depuis des années, et où ils purent se livrer, avec la turbulence de leur âge, à la chorégraphie alors fort à la mode. Un jour que la folle bande remplissait la vaste salle de ses rires et de ses ébats, et que les ballons multicolores se croisaient dans l'air, le vieux français s'adressa mystérieusement à Cellini.

— Il y a, ici, une énigme que je ne m'explique point, dit-il, c'est que le véritable maître de ces lieux, qui depuis des années n'a pas été dérangé,

supporte aussi tranquillement votre présence et votre bruit.

— Le maître de ces lieux, répondit Cellini, est, je le présume, notre généreux monarque, et puisqu'en personne il les a mis à notre disposition, je suppose que nul n'y viendra contredire.

— Le maître dont je parle n'obéit pas aux rois de la terre, mais à celui d'en haut.

— Qu'est-il donc ?

— Un revenant nommé Bovo, chuchota le vénérable Pépin. Il est ici chez lui depuis des temps immémoriaux, et a déjà joué plus d'un mauvais tour aux habitants.

— Que me dites-vous là, vaillant chapelain ? s'écria Benvenuto en souriant. De nos jours, où l'on ne croit plus aux miracles de la foi, où nous ne craignons ni Satan ni personne, on s'expose au ridicule avec ces histoires de bonnes femmes.

— Je parle de faits.

— Et avez-vous vu de vos yeux ce très honorable signor Bovo ?

— Vu, non, soupira Pépin, mais plus d'une fois entendu de mes propres oreilles, la nuit, quand il faisait du vacarme dans les chambres désertes au-dessus de ma tête, ou quand il s'asseyait sur une

girouette en hurlant lamentablement. D'autres, du reste, ne l'ont que trop bien vu.

Pendant ce colloque, les élèves s'étaient graduellement rapprochés, et Ascanio, prenant la parole, s'informa avec un fin sourire de l'aspect de l'inquiétant personnage.

— Il change d'aspect comme cela lui plaît, assura le vieux. Quelques-uns l'ont vu monter sur les toits, sous la forme d'un gros chat noir aux yeux de flamme ; d'autres, sous celle d'une belle jeune femme, coquettement parée pour séduire la jeunesse. L'un prétend l'avoir rencontré haut comme un peuplier ; à un autre il est apparu en vilain gnome, avec une tête grosse comme une citrouille.

— Eh bien, je ne souhaite pas à ce brave Bovo de jamais tomber entre les mains de mes garçons, plaisanta Cellini, ils le dégoûteraient du métier. Je les connais, ils ne regarderaient pas plus à couvrir de bleu un revenant, qu'un duc ou un cardinal. Ce sont de vaillants et joyeux gars, de vraies âmes d'artistes.

— Certes, maître, confirma Ascanio, malheur au fantôme qui croiserait notre route.

Tous les garçons firent chorus.

— Que vois-je? s'écria soudain M. Pépin, mon cousin maître Barrot, qui traverse la cour avec sa femme et sa fille! Vos jeunes gens vont voir une donzelle, comme ils n'en ont certes pas vu en Italie, et vous, maître Cellini, pouvez emballer vos belles dames d'argile, si artistiques qu'elles soient : toutes les déesses de l'Olympe sont indignes de délier les souliers de Marguerite Barrot.

— C'est beaucoup dire, dit en riant Benvenuto qui, sa vie durant, fut grand ami des femmes. Venez, mes enfants, allons admirer la huitième merveille du monde.

Aussitôt tous se précipitèrent à la suite du chapelain dans la grande cour du château, et examinèrent les visiteurs, tandis que Pépin les saluait en s'enquérant de leurs désirs. M. Barrot, de la corporation des libraires, homme grand aux traits fins, aux cheveux de neige et aux yeux sombres et ardents, jouissait à Paris d'une notoriété de connaisseur d'art et de littérature. La dignité de ses mouvements et de son maintien s'accordait avec sa réputation. Sa femme, d'apparence courtaude et fruste, corrigeait ces défauts par un visage avenant et plein de vivacité. Benvenuto et ses élèves eurent, d'un coup d'œil, saisi ces particularités;

puis les yeux de ces juges experts en beauté féminine se fixèrent, pleins d'admiration sur la jeune fille, qui, modestement, était restée de deux pas en arrière de ses parents.

Marguerite Barrot était en effet la plus belle créature que l'imagination d'un artiste pût concevoir. Sur son corps parfait, était posée une tête surpassant de beaucoup tout ce que Cellini avait vu parmi les sculptures antiques ou sur les toiles de ses contemporains. Sous la chevelure sombre encadrant ce merveilleux visage, et derrière de longs cils noirs, luisaient deux grands yeux de velours brun, au regard aussi intelligent qu'ingénu.

— Maître Barrot brûle du désir de faire la connaissance du plus grand artiste des temps nouveaux et d'admirer ses œuvres, dit Pépin en se tournant vers Cellini. Accordez-lui cette faveur, il la mérite mieux que tous les ducs et cardinaux qui viennent visiter vos ateliers.

— Permettez-moi d'abord de saluer en vous un artiste devant qui je dois m'incliner chapeau bas, repartit Benvenuto en s'avançant vers le libraire.

— Comment dois-je l'entendre ? balbutia Barrot, gêné.

— Vous m'avez surpassé de beaucoup, continua Cellini, en désignant la belle Marguerite.

L'embarras fit aussitôt place à une gaieté générale. Cellini conduisit ses hôtes dans ses ateliers et leur montra ses travaux pour lesquels maître Barrot exprima la plus sincère admiration. Pendant ce temps, Ascanio s'était approché de la jeune fille, s'ingéniant à lui servir de cicerone avec autant de respect que d'esprit. Un regard avait décidé de son sort. L'amour s'était emparé de son cœur avec la force volcanique d'une passion du Midi, et lorsque Marguerite quitta le château en compagnie de ses parents, il les suivit de loin jusqu'à leur demeure et rôda longtemps encore aux alentours, comme un faucon qui guetterait sa proie.

Le même soir, un chant merveilleux s'éleva dans le jardin, sous les fenêtres de la jeune fille. Une voix mâle, d'une rare beauté, se berçait en une mélodie d'une douceur captivante, où de douces et flatteuses paroles parlaient d'amour, de souffrance et de bonheur.

La jolie jeune fille ouvrit la fenêtre, mais ne put découvrir le chanteur.

Le lendemain, Ascanio passa devant la maison et, apercevant Marguerite, la salua respectueuse-

ment. Ce manège se répéta les jours suivants. Une entente tacite et pourtant éloquente s'établit entre les deux jeunes gens et les parents commencèrent à s'inquiéter. Le dimanche, en se rendant à la messe, le jeune artiste paraissait les attendre. Il remplit sa paume d'eau bénite et la tendit à la jeune fille qui y trempa son doigt en souriant. Le père Barrot émit un « Hum ! » désapprobateur.

— L'Italien semble te plaire, dit-il à sa fille en revenant. Prends bien garde, jamais je ne permettrai que ma fille s'attache à un inconnu qui peut-être, après tout, n'est qu'un aventurier.

Marguerite ne répondit point, mais lorsqu'Ascanio passa le jour suivant, elle prit une rose rouge qu'elle portait à ses cheveux et la lui jeta.

*
* *

Cellini venait d'être convié à Fontainebleau par une lettre autographe du Roi de France. François Ier avait l'intention de commander à l'artiste des modèles pour les monnaies du royaume et lui adressait quelques dessins allégoriques avec ses instructions. Cellini ayant terminé ses es-

quisses, alla lui-même les soumettre à son auguste Mécène. Le trésorier, chargé de lui fournir la matière pour ses travaux, prit l'artiste à part et lui dit d'un ton confidentiel :

— Le maître Jean Bologne a reçu du Roi l'ordre d'exécuter votre Colosse et toutes les belles commandes qui vous ont été faites, vous sont retirées pour lui être attribuées. C'est l'œuvre de la Marquise. Elle n'a attiré ce Bologne à la cour, que pour se venger de vous. Il me semble que votre compatriote agit bien mal à votre égard ; vous aviez obtenu ces commandes par l'art accompli de vos maquettes et par votre travail, et il vous les arrache grâce à la faveur de Mme d'Estampes. Le Roi ne voulait pas lui donner le travail, mais les intrigues de la Marquise ont prévalu.

Le sang naturellement chaud de Cellini, se mit aussitôt à bouillonner. Il prit congé en deux mots et partit à la recherche de son rival, décidé à ne pas laisser passer l'affront sans en tirer vengeance.

Il trouva Bologne dans son atelier.

— Que m'apportez-vous de bon, Cellini ? demanda le sculpteur avec un air de condescendance qui exaspéra le Florentin.

— Quelque chose de bon et de grand, répondit-il sournoisement.

— Avant de causer, vidons un verre, reprit Bologne en faisant signe à ses valets.

Puis ils s'assirent.

— Tout homme, commença Cellini, qui veut passer pour loyal et honnête doit se conduire à la manière d'un honnête homme. Je sais que vous êtes au courant de la commande du Colosse que m'a faite le Roi. Mes maquettes lui ayant plu, il me confia le travail. Ce matin, j'apprends qu'il m'est retiré en votre faveur ; or, je ne saurais souffrir que vous me dépouilliez de mon travail.

— Mais, Benvenuto, s'écria Bologne, si c'est la volonté du Roi, qu'avez-vous à y redire ? Vous y perdriez votre peine, puisque la commande m'est transmise et, dorénavant, m'appartient.

— J'en viens en quelques mots à ma conclusion, reprit Cellini. Ouvrez bien vos oreilles, la chose est sérieuse.

Bologne, voyant s'enflammer le visage de son rival et redoutant sa violence et sa brusquerie, voulut se lever.

— Restez assis, ordonna Cellini, et écoutez-moi. Je suis satisfait que vous exécutiez mon modèle,

mais j'en terminerai moi-même un autre et nous les présenterons au Roi en même temps. Celui de nous qui aura le mieux réussi, exécutera ensuite le Colosse. Ainsi nous resterons amis, au lieu d'être obligés de nous haïr.

— La commande est à moi, repartit Bologne avec vivacité, je ne veux point la remettre en question.

— Eh bien, je vous affirme, moi, riposta Cellini en roulant des yeux inquiétants, que si vous dites encore un seul mot de cette œuvre qui est mienne, je vous abats comme un chien. Réfléchissez à la voie que vous désirez suivre, la belle voie de la conciliation que je vous propose, ou la vilaine, dont j'ai parlé en dernier lieu.

Bologne demeura un instant comme anéanti, puis il murmura :

— Si j'agis en honnête homme, je n'ai rien à craindre de personne...

— Bien parlé, mais, si vous faites le contraire, vous pouvez trembler. Il y va de votre tête.

Avec ces mots, Cellini quitta son compétiteur et s'en retourna à Paris. Le malheur voulut qu'il trouvât ses élèves dans la salle des maquettes, en train de festoyer gaîment avec quelques jolies

jeunes filles du voisinage. Toute sa colère se tourna aussitôt contre celles-ci.

— Que signifie ? cria-t-il. Une bacchanale dans ma maison et cela en plein jour, au milieu de mes œuvres ? Ignorez-vous que c'est là un sacrilège, misérables ?

Et, avant qu'Ascanio et Paul eussent pu l'en empêcher, le maître s'étant emparé d'une perche appuyée dans un coin, commença à taper sur les jeunes filles, qui se sauvèrent en criant.

— Maudits coquins, poursuivit le maître en se tournant vers ses élèves, artistes sans honneur qui profanez la muse auguste avec les prostituées, dans l'ivresse et les rires grossiers, je devrais vous chasser, séance tenante.

— Permettez-nous de nous justifier, maître, intervint Paul ; c'est une petite fête tout à fait innocente, que nous avions organisée avec des jeunes filles de bonnes familles bourgeoises, et notre modeste repas devait être suivi d'une danse en tout bien et tout honneur.

— Plaisir innocent ! repas modeste ! je vous connais, vous et votre honneur, gamins ! Pour cette fois, je veux encore vous pardonner et tout sera comme avant. Mais, en un point, je reste intransi-

geant : aucune femme ne passera le seuil de ce château. Je vous interdis une fois pour toutes aussi bien de vous marier que de faire l'amour.

— Cela ne se défend pas, observa Ascanio avec impertinence.

— Et, cependant, je vous le défends, cria Benvenuto, et suis homme à maintenir ma défense. Votre maîtresse et votre femme, la plus belle et noble qui soit, est votre art, vous n'en avez point besoin d'autre. En voilà assez.

Les élèves s'esquivèrent, atterrés, y compris Ascanio qui, derrière la porte, fit les cornes à son maître. Puis il ceignit son épée, s'enveloppa de son manteau et gagna la ville à la faveur de la nuit.

Marguerite entendit encore la voix mystérieuse faire des trilles de rossignol sous les arbustes de sa fenêtre, mais elle n'ouvrit point. Elle descendit tout doucement les marches de l'escalier et sortit par la petite porte, assez brusquement pour faire prisonnier le chanteur, qui cherchait à s'enfuir.

— C'est moi, belle Marguerite, chuchota Ascanio.

— Je le savais.

— Vous m'aimez donc?

— Oui, je vous aime.

— Oh, le divin bonheur!

Il voulut la serrer sur son cœur. La jeune fille le repoussa.

— Vos intentions sont-elles loyales? demanda-t-elle. En ce cas, demandez ma main à mes parents.

— C'est bien ce que je compte faire, murmura l'Italien, car je ne vois pas comment je m'y prendrais pour continuer à vivre sans vous.

— Ne tardez pas, poursuivit la jeune fille, mon père a des projets pour moi.

— Tant mieux.

— Tant pis, car il me présente un très honorable et ennuyeux bourgeois parisien, maître Arquelin, orfèvre. Ne perdez point de temps, si vraiment vous m'aimez comme vous le dites.

— Dès demain, je parlerai à votre père. Pour aujourd'hui, prenez cette bague et soyez ma fiancée.

Il passa au doigt de la jeune fille un merveilleux anneau décoré du dieu de l'Amour, qu'il avait ciselé sur un modèle de Cellini; et leurs lèvres s'unirent en un premier et divin baiser.

*
* *

Le lendemain, Jean de Bologne arrivait de Fontainebleau et faisait prier Benvenuto de se rendre chez Matteo del Cesaro, n'osant pas se risquer dans l'antre même du fauve. Dès que Cellini parut, il courut à sa rencontre, les mains tendues.

— Oh Benvenuto ! s'écria-t-il, vois en moi ton frère. Je ne parlerai plus de cette œuvre, car tu as raison.

Benvenuto lui secoua cordialement les mains, ils s'assirent ensemble dans la taverne et burent dans un verre, comme de bons amis.

Mais l'intérêt n'était pas étranger au soudain réveil de conscience de Bologne, ainsi que Cellini l'apprit par un des seigneurs de la cour. Il avait obtenu du Roi une autre commande et voulait jouer, auprès de Cellini, le rôle de galant homme en renonçant généreusement.

Il s'était chargé d'aller à Rome pour y faire couler en bronze les plus beaux marbres antiques, le Laocoon, la Cléopâtre, la Bohémienne, le Commode et l'Apollon.

— Quand votre Majesté aura vu ces chefs-

d'œuvre, avait-il dit au Roi, alors seulement Elle saura ce que c'est que la statuaire. Tout ce qu'on a pu faire de nos jours,— c'était le coup de Jarnac à Cellini — est très éloigné de la beauté et de la grandeur des anciens.

Cellini sourit en entendant cette nouvelle.

— Qu'il fasse ses moulages, pensa-t-il à part soi. N'espérant pas me battre avec des originaux, il l'essaye avec des œuvres anciennes ; mais ce qu'un Grec ou un Romain quelconque a pu faire, je le pourrai bien aussi.

Pendant le temps que Cellini se trouvait auprès de Bologne, Ascanio s'était revêtu de ses plus beaux habits et rendu chez maître Barrot.

Il en reçut un accueil si aimable que c'est le cœur plein d'une joyeuse espérance, qu'il proféra sa demande.

— Hum ! hum ! fit le brave libraire en essuyant les verres de ses lunettes avec le revers de sa manche, c'est une demande très honorable, en vérité. Maître Cellini est un homme célèbre et bien vu de notre bon Roi, et le premier de ses élèves mérite une bonne part de considération. Je suis très flatté que vous jugiez ma fille digne d'être votre femme, malheureusement sa main n'est plus libre.

— Plus libre ?

— Je l'ai accordée à un fidèle ami de notre maison, l'orfèvre Arquelin.

— Oh maître, supplia Ascanio, ne rendez point votre fille malheureuse.

— Malheureuse ? Arquelin est un joli garçon, un excellent et brave bourgeois, qui possède une maison à Paris et une fortune considérable. Marguerite sera fort heureuse avec lui.

— Mais Marguerite ne l'aime point.

— Qui aimerait-elle donc ?

— Moi, maître Barrot.

— Caprices de jeunesse, histoires d'amour comme il y en a dans les livres, grommela le libraire, et comme votre compatriote Boccace les a si délicieusement racontées. Marguerite vous dit qu'elle vous aime ? C'est bon. Elle épousera Arquelin et s'en contentera.

— C'est ce qu'elle ne fera point.

— Oh ! oh ! n'allez pas mettre de telles idées dans la tête de ma fille. Cela peut aller sous les climats torrides où tout respire la passion et l'agitation. Mais, chez nous où règne le brouillard, on est plus froid et plus prudent.

— Ainsi vous ne me laissez aucun espoir ?

— Que diriez-vous si je manquais à une promesse que je vous aurais faites ? Arquelin a ma parole et je la tiendrai, comme je l'eusse tenue vis-à-vis de vous.

Ascanio quitta le vieux brave homme, le désespoir au cœur. Au bas des marches, il trouva Marguerite baignée de larmes.

— Tout est fini, sanglota-t-elle, nous devons nous dire adieu.

En prononçant ces mots, la jeune fille se jeta à son cou et se mit à l'embrasser.

— Quelle idée te prend, ma douce colombe? chuchota l'Italien. C'est maintenant qu'on ne se quittera plus. Ce n'est pas pour rien que ton père m'a rappelé le Décaméron et nous allons lui jouer un tour dans la manière de Boccace : je t'enlève. Quand nous serons mariés, rien ne lui servira de dire non, et il lui faudra bien nous octroyer sa bénédiction.

— Je m'abandonne entièrement à toi, s'écria la belle jeune fille. Fais ce que tu jugeras bon.

Lorsque la nuit fut complètement venue et que Benvenuto et ses élèves soupèrent en compagnie de M. Pépin, Ascanio trouva un prétexte pour aller dans la cour où se trouvait le gigantesque

modèle du dieu Mars. Il mit sa cape et son épée, s'empara de l'énorme clé du portail et quitta précipitamment le château, décidé à enlever, cette nuit même, sa bien-aimée. Le hasard lui fut favorable. En approchant de la ville, il se heurta à Marguerite, laquelle, voilée et masquée, accourait à lui.

— Est-ce toi, Ascanio ? cria-t-elle.

— C'est moi.

La belle enfant se jeta dans ses bras en pleurant.

— S'il est un moyen de nous sauver encore, il faut l'employer sur-le-champ. Arquelin est chez mes parents en ce moment même, pour décider du jour de la noce. Je me suis secrètement enfuie. Ascanio, aie pitié de moi ! Je suis venue à toi dans la détresse de mon cœur, je te serai une épouse fidèle et aimante.

Le jeune artiste offrit son bras à la désespérée et l'introduisit au château, où il la dissimula parmi les maquettes. Puis il alla reprendre sa place au souper.

Bientôt, Benvenuto se leva pour aller se coucher et l'abbé Pépin, aussi, disparut dans son lit de plumes. Ascanio souhaita le bonsoir à ses compagnons et fit semblant de remonter à sa chambre.

Mais, parvenu à l'escalier, il tourna sur ses talons et pénétra brusquement chez Paul Nacheroni qu'il mit, en quelques mots, au courant de son projet. Tous deux prirent leurs épées, entrèrent furtivement dans la salle des maquettes et délivrèrent Marguerite — qui attendait dans l'angoisse le retour du bien-aimé — de sa pénible situation. En traversant la cour, ils virent surgir, à proximité de la porte d'entrée qu'Asoanio avait oublié de refermer, une silhoutte qu'éclairait la veilleuse allumée sous l'image de la Vierge.

— Serait-ce Bovo ? chuchota Paul en se signant.

— C'est Arquelin mon fiancé, dit à voix basse la jeune fille, il m'aura vu partir et m'aura suivie.

— Attends un peu, en voilà un que nous allons servir, murmura Asoanio.

Il disparut un instant et revint, chargé de l'un des énormes sacs que Cellini jetait sur ses ébauches.

— Ramène bien tes voiles, dit Asoanio à Marguerite, et va hardiment à sa rencontre.

— La jeune fille obéit et se dirigea lentement vers l'entrée. Sitôt qu'Arquelin l'eut aperçue, il alla à elle avec une hâte jalouse.

— Est-ce vous, Marguerite? cria-t-il.

Au même instant sa voix s'étouffait dans sa gorge. L'encapuchonner par derrière avec le sac, le renverser et le faire glisser jusqu'au fond avait été, pour nos artistes, l'affaire d'un moment.

— C'est moi, Bovo, le revenant du château, dit Ascanio d'une voix caverneuse. Aucun homme n'ose passer à minuit le seuil de mon domaine. Tu vas expier sur-le-champ ton audace.

— Oh monsieur Bovo, gémit l'orfèvre d'une voix qui, elle aussi, semblait sortir des entrailles de la terre. Je n'avais point l'intention de vous offenser. Epargnez ma vie, monsieur Bovo, pour l'amour de Dieu!

— Pour cette fois, tu en seras quitte pour la peur et une volée de coups de bâton, répondit Ascanio, mais malheur à toi, si tu me provoques encore.

Les malicieux jeunes gens se mirent en devoir de masser le coupable avec le plat de leur épée, et tandis qu'il poussait les plus lamentables soupirs en invoquant tous les saints du paradis, sa fiancée avait de la peine à s'empêcher de rire tout haut.

— Que j'aimerais à le battre, souffla-t-elle, pour toutes les larmes qu'il m'a coûtées.

— Ne te gêne pas, repartit Ascanio en souriant, venge-toi de lui.

Il lui tendit son épée et elle en asséna quelques vigoureux coups au malheureux prisonnier.

— Maintenant dehors ! fit Paul.

Laissant maître Arquelin étendu par terre, les trois complices se hâtèrent vers la ville.

A la première église venue, ils réveillèrent le prêtre sous le prétexte qu'un mourant avait besoin de ses offices. Puis, quand le digne homme ouvrit, les deux jeunes gens le menacèrent de leurs épées.

— Vénéré père, dit Ascanio, veux-tu me marier séance tenante avec cette jeune personne ? Tu en seras largement récompensé. Sinon, tu es un homme mort.

Le prêtre poussa un soupir et acquiesça.

Il conduisit les jeunes gens à travers une cour obscure, les introduisit par une porte basse, dans la sacristie, et prononça les paroles sacramentelles. Après l'échange des anneaux, Ascanio embrassa Marguerite et lui dit :

— Tu es ma femme devant Dieu et les hommes, plus personne n'a pouvoir de nous séparer.

Puis il tendit au prêtre dix écus, et tous quatre quittèrent l'église, comme ils y étaient entrés.

— A présent, réfléchis à ce que tu vas faire, dit alors Paul à son ami. Elle ne peut rentrer au châtcau, tu connais Cellini, il serait capable de te chasser publiquement.

— Ce serait affreux, soupira Marguerite, comment gagnerais-tu ta vie?

— Il faut lui chercher une demeure chez des gens du voisinage.

— Vivre séparés dès le premier jour! s'écria Marguerite, mieux vaut la misère, le souci et toutes les incommodités, qu'un sort aussi malheureux.

— Sois tranquille, chère femme, s'écria Ascanio en lui baisant tendrement la main, rien au monde ne doit nous séparer. Tu resteras avec moi au château.

— A quoi penses-tu, Ascanio? Cellini est vigilant, objecta Paul.

— Laisse-moi faire, répliqua le jeune mari en souriant. Ce n'est pas pour rien que nous avons invoqué le brave Bovo. Il nous rendra encore plus d'un bon service.

*
* *

En tapinois, ainsi qu'ils avaient quitté le château, tous trois y rentrèrent. Ils trouvèrent maître

Arquelin toujours étendu devant la porte d'entrée dans son cachot improvisé, et récitant des litanies.

— Oses-tu bien, misérable, lui dit Ascanio en dissimulant sa voix, invoquer les saints, ici, où je règne ?

— Pardonnez-moi, monsieur Bovo, gémit le prisonnier, mais je crois que je vais étouffer.

— Eh bien, appelle au secours, repartit Ascanio parlant toujours au nom du revenant, mais, auparavant, une petite correction.

— Pitié ! monsieur Bovo, pitié ! supplia Arquelin.

— Non, point de pitié, s'écria Marguerite.

— Toi, ici, mon doux ange ?

— Oui, moi qui célèbre nos noces en dansant sur toi.

Elle riait, tout en lui infligeant des coups cruels avec ses petits pieds.

— Oh Marguerite ! Je jure de ne pas t'épouser. Je te rends ta parole, délivre-moi seulement.

— Ton renoncement vient trop tard, railla-t-elle, et elle se remit derechef à *danser*, ainsi qu'elle appelait sa façon de maltraiter l'homme exécré.

— Assez, chuchota Ascanio.

— Voilà, fit Marguerite. Maintenant, appelle au secours si tu en as envie.

— Au secours ! au secours ! clama aussitôt le prisonnier. Au secours ! Mort et enfer ! A l'assassin ! Au secours !

Son appel réveilla tous les habitants du château. Cellini accourut le premier, tenant de la main gauche une lanterne sourde, de la droite, son épée, et trouva le malheureux orfèvre dans une pitoyable situation. Il ouvrit le sac. Arquelin en sortit à quatre pattes.

— Qui êtes-vous ? questionna le maître, et comment vous trouvez-vous ici ?

Arquelin déclina ses nom et qualités, et raconta comment il s'était fourvoyé dans la cour du château.

— Et qui vous a joué ce tour ?

— Un revenant, appelé Bovo, répondit Arquelin, avec un sérieux qui provoqua l'hilarité de Cellini.

— Êtes-vous fou ? qui donc croit de nos jours aux revenants ?

— Il me faut bien y croire, soupira Arquelin, puisque j'en porte le témoignage sur mon pauvre corps meurtri.

Et il se mit à se frotter activement le dos. Pen-

dant ce temps, les élèves, tous armés, avaient rejoint leur maître, parmi eux, Ascanio et Paul, et jusqu'au chapelain Pépin lui-même, qui tremblait de froid et de peur dans sa longue robe de chambre.

— Ne vous l'avais-je pas dit, maître ? balbutia-t-il. Je connais Bovo. Il n'y a pas à plaisanter avec lui. En un clin d'œil, il revêt une autre forme et, sous chacune, nous joue une autre farce.

— C'est parfaitement exact, affirma Arquelin. D'abord il m'attira sous la forme d'une femme voilée, puis il me cogna avec un poing volumineux comme un tonneau de bière, ensuite il m'a terrassé et enfermé dans cet abominable sac ; après quoi il a parlé avec une voix semblable au tonnerre ou à la voix du Seigneur sur le mont Sinaï, et m'a frappé avec une épée flamboyante, comme celle que tenait le chérubin qui chassa l'homme du paradis. Finalement, pour me railler, il prit la voix de ma fiancée et dansa une sarabande sur mon corps.

— Il me semble, monsieur, observa Ascanio, que vous avez un peu trop bu, ou bien l'on s'est permis de vous jouer une farce peu convenable. Mais je pense que nous aurons facilement raison de ce Bovo, en fermant toutes les portes et en fouillant le château.

— Oui, c'est ce que nous allons faire, approuva Cellini.

En dépit des avertissements de Pépin, le maître et ses élèves parcoururent aussitôt le château, sans rien y découvrir d'insolite.

— Je vais vous donner un bon conseil, dit enfin Cellini en s'adressant à Arquelin. Allez et retournez chez vous faire un bon somme, au lieu de troubler les gens paisibles en les tirant de leurs lits.

— Je n'invente pourtant pas les marques dont mon corps est tout couvert, gémit Arquelin. Ce ne peut être que l'œuvre du diable.

Le malheureux se traîna chez lui, ayant le sentiment que tous ses membres étaient rompus, tandis que Pépin, faisant les plus étranges conjectures, et rattachant la politique à l'apparition du revenant, remontait avec des battements de cœur dans sa chambre.

Quelques jours s'étaient passés à travailler paisiblement quand, tout à coup, Ascanio arriva visiblement troublé au déjeuner, racontant que la veille au soir, comme il se rendait à la chambre de Paul, il avait rencontré Bovo.

— A qui ressemblait-il ? railla Bartoloméo Chiecca, à une jolie fille, par hasard ?

— Il avait un corps comme un balai et une tête comme une courge, répondit Ascanio très sérieusement.

Une semaine encore se passa, lorsqu'une nuit, M. Pépin se mit à hurler lamentablement et à appeler au secours. Il avait été réveillé par un léger bruit devant sa porte, avait allumé une chandelle, s'était armé d'une lance et aventuré dans le long couloir obscur. Là, il avait vu Bovo sous la forme d'une jeune femme à cheveux noirs, aux yeux de feux, qui glissait sans bruit devant lui.

Cellini, à qui il vint, pâle d'émotion et les genoux vacillants, raconter l'aventure, se retourna de l'autre côté, le souhaitant au diable ; mais, comme le vieillard n'osait rentrer seul dans son aile du château, il pria ses élèves de l'accompagner.

Ascanio, Paul et quelques autres, prirent leurs épées et suivirent le chapelain qui, tenant sa lumière d'une main, de l'autre, sa longue pertuisane, les précédait sans cesser de marmonner des prières.

En approchant de la chambre, ils entendirent au fond du corridor comme un froissement d'étoffes de soie, et une forme blanche fut visible qui, les bras levés, semblait menacer la troupe armée.

— Le voyez-vous ? chuchota Pépin, là, c'est Bovo. Que Dieu prenne pitié de nous !

— Que cherchez-vous ici ? retentit une voix caverneuse au fond du couloir. Pourquoi troublez-vous mon repos ?

— En avant, camarade, cria Ascanio, sus au revenant !

En même temps, il soufflait la lumière que le chapelain tenait à la main.

— Jésus, Maria, cria Pépin, en se jetant à plat ventre par terre, tandis que Paul et Ascanio, profitant de la nuit, jetaient leurs camarades au bas des escaliers. Un vacarme indescriptible s'ensuivit. Cellini se réveilla définitivement et, cette fois, parut, un bâton à la main, pour rétablir l'ordre. Il trouva ses élèves, sans en excepter Paul et Ascanio, se bousculant au bas des marches. L'un avait une bosse au front, l'autre saignait du nez, Paul assurait avoir une côte cassée et Ascanio boitait péniblement. En haut, Pépin se lamentait :

— Il est assis sur moi, le démon. Il tambourine de ses poings sur mon dos.

Cellini, qui s'était muni d'une torche allumée, engagea ses élèves à se joindre à lui pour attaquer une bonne fois le revenant. Tous s'y refusèrent,

surtout Ascanio, qui assurait avoir assez de courage pour s'en prendre à dix vivants, mais non à un esprit surnaturel. Cellini monta donc seul et trouva Pépin toujours étendu le visage contre terre.

— Viens, mon vieux, lui dit-il, nous allons le démasquer.

— Laissez-moi en paix, je ne bouge pas d'ici, gémit Pépin.

Sur ce, le maître marcha seul, intrépide, sans voir ni revenant ni quoi que ce fût, et parvint jusqu'au large escalier conduisant à la cour.

— C'est par là qu'il s'est échappé, se dit-il.

Il descendit les marches, traversa la cour et revint par, sans témoigner de mauvaise humeur, à sa chambre à coucher.

La victoire que Bovo avait remportée sur ses adversaires semblait l'avoir satisfait, car il se passa quelque temps sans qu'on entendît parler de lui, lorsqu'un jour Bartoloméo, le plus sceptique des compagnons de Benvenuto, assura avoir entendu, pendant qu'il travaillait au Colosse, un soupir sortir du dieu d'argile. Il ne provoqua que les railleries des camarades et l'incident ne fut jugé digne d'aucun commentaire.

Après la disparition de leur fille, les parents de Marguerite avaient aussitôt jeté leurs soupçons sur Ascanio.

Mais lorsqu'ils surent par Pépin, qu'Ascanio travaillait après comme avant dans les ateliers de Cellini et que leur fille n'avait point reparu au château depuis le jour de leur première visite, ils dirigèrent leurs recherches d'un autre côté, bien entendu, sans aucun succès. Sur ces entrefaites, Bologne était revenu de Rome avec ses moulages et Cellini avait terminé son Jupiter en argent, debout sur un socle en or que soutenait un support de bois. Dans ce support, Cellini avait placé quatre petites billes sur lesquelles un enfant pouvait faire tourner la statue dans toutes les directions, sans la moindre difficulté.

Lorsque le grand artiste fit demander au Roi en quel endroit il devait exposer son œuvre, son ennemie, la marquise d'Etampes, insinua qu'il n'y en avait point qui fût préférable à la galerie.

Cellini, en y pénétrant, se rendit compte aussitôt de l'arrière-pensée de M^me^ d'Etampes. La galerie, qui mesurait cent pas de long et douze de large, était décorée par les peintures du Florentin Rossi, ornée de belles œuvres de sculpture, et se

prêtait admirablement à une exposition artistique ; mais, comme les moulages d'après l'Antique rapportés de Rome, s'y trouvaient, la belle et astucieuse femme avait évidemment caressé l'espoir qu'ils enlèveraient à Cellini la plus grande part de son succès.

— C'est comme s'il nous fallait traverser les Fourches caudines, remarqua Cellini à Ascanio, en se grattant la tête. Eh bien, nous verrons si Dieu m'abandonne.

Il dressa son Jupiter du mieux qu'il put et attendit. La figure en argent du Roi des Dieux tenait dans sa main droite la foudre, prête à la lancer ; dans sa gauche, le globe céleste. Entre les zigzags symbolisant les éclairs, Benvenuto avait adroitement fixé une bougie en cire.

La marquise d'Etampes avait retenu le Roi jusqu'au crépuscule, pour joindre à tous les autres inconvénients le manque d'éclairage. Mais le résultat fut tout autre.

Aussitôt que vint l'obscurité, Benvenuto alluma la bougie que Jupiter tenait avec la foudre, au-dessus de sa tête, et la lumière, tombant d'en haut en scintillant, sur la statue du dieu, produisit un éclairage magique, très supérieur à celui du jour.

Lorsque le Roi, accompagné du dauphin et de la dauphine, de la marquise d'Etampes, du Roi de Navarre et de toute sa cour, pénétra dans la galerie, Cellini fit signe à Ascanio de mouvoir la statue, qui sembla s'animer. Les yeux des assistants, attirés par le phénomène, ne favorisèrent d'aucune attention les moulages de Bologne.

— Voilà le plus bel ouvrage que l'œil humain ait jamais perçu, s'écria le Roi enthousiasmé, je ne m'attendais pas à la centième partie de ce que Cellini a réalisé.

— Ne voyez-vous pas comme ces statues sont belles ? insinua la Marquise en désignant les moulages.

Tous les regards se retournèrent. Mais François Ier repartit en souriant :

— Celui qui a voulu desservir Cellini, l'a, au contraire, grandement favorisé. A côté de ces formes antiques, on mesure à sa valeur la beauté supérieure de la sienne, et l'on ne saurait trop estimer Cellini dont le talent non seulement égale, mais encore surpasse celui des Anciens.

La Marquise ne se sentait pas de colère.

— Pour bien juger de cette œuvre, objecta-t-elle, il faut la voir le jour, où elle ne paraîtra pas mille

fois aussi belle que de nuit. De plus, le maître l'a entourée d'un voile afin d'en dissimuler les défauts.

Cellini avait vraiment entouré son dieu d'un voile, pour en augmenter la majesté. Furieusement, il le déchira et allait, dans sa colère, porter une main sacrilège sur son œuvre, quand le Roi intervint :

— Benvenuto, dit-il avec une noble autorité, j'arrête ta colère. En revanche, tu recevras une récompense dix fois plus forte que celle à laquelle tu t'attendais.

Puis, se tournant vers la cour, il poursuivit :

— Je me félicite d'avoir enlevé à l'Italie l'homme le plus éminent qui existât jamais.

Mme d'Etampes se mordit les lèvres et déchira son mouchoir. Quand Cellini quitta Fontainebleau, le Roi lui fit payer mille écus d'or.

Ravi et fier comme un triomphateur, Benvenuto s'en revint à Paris avec ses compagnons et offrit, le jour même de son arrivée, un festin princier à tous ses collaborateurs, ainsi qu'il convenait à un prince de l'Art. Après le repas, il fit apporter tous ses effets, qui étaient en drap fin et en précieuses fourrures, et en fit présent à ses gens.

Puis il se remit à travailler avec ardeur à son Colosse, dont le modèle en bois, soutenu par une armature en fer, avait été recouvert de plâtre. Les divers membres de la statue géante devaient être exécutés séparément sous sa surveillance et, finalement, réunis à l'aide de boulons en forme de queues d'hirondelles.

Lorsque la tête fut à peu près terminée, Cellini la laissa à découvert afin que les Parisiens pussent l'admirer de loin. Les toits des maisons ne tardèrent pas à se couvrir de curieux s'extasiant devant cette merveille et, fait étrange, plus d'un assura que la tête du dieu était vivante.

Le bruit s'en répandit et la rumeur publique se propagea que l'esprit de Bovo était entré dans la statue, lui faisant mouvoir les yeux et les lèvres comme si elle allait parler. Les plus malins convenaient que l'éclair momentané des yeux offrait, pour le moins, un singulier problème de physique.

Cellini finit par s'en impatienter et, un matin, réunit tous ses élèves pour entreprendre l'inspection du Colosse.

— Il y aura un malheur, gémit M. Pépin, Bovo ne supportera pas un tel affront.

Tous demeurèrent bouche bée en voyant Ben-

venuto tirer une jeune et jolie femme de la tête du géant.

— Mais c'est Marguerite, s'écria M. Pépin, Marguerite Barrot qu'on croyait perdue ; tandis que Cellini, mis en bonne humeur par sa victoire sur son rival et sur les Anciens, partait d'un formidable éclat de rire.

— Ainsi, voilà Bovo, dit-il. Je conviens que c'est un bon esprit, et un beau corps par-dessus le marché. Qui de vous a eu la bonne idée de cacher cette Vénus dans la tête de Mars ? et celle, encore meilleure, de se la choisir pour amante ?

— C'est moi, grand Cellini, s'écria Ascanio en se jetant aux pieds du maître, confiant en ta bonté et magnanimité, car celle que tu vois est ma femme et m'a été unie devant l'Eglise.

— Eh bien, je vous pardonne, fit Benvenuto, et si ce n'était que parce qu'à vous deux, vous faites un par trop joli couple. Mais, peut-être, n'avez-vous pas encore fêté vos noces, hein ?

— Non, maître, se hâta de répondre la jeune femme.

— Alors, tant mieux. Allez vite chercher vos parents et dites-leur que Cellini, qui a triomphé des Anciens et de Bologne par-dessus le mar-

ché, les convie aux secondes noces de Chanaan.

Le soir même, une joyeuse fête réunissait tout le monde au château de Cellini. Parmi les nombreux toasts, il y en eut un en l'honneur de l'esprit Bovo, le spirituel patron des amoureux.

LE PALAIS ROUGE

(1804)

LE PALAIS ROUGE

(1804)

C'était la nuit où la nouvelle de la paix de Lunéville, conclue le 7 février 1804 entre la république française et l'empire d'Allemagne, parvint à Saint-Pétersbourg. Dans l'antichambre des appartements impériaux du palais Michel, quatre adjudants de Paul Ier s'entretenaient à mi-voix, assis autour d'un formidable feu de cheminée.

— Je maintiens mon opinion qu'il est sur la voie de la plus complète folie, émit le plus âgé des quatre, le colonel Tatarinoff, homme de tournure athlétique, aux traits plats et dont le froid regard plongeait dans les âmes comme une lame de poignard.

— Vous parlez de l'Empereur, observa un jeune et joli officier, Argamakoff, d'un ton sonnant comme une réprimande.

— C'est de lui que je parle, reprit le colonel d'un ton calme ; quiconque a observé son attitude lors de l'arrivée de la dépêche, partagera mon opinion.

— N'est-il pas naturel que l'Empereur dont l'Angleterre a usé et abusé d'une façon aussi perfide, au moment où cette nation de marchands perd son meilleur allié, en éprouve quelque joie? intervint le capitaine Danilewski.

— Certes, convint Tatarinoff, mais un homme raisonnable n'exprime pas ses sentiments en gambadant comme un enfant ou un possédé à travers la chambre, ni un monarque, en embrassant son adjudant.

— Je commence aussi à douter de son bon sens, opina Tschitschakoff,qui n'avait pas encore parlé. Passe encore qu'il ait inauguré son règne en mettant toute chose pour ainsi dire à l'envers, et en détruisant ce que son auguste mère, la grande Catherine, avait créé, revenant jusque dans ses vêtements aux usages. anciens. Sa mère l'a maltraité et il prend sa revanche en s'efforçant d'effacer sur

terre toutes traces de son règne. Cependant, sur un point, il faisait cause commune avec elle : sa haine de la Révolution française et de ses doctrines. Et voici que, tout à coup, il fait volte-face et s'unit à Bonaparte contre ses anciens alliés.

— Est-ce bien vrai ? questionna Danilewski.

— Que signifient ces armements précipités dans les ports et dans la mer Noire, repartit le colonel, du reste, l'Angleterre le préviendra.

— Voulez-vous dire que c'est l'Angleterre qui nous attaquera ? demanda le jeune officier.

— Pas précisément, répondit le colonel en dardant sur son interlocuteur un regard perçant. Je veux dire qu'il y aura du nouveau. Il y a un grand nombre de mécontents dans le pays.

— Et serait-il vrai, poursuivit Argamakoff, qu'il existe des relations entre eux et l'ambassadeur britannique ?

— Cela est-il invraisemblable ? L'Angleterre, grâce au traité qui vient de se conclure, se trouve isolée et doit faire tous ses efforts...

— Les Orloffs fréquentent beaucoup et intimement lord Whitworth, interrompit Danilewski.

— C'est très compréhensible. Le Czar, lors de la

ridicule comédie qu'il organisa pour le transfert des restes de Pierre III à la citadelle, ne les a-t-il point forcés de suivre le cercueil ?

— Forcer des meurtriers à suivre le cercueil de leur victime, s'écria étourdiment Argamakoff, c'est une étrange manière d'exercer la justice.

— La manière d'un fou, confirma le colonel en élevant également la voix. Et cette idée de faire badigeonner les ponts, les guérites et les portes de la ville couleur d'Arlequin ? Et ce nouveau palais qu'il fait construire, où il n'y a pas une frise, pas un ornement, pas une porte, pas une fenêtre, qui ne soient décorés de son monogramme P. J. surmonté de la couronne impériale ? Un original Anglais s'est donné la peine de compter le nombre de fois que le motif se répétait. Il est allé jusqu'à 8.000, puis y a renoncé.

» A côté de ces caprices bizarres, il a des passages subits de la magnanimité à la tyrannie, de la bonté à la cruauté. Cela me semble de la folie et je voudrais que tout le monde pensât de même.

— Et quand cela serait ? questionna Argamakoff.

— On se souviendrait à temps qu'on ne peut

laisser le sort du plus grand empire d'Europe aux mains d'un insensé.

— Voilà de dangereuses paroles, colonel.

— Au cas où vous seriez un traître, Argamakoff.

— Il me semble que vous méritez ce reproche plus que moi.

— Jeune homme ! cria Tatarinoff en se levant.

— Je ne retire rien, reprit Argamakoff avec une fermeté glaciale.

— Que devrais-tu retirer, mon enfant ? prononça au moment même une voix tranchante, tandis qu'Argamakoff se sentait touché à l'épaule.

Terrifiés, ceux qui étaient restés assis, bondirent sur leurs pieds et, visiblement troublés, prirent une attitude militaire.

Le czar Paul était entré inaperçu et se trouvait au milieu d'eux, les toisant l'un après l'autre d'un air sournois.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? répondez !

— Une querelle, Majesté, fit Argamakoff en se ressaisissant, une dispute bien trop insignifiante pour mériter votre intérêt.

— Et à propos de quoi, cette querelle ? Je veux le savoir, interrompit le souverain violemment.

— A propos de la beauté des femmes, fut la réponse d'Argamakoff.

Ses camarades respirèrent, soulagés.

— Vraiment ! et tu affirmes tout simplement qu'un tel sujet ne mérite pas mon intérêt ? poursuivit l'Empereur mis soudain de belle humeur. Oh ! nous ne sommes pas aussi vieux que tu crois. Cette dispute, donc, concernait une jolie femme ?

— Quatre jolies femmes, Majesté, corrigea le jeune adjudant enhardi par la gaieté du Czar.

— Quatre ? Et toutes les quatre sont éprises de toi ?

— Excusez, Sire, il s'agissait de décider laquelle des dames de Saint-Pétersbourg surpassait les autres en beauté. Le colonel Tatarinoff revendiquait le prix en faveur de la comtesse Pahlen.

— Moi, je défendais les charmes de Mlle Okolenski, ajouta le capitaine Danilewski.

— Et moi, ceux de la jeune femme du négociant Jecotherine Saulow, se hâta de dire Tschitschakoff.

— Et toi ? questionna le Czar en se tournant vers l'officier.

— Je jurai que la princesse Axinia Wernichkoï était un ange et que je ne souffrirais point...

— Tête chaude ! interrompit le Czar avec bienveillance. Puisque chacun de vous quatre a un goût différent, il est de toute nécessité qu'un cinquième intervienne, pour trancher la question. Hum ! Deux des belles me sont connues. Mais j'ignore aussi bien la Princesse, que la femme du négociant. Qu'on attelle sur-le-champ quatre traîneaux et qu'on détache autant de cosaques chargés d'aller trouver les quatre dames et de les ramener ici afin que je puisse juger.

— Majesté, osa objecter le colonel comme aîné des adjudants, il est passé minuit, ces dames pourraient être couchées...

— Alors, qu'on les fasse sortir de leurs lits, commanda Paul. Telle est ma volonté, cela suffit.

Il quitta l'antichambre et Argamakoff alla faire exécuter ses ordres.

— Eh bien, n'est-ce pas là un fou ? dit, à voix basse, le colonel.

Danilewski haussa les épaules, tandis que Tschitschakoff, posant son doigt sur ses lèvres, rappelait ses camarades à la prudence.

Bientôt les traîneaux furent de retour et quatre femmes pâles et tremblantes parurent dans l'anti-

chambre impériale. Paul sortit aussitôt de ses appartements, salua légèrement de la main les femmes inclinées et les examina d'un coup d'œil rapide et perçant.

— Grâce, petit père, je suis innocente, supplia la bourgeoise en tombant à genoux.

Paul éclata de rire.

— Relevez-vous, ma brave femme, et vous, Mesdames, n'ayez crainte, dit-il. J'ai pris sur moi d'apaiser une querelle de mes adjudants, en décidant laquelle de vous était la plus belle. Enlevez vos manteaux et vos voiles.

Assistées de leurs adorateurs, les quatre femmes se dépouillèrent précipitamment de leurs enveloppes hivernales, et le Czar se mit à les étudier à travers son lorgnon. Le choix n'était point facile. Chacune des quatre rivales était, dans son genre, une beauté. La comtesse Pahlen à l'allure hautaine, au visage d'une régularité classique, aux cheveux et aux yeux noirs ; Mlle Okolenski, fine et languissante ; la femme du marchand Saulow, une grande et opulente blonde ; la Princesse, élancée et gracile, d'une grâce sémillante,d'un charme plein d'espièglerie. Le Czar hésita longtemps et finit par s'incliner devant la princesse Wernitckhoï.

— Mesdames, je vous remercie, dit-il, bonne nuit !

Puis, pinçant la joue d'Argamakoff :

— C'est toi qui as le meilleur goût, mon garçon, dit-il, et il quitta la salle.

— En voilà une histoire ! s'écria Argamakoff en se tordant les mains. Il n'osa même plus reconduire la Princesse jusqu'à son traîneau.

— Eh bien, n'ai-je pas raison ? fit le colonel. Un tyran ou un fou. Dans les deux cas, un homme à qui il est dangereux de confier un empire.

— Votre langue finira par vous coûter la tête, colonel.

Tatarinoff eut un sourire de pitié.

*
* *

Les familles d'Argamakoff et d'Axinia vivaient depuis près d'un siècle en bonne relation de voisinage et d'amitié, et les jeunes gens étaient pour ainsi dire, promis.

Quand le jeune officier vint à Pétersbourg, il fut tout de suite un hôte favoris de la maison de la Princesse. Il vit grandir la jeune fille sous ses yeux et cela parut tout naturel qu'il l'aimât et en

fût aimé. Il n'avait pas encore formulé de demande officielle, mais les parents voyaient avec plaisir leur fille recherchée par le favori du Czar et ne mettaient aucun obstacle à l'intimité des jeunes gens.

Maintenant, grâce à l'imprudence d'Argamakoff, tout était remis en question. Pendant l'étrange scène de la nuit, il avait remarqué qu'Axinia était péniblement impressionnée et que, d'autre part, l'Empereur avait témoigné son admiration pour la jeune beauté d'une manière qui n'annonçait rien de bon.

Dès le matin, Argamakoff se hâta d'aller chez la Princesse, d'aussi bonne heure que les convenances le permettaient, afin de s'excuser du fâcheux incident. La belle jeune fille, en sarafan de soie orientale, assise sur de moelleux coussins, était occupée à dévider de la soie. Elle fronça légèrement les sourcils et dit, sans lever les yeux sur son amoureux :

— Ainsi, c'est à vous que je dois cette gracieuse attention ? C'est très aimable de votre part. Mais vous serez puni de votre indiscrétion et je ne vous plaindrai point.

— Mais, chère Axinia, il s'agissait de nous sau-

ver tous, invoqua l'officier pour sa défense. Personne n'eût imaginé que mon conte improvisé amènerait de telles complications.

La Princesse jugea bon de ne pas répondre.

— Avez-vous remarqué, demanda-t-elle, l'impression que j'ai produite sur le czar?

— Je l'ai remarquée.

— Et si l'Empereur me plaisait seulement moitié autant que je lui plais?

— Axinia! s'exclama le malheureux adjudant.

— S'il se trame là quelque chose, vous serez seul à en porter la responsabilité, continua la Princesse en fixant soudain son fiancé de ses beaux yeux bleus et perçants. Maintenant, je vous prie de me laisser.

— Il m'est impossible de partir sans avoir obtenu mon pardon, soupira Argamakoff.

— Alors vous resterez longtemps, repartit avec un rire méchant, la Princesse qui bondit de son siège et disparut.

Il ne restait au pauvre Argamakoff d'autre ressource que la retraite. Pendant ce temps, Axinia riait auprès de sa nourrice, qui était aussi sa confidente, du succès de sa plaisanterie. Elle ne soup-

çonnait pas combien son invention taquine était proche de la vérité.

Son amoureux venait à peine de la quitter, que le traîneau de sa tante, la comtesse Bestouchew, vint la chercher. Un mot de la main de la Comtesse, lui recommandait de se faire aussi jolie que possible.

Lorsque Axinia pénétra dans le boudoir de sa tante, celle-ci l'embrassa avec une impétuosité et une tendresse inaccoutumée. Puis, la Comtesse s'éloigna sous un prétexte insignifiant et, à sa place, parut... l'Empereur!

Axinia fit un mouvement pour fuir, mais Paul lui avait pris la main et la retint.

— Je vous supplie de m'entendre, Princesse, commença-t-il. Le droit que je reconnais au moindre de mes sujets, vous ne pouvez me le refuser.

Il mena la tremblante jeune fille vers un canapé. Lui-même prit place sur un fauteuil en face d'elle, à une distance qui ne laissait rien à désirer.

— Princesse, continua-t-il d'un ton grave, presque triste, vous ne seriez point femme si vous n'aviez remarqué l'impression profonde que votre apparition de cette nuit a faite sur moi. C'est un

nasard providentiel qui m'a révélé votre existence. Je vous aime. Soyez bonne, soyez compatissante, dites-moi seulement que vous ne me haïssez point.

Axinia baissait les yeux et ne trouvait point de paroles.

— Ne craignez pas, ange du ciel, poursuivit Paul Ier, que je vous demande rien qui puisse blesser votre honneur. Je serais satisfait et complètement heureux si, seulement, je me savais aimé, aimé pour moi-même. Personne encore ne m'a aimé, pas même ma mère, et, peut-être, elle moins que toute autre. Elle ne m'a témoigné que de l'aversion et de la défiance. Tandis que ses favoris s'enrichissaient aux dépens de l'Etat, je manquais souvent du nécessaire. Elle a pris mes enfants à leur naissance et élevés dans un palais. Jamais aucun ne m'a témoigné d'affection. L'Impératrice... laissez-moi n'en point parler, dans cette belle statue de marbre, ne bat point de cœur humain. Mes fils entretiennent des relations criminelles avec mes ennemis, et, déjà, le prince héritier tend la main vers ma couronne. Je suis seul, sans ami, sans amour. Oh! dites-moi que vous me plaignez, que vous avez pitié de moi.

— Un sentiment de cette nature, s'adressant à vous, Sire, serait une témérité. D'ailleurs vous n'êtes pas homme à vous en contenter.

— Laissez-moi vous voir de temps en temps, s'écria Paul ému, peut-être, ma solitude, mon abandon et ce noble sentiment que vous m'avez inspiré toucheront votre cœur.

— Je ne puis vous écouter plus longtemps, Majesté.

— Vous me repoussez, balbutia le souverain qui se leva tremblant et dont les sourcils se contractèrent de façon menaçante.

— Je dois vous prier de ne pas tourmenter une pauvre fille dont la main n'est plus libre.

— Vous aimez quelqu'un !

— Eh bien, oui.

— Nommez-moi cet heureux mortel.

— Pour le désigner à votre rancune, Sire ?

— Me jugez-vous aussi bas et cruel ? Eh bien, je ne vous le demande plus. Donnez-moi seulement quelque raison d'espérer.

— Qui donc est sans espoir ? fit la jeune coquette.

— Vous ne me haïssez point ! s'écria Paul en lui prenant la main.

— C'est un devoir d'aimer son souverain.

— Et ce devoir vous est facile ?

— Ne me pressez pas ainsi, Majesté, repartit la Princesse. Si vous voulez être aimé pour vous-même, oubliez votre puissance et votre haute situation. Rapportez-vous-en à moi. Je vous donnerai réponse quand je me serai recueillie et que je me sentirai affranchie de l'autorité que vous donne votre rang. Les cœurs se peuvent toucher, mais non violenter.

— Je vous remercie, Princesse, s'écria Paul Ier en baisant tendrement la main de la belle jeune fille. Je vous promets d'être patient ; mais, de votre côté, songez à l'importance de votre décision. D'elle peut dépendre une ère nouvelle pour la Russie et, en tous les cas, l'heur ou le malheur de mon existence.

L'Empereur s'inclina très bas et la Princesse sortit précipitamment.

Pendant deux jours entiers, Argamakoff ne se laissa point voir au palais Wernichkoï. Le troisième, il accourut, en proie à une violente agitation, demandant à parler à Axinia.

Elle le fit attendre pendant quelque temps, puis il fut introduit. Elle était en compagnie de son père,

qui l'accueillit avec sa bienveillance accoutumée.

— J'avais espéré un entretien avec vous seule, commença l'officier sans détour.

— Je n'ai point de secret pour mon père, dit la Princesse en se mettant à peler une orange avec un air d'indifférence qui mit le comble à l'irritation de son ami.

— Je puis parler ouvertement?

— Puisque je vous le dis.

— Donc... je sais la cause de votre froideur à mon égard, Princesse.

— En vérité? railla Axinia.

— Je sais aussi avec qui vous vous êtes rencontrée chez votre tante.

— Vraiment?

La jeune fille, appuya nonchalamment son bras sur un coussin :

— Mais que ne savez-vous pas!

— Vous avez eu un rendez-vous...

— Pardon.

— Je veux dire un entretien...

— Avec l'Empereur, compléta la Princesse du ton le plus calme.

— Vous ne niez pas? s'écria Argamakoff.

— Modérez-vous, fit la Princesse d'un ton sé-

vère, qui rappela le jeune homme presque fou de jalousie, aux limites des convenances.

— Excusez-moi, reprit l'officier, mais vous jouez un jeu dangereux. L'Empereur vous aime et vous a parlé d'amour, je le sais.

— Et vous savez aussi ce que j'ai répondu ? demanda Axinia, avec hauteur.

— Je crains... que...

— Vous m'offensez encore, interrompit la Princesse, je vous prie de me laisser.

— Mais, Axinia...

— Vous avez entendu ?

Elle lui lança un regard ; le jeune homme s'inclina en silence et sortit. Sur le seuil de la porte, il se retourna un instant et murmura d'une voix sourde de rage :

— J'obéis, mais je ne reviendrai que quand vous m'appellerez.

— Je ne vous rappellerai point, ricana la Princesse.

— Qu'as-tu donc avec lui ? interrogea le Prince après que le jeune homme eût disparu. J'espère qu'il a tort. L'Empereur aurait-il vraiment... ?

— Il m'a parlé, avoua la jeune fille. J'ai été surprise et n'ai pu l'éviter.

— Il t'a parlé d'amour?

— Et je l'ai repoussé.

— Alors, pourquoi cette scène avec Argamakoff?

— Parce que cela m'amuse de le tourmenter, repartit Axinia avec gaîté. Je ne songe pas à accorder au Czar la plus minime faveur.

Le Prince hocha la tête.

— Paul est un tyran capable de t'arracher cette faveur. Sois prudente. Encore un peu de temps et tout pourra changer.

— Quoi? questionna la jeune fille, dont la curiosité s'éveilla. Qu'est-ce qui doit changer?

— Argamakoff, répondit le père en baisant tendrement sa fille sur le front. Réconcilie-toi avec lui, je ne puis m'en passer, maintenant moins que jamais.

— Qu'est-ce qui doit changer? répéta la jeune Princesse. Pourquoi ne peux-tu te passer d'Argamakoff, père? continua-t-elle en enlaçant son père de ses bras. Tu me caches quelque chose, un secret...

— Qu'est-ce qui te prend, petite? Sois tranquille, très tranquille, et ne joue pas avec des lions et des tigres, comme avec de simples moutons. Axinia et Argamakoff, réconciliez-vous!

*
* *

Un soir d'orage, Tatarinoff enveloppé d'un sombre manteau, quitta sa demeure en regardant prudemment autour de lui. Ne voyant personne, il descendit la rue d'un pas rapide. Devant l'hôtel de l'ambassade d'Angleterre, il s'arrêta et s'assura encore que personne ne l'avait suivi.

Un coup de sifflet retentit.

Le colonel ramena son manteau sur son visage. Il aperçut une autre forme, également enveloppée.

— Colonel, dit une voix connue, vous n'allez pas, je pense, à un rendez-vous d'amour ?

— D'où vient Argamakoff, l'intérêt que vous prenez à moi et à mes actes ?

— Il vient de ce que je suis la même voie que vous.

— Quelle voie ?

— Celle qui mène à lord Whitworth, centre de la conjuration.

— Vous en savez plus long que moi.

— Ayez confiance en moi, colonel, poursuivit Argamakoff. Vous savez combien sincèrement j'ai

aimé le Czar. Aussi sincèrement, je le hais aujourd'hui. Il m'a pris ce que j'avais de plus cher au monde...

— Serait-il vrai que la Princesse?...

— C'est vrai. Assez sur ce sujet. J'ai l'intention de me venger d'elle et de lui. Vous pouvez disposer de moi.

— C'est bien, j'ai confiance, fit Tatarinoff après un court moment de réflexion. Suivez-moi.

Les deux adjudants pénétrèrent dans l'hôtel, montèrent l'escalier, donnèrent au valet qui se tenait dans l'antichambre, le mot d'ordre et furent introduits dans le petit salon où une trentaine d'hommes étaient en train de discuter. Argamakoff aperçut avec stupéfaction parmi eux quelques hommes des plus considérés et, en majeure partie, les personnages à qui Paul accordait sa confiance entière : le comte Pahlen, gouverneur de Saint-Pétersbourg, chef de la police et des postes, les généraux Benningsen et Ouwaroff, les Orloffs, les trois frères Zouboff, le prince Wernichkoï et l'adjudant de l'empereur Tschitschakoff.

— Je vous amène un nouveau membre de notre société, Excellence, fit le colonel en entrant.

L'ambassadeur anglais souhaita la bienvenue au jeune homme.

— Nous avons beaucoup compté sur vous, lui dit-il, votre concours nous paraissait absolument indispensable. Nous espérions qu'une belle main vous enchaînerait à nous par un lien enchanteur ; vous venez de vous-même, c'est encore mieux.

— Le lien enchanteur est rompu, Excellence, répondit le jeune homme.

— Pas pour longtemps, intervint le Prince en posant amicalement ses deux mains sur les épaules de l'officier.

— Maintenant, Messieurs, à nos affaires, dit le Lord. Nous n'avons que peu de temps à perdre.

— L'Empereur a été inquiété par des rumeurs, commença le comte Pahlen. Il ne doute plus que des conciliabules aient lieu entre les mécontents, ni que l'hôtel d'Angleterre servent d'asile à tous ceux qui rêvent de libérer l'empire de sa tyrannie. Aussi longtemps que je suis chef de police et favorisé de la confiance du Czar, nous n'avons rien à craindre, mais je ne pourrai plus le tranquilliser longtemps par de faux rapports.

— Je sais de source certaine, ajouta Tatarinoff, que l'Empereur rumine le projet de rappeler dans

la capitale une de ses créatures les plus dévouées, l'ancien commandant de Saint-Pétersbourg, Arakcheiew.

— Ce qui signifierait ma démission, observa Pahlen. Il s'agit donc d'être prompt. Nous ne devons plus tarder à accomplir...

— Ce qui depuis longtemps est décidé, dit Alexis Orloff.

— Il n'y a plus qu'un moyen de sauver la Russie, interrompit le comte Pahlen, c'est de forcer le Czar à abdiquer.

— Et cela dès demain soir, conseilla Whitworth.

— Et s'il refuse ? insinua Orloff, ou s'il signe l'acte d'abdication avec l'intention de l'annuler à la première occasion ? L'abdication ne suffit point.

Tous se turent.

— En un cas pareil, il faut aller tout de suite jusqu'au bout, remarqua l'ambassadeur, d'un air réservé et sournois.

Orloff acquiesça de la tête.

— Vous voulez l'assassiner, comme vous avez assassiné son père ? s'écria Argamakoff.

— Le bien de l'Etat a exigé le sacrifice de

Pierre III et commande la mort de son fils, déclara Orloff avec calme.

— Horrible ! s'écria Argamakoff. Ne suffit-il point de lui ôter le pouvoir ?

— Il ne le perdra qu'avec la vie, répliqua Valérien Orloff.

— C'est un tyran dans le genre de Néron et d'Iwan le terrible, ajouta le prince Wernitckoï, on peut s'attendre à tout avec lui.

— Personne ne doute plus qu'il ne soit fou, remarqua Whitworth; or, les fous, on les enferme. Il suffirait de s'assurer de sa personne, après l'avoir forcé d'abdiquer.

— Et vous tenez pour certain, Excellence, qu'il ait l'esprit troublé ? interrogea Argamakoff, qui commençait à entrevoir avec effroi les suites de sa démarche irréfléchie.

— Comment expliquer ses passages subits d'une opinion et d'un sentiment au sentiment et à l'opinion contraire ? fit lord Whitworth. Lors de son avènement, il commença par renverser tout ce que sa mère avait édifié. C'était compréhensible, Catherine l'avait maltraité. Mais en un point, il était son fils et son héritier, en sa haine pour la France et la République. En s'unissant à la

coalition de 1798, il se conduisit en défenseur de la religion, en champion des mœurs et du bon sens contre les extravagances et les désordres de la Révolution. Puis, tout à coup, sans raison appréciable, il invoque...

— Permettez-moi de vous contredire sur ce point, Excellence, interrompit Argamakoff. L'Empereur s'est vu dupé et trahi aussi bien par l'Autriche que par l'Angleterre, et amèrement trompé. Il envoya une armée commandée par Souwarow en Italie, une deuxième, au secours des Anglais en Hollande, et un détachement sous les ordres de Korsakoff, en Suisse. Souwarow qui, pendant quarante ans, avait combattu des peuples barbares et des nations civilisées sans jamais subir une défaite, remporta victoire sur victoire. Rien ne l'empêchait plus de conquérir l'Italie tout entière et de pénétrer en France ; rien que le conseil de Vienne, lequel conseil contraria tous les plans et laissa Korsakoff sans secours, même alors qu'il se trouva vaincu près de Zurich et que Souwarow, cet homme merveilleux, exécuta, avec les restes de son armée, cette admirable marche à travers le Saint-Gothard, sauvant du moins l'honneur et rendant possible une retraite ordonnée. En Hollande, la

mauvaise direction du duc de Norx, rendit vains les succès remportés par nous, et, pour finir, on négocia une capitulation, la plus honteuse que jamais général anglais eût signée. Quoi de plus naturel que le Czar, dans ces conditions, rappelât ses troupes, se détachât de la coalition et, même, renvoyât de Russie l'ambassadeur autrichien ?

— Tout cela peut être vrai, observa le général Beningsen ; mais ce n'est pas une raison pour tomber dans l'excès contraire, persécuter ses anciens amis et rechercher les ennemis qu'auparavant on abhorrait.

— Vous oubliez, général, que simultanément, toute la situation se modifiait. L'anarchie française avait trouvé son maître en Bonaparte. C'est au conquérant de l'Egypte et au vainqueur de Marengo que vont l'admiration et la sympathie de Paul Ier, qui l'appelle le *grand homme* et fait placer son buste à l'ermitage. Bonaparte lui a généreusement renvoyé 7.000 prisonniers — dont nos amis, les Anglais, refusaient de faire l'échange — habillés de neuf, munis de leurs armes et accompagnés d'un message infiniment flatteur pour le Czar et son armée, tandis que l'alliée de celui-ci, l'Angleterre,

ne respecte en aucune façon la neutralité russe sur mer.

— Parce que l'Angleterre connaît les plans du général Bonaparte, repartit l'ambassadeur avec solennité. Il ne s'agira tout d'abord que de l'anéantissement de la nation britannique ; mais ce n'est que le prélude de la destruction de l'Europe et de tous les pays du monde. Nous sommes menacés d'un nouvel Alexandre de Macédoine. Une alliance a été conclue entre Paul et Bonaparte.

On procède à des armements dans tous les ports de la mer Noire, une armée russe s'apprête à pénétrer en Perse, et l'on ne parle de rien moins que de la conquête de l'Italie. Le Czar a déjà commencé les hostilités en mettant main basse sur 300 navires anglais ; l'Angleterre ne doit reculer devant rien, c'est pour elle une question de vie ou de mort.

— Aussi, je ne dis pas qu'il ne faille le forcer d'abdiquer, concéda Argamakoff, je ne veux que lui sauver la vie. Il n'est personne en cette assemblée, qui n'ait reçu de lui quelque bienfait, quelque témoignage d'amitié...

— Sa bonté est de l'ostentation, cria Valérien Zouboff.

— Non, il est magnanime. L'un de ses premiers

actes n'a-t-il pas été la mise en liberté de Kosciusko et des prisonniers polonais ?

— Pour expédier, en revanche, des milliers de Russes en Sibérie, s'exclamèrent plusieurs conjurés à la fois.

— Vous avez pris un mauvais moyen de convaincre ce cœur jeune et ardent, chuchota le comte Palilen à l'ambassadeur ; des raisons ne prouvent rien ici. Laissez-moi lui dire un mot.

Prenant Argamakoff à part, il lui glissa à l'oreille :

— Demain, au bal que je donne, votre sort se décidera.

— Comment cela ?

— La Princesse doit informer le Czar par un signe, s'il doit espérer ou non.

— En êtes-vous sûr, Excellence ?

— Qu'est-ce qui échappe à la police ?

— Et ce signe ?

— La couleur favorite du Roi.

— Le rouge, alors ?

— Le rouge.

— Eh bien, pouvons-nous compter sur lui ? demanda le Lord au Comte, c'est lui qui doit nous

donner accès au palais. Personne d'autre ne le pourrait, sans éveiller les soupçons.

— Patience, jusqu'à demain soir : demain, il est à nous.

*
* *

En proie à une agitation fiévreuse, Argamakoff parut, le lendemain, aux côtés de Paul dans les salons du comte Pahlen. Tous deux cherchèrent du regard la jeune Princesse,sans la découvrir.Enfin, Paul aperçut le prince Wernichkoï, lui fit signe d'approcher et lui demanda, anxieux :

— Vous êtes seul ?

— A vos ordres, Majesté.

— Où sont ces dames ?

— Ma fille s'est sentie incommodée, Majesté.

— Elle ne viendra pas ?

— J'en doute, Majesté.

Paul congédia le Prince et se tourna vers la maîtresse de la maison, à qui il offrit son bras pour la conduire à travers les salons. La Comtesse parut fière de l'honneur. Elle riait et parlait de la manière la plus aimable, tandis que sa vanité blessée la faisait bouillonner de rancune et du désir de la

vengeance. L'Empereur l'avait mortellement offensée en décernant le prix de beauté à la jeune Princesse et, par cet acte, avait préparé sa chute plus sûrement que par la prise des trois cents vaisseaux anglais.

Pendant ce temps, Pahlen s'approchait de l'ambassadeur.

— Mauvaises nouvelles, Excellence, dit-il, tandis que tout son air exprimait une insouciante et inoffensive gaîté. L'Empereur vient d'appeler à Pétersbourg les généraux Arakcheiew et Lindner.

— Tant mieux, ces deux hommes sont si détestés que le mécontentement deviendra général.

— Oui, mais Lindner est destiné à recevoir le commandement de la citadelle et Arakcheiew, celui de la ville. L'Empereur lui a écrit : « Viens, je te confie mon trône et ma vie. »

— Voilà qui ressemble à de la trahison.

— Ce n'est pas tout. L'Empereur fait des préparatifs pour aller à Moscou. Personne ne sait ce que cela signifie ; mais, ce qui est certain, c'est que notre plan ne peut s'exécuter qu'à Pétersbourg, ce qui veut dire qu'il ne faut pas qu'il parte.

— En effet.

— Si seulement ce jeune officier...

— Il est à nous.

La princesse Wernitchkoï venait de faire son entrée dans la salle.

— Quel manque de goût! s'écria la comtesse Pahlen.

— De qui parlez-vous? demanda le Czar.

— Voyez, la princesse Wernitchkoï qui porte des gants rouges!

— Des gants rouges! s'exclama Paul, rempli d'une soudaine joie.

— Laissant la Comtesse seule au milieu de la salle, il courut à Axinia.

— Je vous remercie, Princesse, commença-t-il en regardant les mains de la jeune fille avec ravissement.

— De quoi donc, Majesté?

— De ce signe de votre faveur.

— Il ne signifie pas autre chose, sinon que vous pouvez espérer.

La petite coquette parlait en toute sincérité. Elle ne songeait pas le moins du monde à exaucer les vœux du monarque, mais cela l'amusait d'infliger à son bien-aimé les tortures de la jalousie. Voilà pourquoi sa tante avait trahi à la comtesse Pahlen

le signe convenu avec le Czar ; en apparence pour le plaisir de bavarder, mais, en réalité, sur le désir même de sa nièce et afin que le bruit en parvînt le plus vite possible aux oreilles d'Argamakofl.

Lui, aussi, avait immédiatement vu les gants. Il avait pâli, puis, se maîtrisant, était allé droit au comte Pahlen pour lui dire de compter sur lui jusqu'au bout. Pendant ce temps, l'Empereur s'entretenait avec Axinia, de la manière la plus innocente du monde.

En prenant congé, il dit :

— Le rouge est, à partir de ce soir, la couleur de l'espérance. En souvenir de cette heure, je ferai peindre en rouge mon nouveau palais, qui s'appellera le *palais rouge*.

La Princesse le regarda avec étonnement. Elle eut de la peine à réprimer un sourire.

Effectivement, le lendemain, de nombreux ouvriers commencèrent à dresser des échafaudages et à badigeonner de rouge le palais qu'on venait d'édifier en face du jardin d'été et qui était entouré d'un fossé rempli d'eau.

Pendant que l'Empereur s'amusait à ce jeu innocent, les conjurés se réunissaient dans la demeure du comte Pahlen. Ils ne se sentaient plus en sécu-

rité ailleurs. Au dernier moment, Platon Soubow insinua qu'avant de se risquer à un coup de force aussi audacieux, il serait bon de s'assurer de l'approbation du Césaréwitsch. Le comte Pahlen fut chargé de cette dangereuse mission.

Le grand-duc Alexandre rejeta d'une façon si catégorique toute proposition de se mettre à la tête des mécontents, que les conjurés se trouvèrent tout déroutés, ne sachant plus se résoudre à prendre une décision.

Les jours passaient sans profit. Déjà, les malles de l'Empereur étaient prêtes pour le départ et Arakcheiew, arrivé dans la capitale.

Le matin du 23 mars, le Czar se plaignit à Argamakoff de violents maux de tête et d'un sommeil agité. Il s'habilla et alla, accompagné de son adjudant, inspecter le palais rouge.

— N'est-il pas magnifique comme cela ? dit-il en s'arrêtant devant la façade.

— Je trouve qu'il offense la vue, répliqua Argamakoff avec humeur. On le dirait trempé dans du sang.

— Dans du sang ! d'où te vient cette pensée ? s'écria l'Empereur surpris ; j'ai rêvé cette nuit que j'étais couché dans un cercueil, voguant sur une mer

de sang dont les lames allaient se briser contre le palais rouge, et Pahlen et Valérien Soubow, montés sur deux échafaudages, trempaient de longs pinceaux dans ce sang et en badigeonnaient les murs ; mais, tout à coup, ce n'était plus ce palais-ci, mais le palais Michel. Sais-tu expliquer les songes ?

— Je ne m'en suis jamais occupé, Majesté, dit Argamakoff d'un air sombre.

L'après-midi, le comte Pahlen fut appelé de la part du Czar. Les adjudants entendirent Paul s'entretenir violemment avec lui. Quand le Comte sortit, il était pâle et défait.

Il alla directement chez le Prince héritier, qui ne le reçut qu'après des instances réitérées.

— Ne me parlez plus de votre criminel projet, furent les premiers mots d'Alexandre.

— C'est justement aujourd'hui qu'il faut en parler, fut la réponse du comte Pahlen. Vous devez m'écouter. Demain il serait trop tard et pour vous et pour moi.

— Pourquoi ?

— L'Empereur vient de remettre l'ordre de m'assurer de la personne de l'Impératrice, ainsi que de celle de ses fils.

— C'est impossible.

— Voici l'ordre écrit. Je me le suis fait donner pour me couvrir, repartit Pahlen en lui tendant le papier, Sa Majesté l'Impératrice est exilée dans le Midi.

— Et qu'est-ce qui nous menace, mes frères et moi ?

— La forteresse, dit Pahlen avec assurance, mais vous avez des partisans fidèles, qui vous sauveront. L'Empereur a l'esprit troublé, nous le forcerons à abdiquer.

— Et s'il refuse ?

— Nous ne reculerons devant rien. Je ne vous demande qu'un signe m'informant que votre Altesse est d'accord avec nos actes.

Alexandre, vaincu par les larmes, se détourna et alla à la fenêtre.

Pahlen vit dans cette attitude le signe demandé et s'éloigna précipitamment.

*
* *

L'Empereur soupait à neuf heures avec sa famille. Il se montrait plein de la plus insouciante gaîté, témoignant d'une bonne humeur qu'on ne

lui avait pas vue depuis longtemps. De temps à autre seulement, il fixait le prince héritier, avec une expression singulière. A dix heures, il se retira.

Une demi-heure plus tard presque toutes les lumières étaient éteintes au palais.

A onze heures, une vingtaine de conjurés s'en approchèrent, tous armés et rendus complètement méconnaissables par leurs manteaux.

La sentinelle qui faisait la garde à la porte d'entrée, les interpella :

— Qui va là ?

Croisant la baïonnette, il refusait de les laisser passer. Mais, voyant Argamakoff s'avancer et sur sa déclaration qu'ils venaient sur l'ordre exprès de l'Empereur, le soldat s'effaça devant le groupe suspect.

Ils montèrent sans bruit les marches de l'escalier, traversèrent le couloir et s'arrêtèrent devant les appartements du Czar. Argamakoff pénétra seul dans l'antichambre où un garde veillait.

— Qui va là ?

— Ami.

Le cosaque, reconnaissant l'adjudant de l'Empereur, le laissa entrer ; mais le voyant se diriger vers la chambre à coucher de Paul I[er], il le retint.

— Que me veux-tu? lui demanda l'adjudant.

— L'Empereur dort.

— Je le sais, je viens l'éveiller.

— Il a défendu qu'on le dérange.

— Le feu est dans la ville, je dois l'en informer.

Et Argamakoff se précipita dans la chambre.

Ses complices entrèrent à leur tour dans l'antichambre, se disposant à le suivre. Alors, seulement, le soldat eut le soupçon de ce qui se passait et barra le passage en criant à pleine voix :

— Trahison !

L'Empereur se réveilla et fit de la lumière. Au même moment, le cosaque tombait percé de plusieurs lames. Les conjurés enjambèrent son cadavre. Paul sauta de son lit et voulut fuir par la porte secrète, Argamakoff s'était placé devant.

— Que fais-tu? perds-tu l'esprit? lui cria le Czar.

L'adjudant ne répondit point. Paul aperçut les conjurés, qui envahissaient sa chambre. Il tira son épée et se tourna vers eux, décidé à défendre sa vie jusqu'à la dernière extrémité. Il s'étonna de ne trouver devant lui que des hommes qui avaient eu sa confiance :

Pahlen, Beningsen, Tschitschakoff, les Orloff,

les Ouwaroff, Tatchikoff, les deux Soubow, Wernitchkoï.

— Quelles sont vos intentions? questionna-t-il Platon Soubow, l'ancien favori de sa mère. Que veulent ceux qui t'accompagnent?

— Que tu abdiques le trône.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu es un tyran.

— Parce que tu n'es plus maître de tes sens et de ta volonté, crièrent simultanément plusieurs conjurés.

— Je n'abdiquerai point.

— Tu le dois, reprirent quelques voix.

— Qui m'y forcera ?

— Nous.

Platon Soubow s'approcha d'un candélabre qu'Argamakoff avait allumé, et lut à haute voix l'acte d'abdication.

— Comment, toi ! interrompit le Czar, toi, que j'ai comblé de bienfaits.

— Tu n'es plus notre maître. La nation te donne comme successeur ton fils Alexandre, répondit Platon Soubow.

— Je vis encore et c'est moi l'Empereur, répartit Paul. Je vous commande...

— Tu n'as rien à commander, intervint Alexis Orloff.

— Et vous aussi? s'écria Paul en se tournant vers les Orloff, vous, les assassins de mon père! Maintenant, je sais ce qu'il en est.

— Et toi, Argamakoff, tes mains sont sanglantes.

— Ce ne sont que des gants rouges, dit Argamakoff avec un rire amer.

Le Czar le fixa et sembla ne pas comprendre.

— Signe! crièrent les conjurés.

Platon Soubow lui présenta le document. Paul, sans répondre, le déchira de son épée et le jeta à terre.

Les conjurés restaient hésitants.

— Si vous tardez, vous êtes tous perdus, dit Beningsen d'une voix forte.

— N'ayez crainte, dit lord Whitworth, qui s'était tenu dans l'ombre.

— Oh, l'Angleterre me paie, s'écria Paul; c'est la reconnaissance du commerçant.

Déjà, Valérien Soubow lui portait le premier coup.

Puis, tous les conjurés se précipitèrent en même temps sur le malheureux souverain. Son épée lui fut arrachée, et lui-même, renversé à terre, fut

injurié et frappé, tandis qu'il suppliait grâce.

Il implora en vain qu'on lui laissât la vie, et comme ses cris pouvaient attirer la garde, Argamakoff, défaisant sa cravate, la lui passa autour du cou. Les autres la serrèrent jusqu'à ce que le Czar eût rendu le dernier soupir.

Le comte Pahlen alla chez le Césaréwitsch et le salua en souverain.

— Où est mon père ? questionna le grand-duc, que lui est-il arrivé ?

Pahlen se tut.

Alexandre éclata en sanglots. Il regrettait son père sincèrement, mais il n'osait punir ses meurtriers.

Une heure après l'épouvantable attentat, le prince Wernichkvoï se présentait chez sa fille, en compagnie d'Argamakoff.

— Voici, dit-il, ton futur époux.

Elle sembla n'avoir pas entendu.

— Est-ce vrai que le Czar a été assassiné ? dit-elle avec émotion.

— Paul Ier est mort à onze heures, Alexandre Ier lui succède sur le trône de Russie.

— Ah je comprends, s'écria la Princesse avec un éclat de rire effrayant. Puis, s'adressant à Argamakoff :

— A quoi bon mettre ces gants ? ajouta-t-elle, vos mains sont déjà rouges de sang.

— Vous faites erreur.

— Je devine, vous l'avez étranglé, comme Pierre III, reprit la jeune fille... Eh bien, moi aussi, je vous dois une explication. Je n'ai rien accordé au Czar, qui vous eût donné le droit de faire ce que vous avez fait.

» Je n'ai aimé que vous, mais jamais je ne donnerai ma main à un meurtrier.

— Axinia ! supplia Argamakoff.

— Loin de ma vue, misérable !

Le repoussant, elle quitta la chambre.

Argamakoff s'enfuit, désespéré.

Quelques instants plus tard, un coup de feu retentissait. Argamakoff s'était tué sous les fenêtres d'Axinia.

TABLE DES MATIÈRES

La pantoufle de Sapho 3
La Judith de Bialopol 47
Eau de Jouvence 79
La feuille blanche 119
La fontaine aux larmes 145
Loup et Louve 191
Un nouveau Léandre 291
Bovo 333
Le palais rouge 373

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

CHARLES CARRINGTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Faubourg Montmartre, 13, PARIS (IXe)

Les Mémoires d'un Rasta

Par le Comte de ROUSSILLON

(*Écrits à la prison de la Santé, en Mai et Juin 1906*)

Couverture en couleurs par l'artiste **Lucien GUY**

Un volume in-18 jésus, imprimé sur beau papier. . **3 fr. 50**

L'ÉGOÏSTE

Par Georges MEREDITH

Traduit de l'anglais par MAURICE STRAUSS

Un fort vol. in-18 de plus de 700 pages

Nous sommes sûrs de répondre à la légitime impatience du public épris des lecturcs à la fois attrayantes et profondes, en lui donnant aujourd'hui la traduction de *l'Egoïste*, roman que beaucoup d'admirateurs du maître tiennent pour son chef-d'œuvre.

Prix. . . . . **3 fr. 50**

AU DELA DES PORTES

Traduction française et Préface de CH. GROLLEAU

Le Livre de Stuart PHELPS est peut-être le plus curieux de tous ceux que l'on ait jamais consacrés à la « Vie d'outre-tombe ».

Un volume in-18 jésus (13 cm × 19 cm), imprimé sur beau velin, caractères *Grasset*. Couverture illustrée en couleurs.

Prix . . . . . **3 fr. 50**

CHARLES CARRINGTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Faubourg Montmartre, 13, PARIS (IXe)

PHASES DE PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE

LORD DRIALYS

LES DÉLICES DU FOUET

PRÉCÉDÉ D'UN

Essai sur la Flagellation et le Masochisme

Par JEAN DE VILLIOT

Un volume de 430 pages, format in-18 jésus. . . **5** fr.

Oscar WILDE

POÈMES EN PROSE

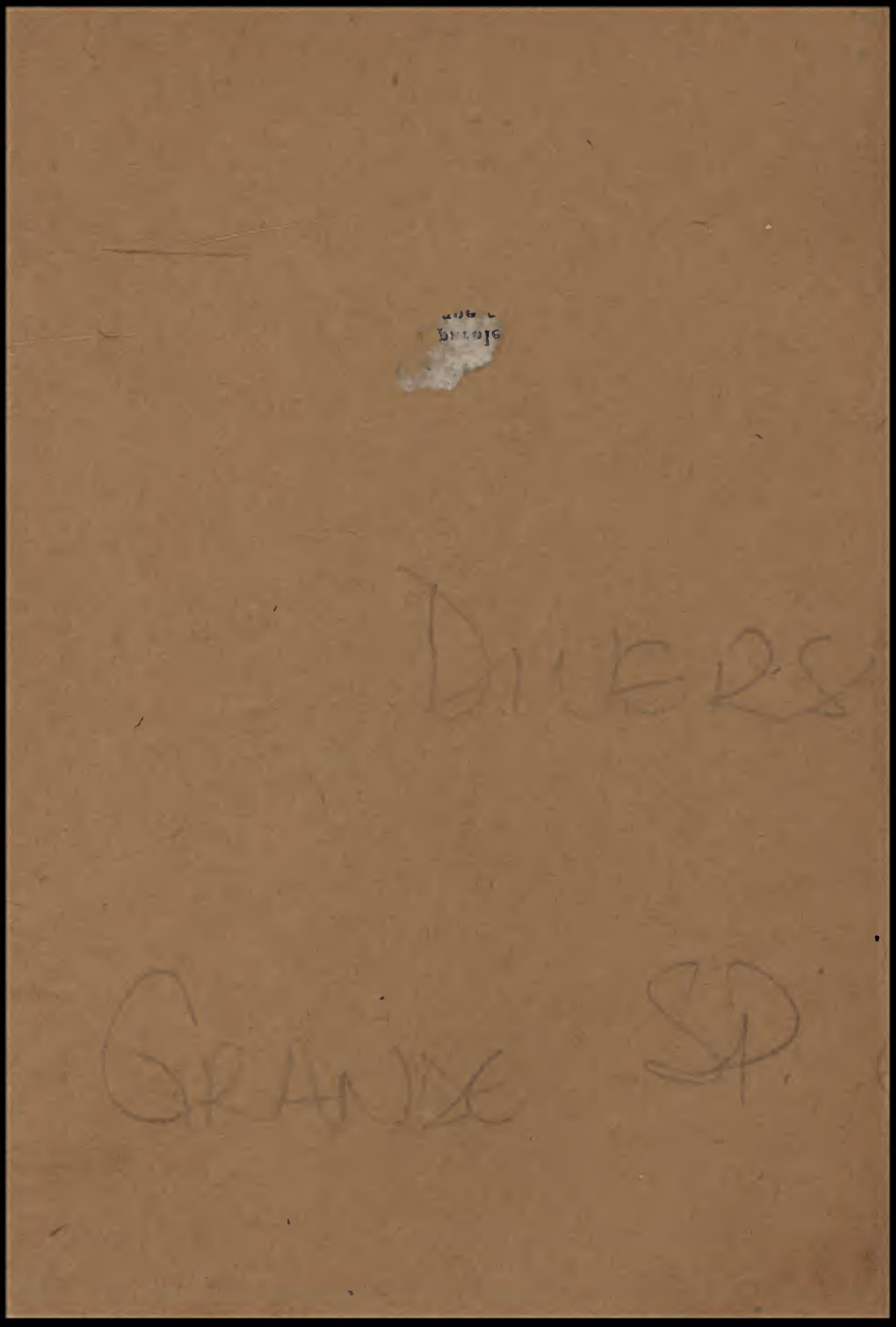
Traduction de Ch. GROLLEAU

Préface de Jacques DESROIX

1 vol. in-8 carré somptueusement imprimé en rouge et noir sur beau papier anglais.

Prix . . . . . **4** fr.

TITRES DES CHAPITRES :

Préface — L'Artiste — Le Faiseur de Bien — Le Disciple Le Maître — La Maison du Jugement — Le Maître de Sagesse.

Ceci est un livre pour les délicats, les pènseurs